

L'APÔTRE



UNE RUE DE BETHLÉEM

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

DECEMBRE 1927

TEXTE

Pages		
145 —	1927	THOMAS FOULIN.
146 —	Le carillon de Santa-Fé	CÉRÉALIS (<i>L'Etoile Noëliste</i>)
151 —	Ce qu'il advint à l'âne de la Crèche	LOUIS MERCIER.
153 —	Éphémérides Canadiennes : novembre 1927	
157 —	La machine humaine : La pleurésie	LE VIEUX DOCTEUR.
158 —	De quelques maladies des yeux chez l'enfant	DR PIERVAL (<i>La Maison</i>).
160 —	Un seul remède efficace : la volonté unie à la grâce de Dieu	PIERRE LÉPINE.
161 —	L'Ouvrier méconnu	
163 —	Histoire d'un petit sapin	JEANNE LE FRANC.
164 —	Boîte aux lettres et les livres	JEANNE LE FRANC.
164 —	Image de l'enfant	FRAGILE.
165 —	De l'emploi du temps	
166 —	Pour s'amuser	
166 —	La légende des roses (<i>poésie</i>)	(<i>Le Noël.</i>)
167 —	Les livres	
168 —	Le Coureur des Bois (<i>feuilleton</i>)	GABRIEL FERRY.

ILLUSTRATIONS

152 —	Caravane passant près des Pyramides d'Égypte
153 —	Les RR. PP. Couture, Gagné et Plourde, C. SS. R.
154 —	Feu l'abbé Henri Simard
154 —	Feu l'hon. Juge J.-L. Décarie
154 —	Feu l'abbé G. McCrea
155 —	S. G. Mgr R.-M. Rouleau, archevêque de Québec
156 —	Vue aérienne de Rotterdam
162 —	La famille de M. William Croteau

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00

“ L'Apôtre ” est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1927

N° 4

1927

L'ANNÉE 1927 tire à sa fin et nous invite à réfléchir sur ce qu'elle a été pour nous. A-t-elle été bonne, médiocre ou mauvaise ? Est-elle de celles que nous aimerons à nous rappeler avec plaisir ?

En général elle a certainement été bonne. La situation financière est meilleure qu'il y a douze mois, suffisamment améliorée pour qu'on nous laisse prévoir une nouvelle diminution de taxes. L'industrie et le commerce ont aussi fait des gains appréciables. D'une manière générale la récolte a été excellente.

A ce point de vue nous avons donc lieu de nous réjouir et d'espérer en de meilleurs jours encore.

L'année 1927 demeurera inscrite en lettres d'or dans l'histoire de notre pays, pour avoir été le théâtre de deux événements d'une grande importance : la célébration du soixantenaire de la Confédération canadienne et l'abolition du Règlement XVII, persécuteur du français en Ontario ; celui de deux autres événements considérables : la tenue d'une conférence inter-provinciale et l'admission de notre pays à titre de membre non permanent, au Conseil de la Société des Nations.

C'est plus qu'il n'en faut pour dire que l'année a été bien remplie.

*

* *

Les fêtes du soixantenaire de la Confédération nous ont donné une publicité considérable dans le monde entier ; elles ont fourni au peuple canadien l'occasion de réfléchir sur ce que sont

l'esprit et la lettre du pacte de 1867 ; provoqué un échange de vues propre à faire naître ou à fortifier l'esprit national ; aidé à l'acceptation chez la majorité d'un esprit de tolérance essentiel à la prospérité du pays.

Avons-nous besoin de rappeler que les Canadiens français n'ont pas manifesté, tout d'abord, un enthousiasme bien vibrant en face des fêtes qui se préparaient. Cette discrétion n'a pas été sans porter des fruits qui se sont traduits en admissions précieuses. Devant ce froid, on a réfléchi et on a fait sa confession publique, nous demandant presque de pardonner les accrocs fait à la constitution, à notre détriment.

De cette réflexion est née une volonté plus ferme de nous rendre justice, volonté manifestée en maintes circonstances depuis.

*

* *

L'acte le plus considérable de réparation qui est venu après cette célébration d'anniversaire est bien l'abolition du Règlement XVII, en Ontario. Étant donné l'importance de la province sœur, l'influence que cette province a sur les autres de langue anglaise, certains ont dit, sans trop se tromper peut-être, qu'on venait de signer, en Ontario, un nouvel acte de Québec.

Cet acte de paix devra sûrement avoir d'excellents résultats et les Orangistes eux-mêmes en face de son importance, ont décidé de ne pas faire d'agitation pour en ruiner les fruits.

Désespérés, ils n'ont cru mieux faire que de pleurer sur les ruines d'un monument de persécution qui leur avait laissé espérer, un jour, être le signe de la mort de notre élément, en Ontario.

Cet événement à lui seul, obligera les historiens à s'arrêter plus longuement sur l'année 1927.

*

* *

Ce qui s'est passé à Genève, cette année, est aussi un événement heureux. Sans doute que certains calculs ont aidé à nous faire entrer dans le conseil de la Société des nations, mais il ne faut pas en tenir compte. Où des calculs ne vont-ils pas se loger ? La diplomatie internationale en a vu bien d'autres, et de plus forte taille.

Notre entrée dans le Conseil de la Ligue ne peut être qu'une preuve de l'importance de notre pays et de la haute considération qu'il reçoit dans le concert mondial.

Comment ne pourrions-nous pas nous en réjouir ? Il nous reste à tenir notre rang et à ne pas nous inventer des obligations que normalement nous n'avons pas.

Tout honneur comporte des dangers ; espérons que celui-là ne nous vaudra pas de désenchantement.

La conférence interprovinciale est aussi un événement d'une importance plus locale, mais assez grande au point de vue national. Les communiqués qu'on a bien voulu publier, touchant ses délibérations, nous ont clairement laissé entendre qu'on s'y est parlé assez franchement.

Et déjà, d'ailleurs, nous avons lieu de croire que cette discussion portera des fruits. Quand bien même elle ne nous aiderait qu'à corriger notre politique anormale d'immigration, nous devrions être contents qu'elle ait été tenue.

Dans le domaine religieux, nous avons aussi à nous réjouir, car l'année nous aura apporté sur le siège de Québec notre troisième Cardinal.

L'événement est trois fois heureux et marquera d'une croix d'or, l'année qui bientôt ne sera plus.

Thomas POULIN.

Rien ne peut remplacer ni égaler le charme des amitiés anciennes quand elles attachent l'une à l'autre des âmes touchées des mêmes rayons de la vérité.

Abbé PERREYVE.

Le carillon de Santa-Fé

CONTE DE NOEL



Il y avait une fois, dans la province de l'Estrémadure espagnole, un très jeune prêtre qui se nommait Don Léonce. Quoiqu'il fût cadet de bonne famille, il avait renoncé à ses prérogatives et à la carrière des armes pour se vouer à la religion. Il desservait une pauvre petite paroisse perdue dans la montagne, non loin des monts de Tolède. Son église n'avait jamais été achevée, faute d'argent ; elle était vaste et de beau style, mais il n'y avait pas de chaire sculptée, pas de vitraux, pas d'orgues, et comme bancs des planches mal équarries et soutenues par de simples chevalets. Aucune statue de saint ne décorait les niches ; aucune peinture sur les murs, et rien sur les autels, ni chandeliers ni nappes, seulement quelques urnes et des vases très simples, que les jeunes filles remplissaient de fleurs sauvages. Ainsi il n'y avait rien, dans cette église dédiée à saint Jean Chrysostome, de ce qui fait la splendeur des maisons de Dieu.

Ce qui désolait surtout Don Léonce, c'était l'absence de cloches dans la tour de l'église. En vérité, il y en avait bien une, mais si petite et si fêlée qu'on l'entendait à peine, et c'était la même cloche qui sonnait pour tous les offices, et aussi bien pour le glas que pour l'Angélus.

Don Léonce estimait que son église pouvait se passer de vitraux, de peintures, d'orgues et d'une belle chaire, qu'elle pouvait se contenter d'ustensiles sacrés même très modestes, mais non pas se passer d'un carillon pour appeler les fidèles dans les heures de fête ou de tristesse, dans les circonstances graves ou solennelles. Comment faire ? Les ressources ne permettaient pas de subvenir aux besoins les plus pressants de la paroisse, qui ne comptait que des pauvres, tous bergers ou laboureurs auxquels Don Léonce ne demandait jamais rien. Quant à Mgr l'évêque, il avait reçu maintes requêtes de la part du jeune curé, mais il remettait toujours à plus tard le soin de déléguer quelqu'un, afin de s'assurer de l'état des lieux, et, on ne sait pourquoi, il ne répondait pas à la supplique du jeune prêtre.

Cependant, Don Léonce ne se décourageait pas. Sa foi de jeune prêtre était pareille à celle des enfants ; on le tenait même pour très naïf, et bien souvent on s'amusait de sa confiance illimitée, non seulement envers son Dieu, mais envers les hommes. Toujours gai, toujours content, il était l'expression vivante de la parole

biblique : " Soyez toujours joyeux ; priez sans cesse."

Don Léonce priait sans cesse, non pas seulement en récitant des *Pater*, des *Ave* et en égrenant son chapelet, mais encore en exposant à Dieu chacun de ses soucis, chacun de ses tracas, c'est-à-dire les tracas et les soucis de ses paroissiens. Pour lui-même il n'avait jamais rien à demander en dehors des bénédictions spirituelles. Il présentait minutieusement chacune de ses requêtes à son Dieu, comme il l'eût fait à un supérieur à qui il devait un compte exact de toutes choses. Et Dieu lui répondait comme un supérieur qui prend plaisir à la soumission respectueuse et confiante, comme à l'exactitude de son serviteur. Don Léonce lui rendait gloire pour de nombreux et magnifiques exaucements. Aussi sa foi, qu'on disait enfantine, augmentait-elle sans cesse.

A l'office de Pâques de l'an 1537, Don Léonce dit à ses paroissiens :

— Aujourd'hui, plus que jamais, j'ai déploré l'absence d'un carillon dans la tour de notre église. Mais tout est possible à Dieu ! Jusqu'à ce jour nous avons à lui demander des choses plus pressantes, je ne veux pas différer davantage, et dès maintenant nous l'intéresserons à notre légitime désir. Nous lui demanderons de nous aider, selon son bon plaisir, à obtenir des cloches ; il est tout-puissant, et il aura égard à notre foi si nous les lui demandons de tout notre cœur. Que chacun de vous prie pour sa part, et ensemble nous lui exposerons ce besoin à chaque office. La foi, à travers les âges, a provoqué de très grands miracles. Souvenez-vous d'Abel, d'Hénoch, de Noé, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; souvenez-vous aussi de Moïse, de Gédéon, de Balaam, de Samson, de Jephthé, de David, de Samuel, d'Isaïe, de Daniel, et des autres prophètes. Le Christ nous a enseigné qu'avec un peu de foi nous pourrions déplacer des montagnes ; il a dit que tout ce que nous demanderions en priant, nous l'obtiendrions si nous croyons. Ayons donc la foi, et nous aurons des cloches.

Beaucoup de ses paroissiens se moquèrent de lui. Un vieux laboureur vint lui parler après la Messe, et lui dit :

— Don Léonce, c'est très bien ce que vous avez dit au sujet de la foi, et que nous sommes assurés d'avoir des cloches si nous les demandons à Dieu. Mais ne dit-on pas aussi : " Aide-toi, le ciel t'aidera ? " Or, je suis peut-être inspiré en disant qu'il faudrait intéresser les gens riches, et non pas seulement les pieux, à notre futur carillon.

— L'un n'empêche pas l'autre, répondit Don Léonce ; mais je crois que les riches agiront selon que Dieu en aura décidé, et selon qu'il les inspirera. J'y réfléchirai et je prierai, afin qu'il me conduise aussi dans cette affaire.

Le vieux laboureur sourit malgré lui de cette réponse, et pensa :

— Il est incorrigible ! A sa place, j'irais à Badajoz et à Cacérès, parler aux riches et puissants seigneurs de l'Estrémadure ; j'irais parler aux moines de Yuste, si riches et si influents ; j'irais, avant tout, à Frujillo, où certains seigneurs ont fait de grandes fortunes en Amérique ; enfin, j'irais chez Monseigneur, qui ne répond pas à Don Léonce ; je lui exposerais longuement la pauvreté de ma paroisse et la nudité de notre église... Car si le bon Dieu fait la sourde oreille, comme Monseigneur, nous n'aurons jamais de cloches ; mais si des puissants de ce monde s'y intéressent et en parlent à l'évêque, nous aurons nos cloches dans un avenir prochain.

Ainsi raisonnait le vieux sceptique.

Don Léonce réfléchit aux paroles du paysan, et six semaines plus tard il quittait sa paroisse pour chercher auprès de quelques riches seigneurs l'appui financier qui lui manquait. Il avait beaucoup prié Dieu, mais n'avait pas reçu l'indication précise qu'il avait désirée. Il n'était donc pas sûr d'être sur la bonne voie ; il partait quand même, certain que Dieu lui parlerait en chemin.

C'était un matin de mai, magnifique de soleil ; les prés et les arbres étaient fleuris ; les abeilles butinaient sur chaque fleur et sur chaque buisson ; les oiseaux chantaient, comme aussi les bergers et les laboureurs qui travaillaient la terre. Il faisait bon marcher à travers champs et bois.

Don Léonce se dirigea tout d'abord vers un grand château-fort situé à quelques heures de sa paroisse, mais dont il ne connaissait pas les propriétaires.

Lorsque les gens d'armes qui veillaient sur les murs l'aperçurent, ils abaissèrent le pont-levis et le prièrent de passer, avant qu'il eût prononcé un mot. Un arquebusier le conduisit sur une terrasse où la châtelaine était assise, à l'ombre d'un grenadier en fleurs. Elle était vêtue d'une robe de velours gris pâle, brodée d'argent et bordée d'hermine. Don Léonce fut frappé de la grande beauté de cette femme, bien qu'elle eût passé l'âge de l'adolescence. C'était une princesse d'origine andalouse qui avait épousé un prince de l'Estrémadure. Elle reçut le jeune curé avec beaucoup de déférence, et le pria de lui exposer exactement son affaire ; elle lui posa mille questions sur tout ce qui concernait son ministère dans la pauvre paroisse.

Accoudée sur le mur crénelé de la terrasse, le regard perdu au loin, elle réfléchit longtemps. Enfin, elle se pencha vers une touffe de couronnes impériales et cueillit une fleur qu'elle tendit à Don Léonce en disant :

— Mon bon Père, je ne puis vous aider de la manière que vous espérez. Mon époux guerroye

dans les Flandres depuis fort longtemps, et mes fils sont en Amérique avec l'armée de Cortès. Je suis seule à faire face à une situation très difficile. J'ai dû diminuer ma garnison, faute d'argent pour sa solde ; je n'ai gardé que quelques hommes d'armes pour défendre mon castel. Ainsi je ne puis vous donner de l'or. Mais prenez cette fleur, vous la suspendrez dans la tour de votre église, avec un long fil de lin rouge que vous tirerez chaque jour, comme si c'était la corde d'une cloche. Cette fleur de couronne impériale symbolise *la gloire de servir Dieu* ; elle sera le "ré" de votre carillon. Je prierai Dieu chaque jour, aussi longtemps que je n'aurai pas entendu les cloches de votre église. Plus tard, j'espère pouvoir contribuer plus dignement à son ornementation.

Don Léonce était perplexe et ne savait que penser de l'offrande ; néanmoins il la prit en remerciant la dame de sa fleur et des prières qu'elle lui promettait.

Il continua sa route et arriva à une léproserie, annexe d'un grand couvent de femmes. Dans le jardin, il vit une religieuse entourée de pauvres lépreux qu'elle soignait et consolait. Elle était vêtue de bure et coiffée d'une grande cornette blanche. Don Léonce s'approcha d'elle, afin de lui parler du mobile de son voyage. Elle l'écouta, le questionna et lui dit enfin :

— Je parlerai de votre église à notre Sœur supérieure. Mais nous sommes nous-mêmes fort pauvres, car nous ne sortons pas de familles riches et nobles, mais de familles modestes pour la plupart. Peut-être pourrions-nous vous broder une chasuble ou une étole, ou bien une nappe d'autel ou une bannière.

Sur ces mots, la nonne se dirigea vers une touffe de grands lis blancs, cueillit une fleur, revint auprès de Don Léonce, et lui dit :

— Je ne veux pas que vous emportiez d'ici seulement une vague promesse. Prenez cette fleur qui symbolise *la pureté de votre cœur*. Suspendez-la dans la tour de votre église, avec un long fil de soie blanche que vous tirerez chaque jour, comme si c'était la corde d'une cloche. Elle sera le "mi" de votre carillon, et nous prierons chaque jour pour vous jusqu'à ce que Dieu nous exauce et que nous entendions les cloches de Saint-Jean-Chrysostome.

Don Léonce bénit la religieuse et continua sa route.

Arrivé au pied de la colline, il entra chez une pauvre paysanne, à qui il demanda un verre d'eau. Elle le fit asseoir devant la maison, sous une tonnelle recouverte de vigne fleurie. Elle lui servit un grand bol de lait et une large tranche de pain de sarrasin. Tout en mangeant, Don Léonce parla des besoins de sa paroisse. La femme devint grave en l'écoutant. Longtemps elle garda le silence, mais dit enfin :

— Je serais heureuse de vous aider si j'avais de l'or. Hélas ! ma robe noire vous le dit : je suis veuve et pauvre. Mais prenez cette fleur de concombre, seule fleur de mon jardin où vous ne voyez que des légumes ; elle symbolise votre *confiance en Dieu*. Vous la suspendrez dans la tour de votre église, avec un long fil d'or, que vous tirerez chaque jour, comme si c'était la corde d'une cloche. Cette humble fleur sera le "sol" de votre carillon. Chaque jour je prierai pour vous, jusqu'à ce que j'entende les cloches de votre village.

Don Léonce poursuivit son chemin. La journée était déjà bien avancée, et il avait dans sa besace trois fleurs pour son église, mais pas une peseta, pas même un centime.

— Sans doute, se dit-il, est-ce là la réponse de Dieu.

Il rencontra une pauvre mendiante, vêtue d'une robe rouge fort déguenillée. Elle lui demanda son chemin, et ils causèrent. A ses plaintes. Don Léonce répondit :

— Mon église est encore plus pauvre que vous !

Il lui raconta ses difficultés, et la mendiante s'intéressa beaucoup à tout ce qu'il lui confiait. Elle lui exprima combien elle était triste de n'avoir rien à donner pour cette église. Mais elle avait en main un grand bouquet de campanules bleues ; elle en détacha une fleur, qu'elle donna à Don Léonce, en disant :

— Cette fleur symbolise *l'humilité de votre foi*. Suspendez-la dans la tour de votre église, avec un long fil de chanvre bleu que vous tirerez chaque jour, comme si c'était la corde d'une cloche. Cette campanule sera le "la" de votre carillon, et je prierai chaque jour pour vous, jusqu'à ce que j'entende dire que l'église de Saint-Jean-Chrysostome a des cloches.

Sur ces mots, elle s'enfuit, avant que Don Léonce ait pu la remercier ou la bénir.

Plus loin, il rencontra une belle jeune fille vêtue de blanc ; sa tête était couronnée de frais mugets. Elle salua Don Léonce et lui demanda s'il avait vu, en chemin, son fiancé qu'elle attendait. Le jeune prêtre parla à la belle fiancée des soucis de son ministère. Elle l'écouta avec beaucoup d'intérêt, et ses grands yeux noirs brillaient de sympathie. Enfin elle dit :

— Je suis une jeune fille et je ne possède rien ; mais prenez cette fleur de muguet ! Elle symbolise votre *constance dans la prière*. Suspendez-la dans la tour de votre église, avec un long fil d'argent que vous tirerez chaque jour, comme si c'était la corde d'une cloche. Cette fleur de muguet sera le "si" de votre carillon, et je prierai pour vous jusqu'à ce qu'on me dise que votre église a des cloches.

Don Léonce reprit sa marche en se demandant s'il devait rentrer dans sa paroisse ou continuer son chemin. Il était triste, car il ne savait que penser de sa première journée.

Le soleil baissait à l'horizon, lorsqu'il arriva sur un haut plateau, dénudé et balayé des vents. Au tournant du chemin il se trouva en face d'un vieux berger ; ses cheveux étaient blancs, ainsi que sa longue barbe ; un vêtement de peau de chèvre l'enveloppait comme une vaste houppelande. Appuyé sur sa houlette, il regardait venir Don Léonce. Le jeune prêtre s'arrêta à son tour, car il voyait derrière le berger un immense troupeau de brebis blanches qui broutaient l'herbe rare de ce plateau ; il y en avait des centaines et des centaines, et Don Léonce, qui n'avait jamais entendu parler d'un si grand troupeau en Espagne, le compara à celui d'Abraham. Il remarquait aussi la belle physionomie du vieux berger ; son regard l'attirait. Il se dit :

— Voici un patriarche qui me parlera peut-être de la part de Dieu. Je lui demanderai conseil, et ce qu'il me dira, je le ferai, car vieillesse et sagesse parlent le même langage.

Il s'approcha du vieillard, et une fois de plus exposa ses soucis et son incertitude. Le vieux berger le questionna beaucoup, et lui dit enfin :

— Mon fils, ne demande rien à personne et rentre dans ta paroisse. Au sujet des cinq fleurs que tu as reçues, tu feras comme on te l'a demandé, car ces cinq femmes sont de Dieu, et par elles il a éprouvé ta foi ; il est juste que tu acceptes leurs offrandes avec les conditions qui les accompagnaient.

Puis le berger appela une de ses brebis, enleva la clarine qu'elle avait à son cou et la donna à Don Léonce en disant :

— Cette brebis connaît ma voix ; elle m'aime et me suit sans jamais s'égarer ; elle n'a donc pas besoin de cette clarine. Prends-la et suspends-la dans la tour de ton église, ainsi que les cinq fleurs. A cette clochette tu attacheras une longue corde tressée, que tu feras avec une corde de soie, une de lin et une de chanvre, et qui symbolisera la Trinité. Chaque jour, pendant que tu tireras les cordes des fleurs, un enfant de chœur tirera la corde tressée. Ma petite clarine symbolise *la fidélité à ton ministère* ; elle sera le "sol" profond de ton carillon. Je t'ordonne de faire une ouverture pour passer toutes les cordes, que tu tireras depuis l'intérieur de l'église ; puis tu fermeras les deux portes de la tour et tu déposeras les clés sur le maître-autel où elles resteront pendant vingt mois. Les fêtes passeront, et un Noël, et une fête de Pâques ; mais le Noël suivant, si tu as persévéré dans ta foi et dans tes prières, comme dans l'exercice de ton carillon, tu pourras remonter dans la tour de l'église où personne ne doit pénétrer durant tout ce temps. Et Dieu choisira ta pauvre église pour y magnifier sa toute-puissance. Jusqu'alors, tu auras à souffrir des moqueries, des railleries, et tu auras des ennemis en grand nombre parmi les sceptiques et les

impies. Mais si tu restes ferme, Dieu agira selon ta foi.

Maintenant, rentre chez toi, mais prend garde : la nuit descend et on cherchera à te voler ta besace, à cause des cinq fleurs et de la clarine. Défends ton trésor, et fais comme je te l'ai dit.

Sur ces paroles, le berger s'éloigna rapidement, et Don Léonce se mit en route. Après quelques pas, il se retourna pour voir encore le vieillard ; il avait disparu, ainsi que son immense troupeau. Le plateau était désert et déjà couvert de brume ; mais le ciel d'un bleu profond se moutonnait de nuages blancs, et l'étoile du berger brillait dans toute sa splendeur.

La nuit devint sombre ; Don Léonce avançait péniblement. Il rencontra un brigand, puis une sorcière qui voulurent lui prendre sa besace ; il fut victorieux après une longue lutte. Puis, un vent violent se leva, et à plusieurs reprises sa besace lui fut arrachée des mains. Don Léonce fut plus tenace que le vent, et à l'aube le calme se fit, et le voyageur rentra chez lui paisiblement.

Son premier soin fut d'obéir en tous points au vieux berger. Il se procura les cordes nécessaires, suspendit les fleurs et la clarine au sommet de la tour, fit l'ouverture indiquée, puis ferma les portes, dont il déposa les clés sur le maître-autel. Ensuite, il choisit l'enfant de chœur qui devait lui aider, et imagina une sorte de clavier qui devait régler le jeu des cloches. Enfin, il composa l'air de son carillon, d'après les notes qui lui avaient été indiquées par les cinq femmes : ré, mi, sol, la, si.

Chaque jour, Don Léonce exerçait ce carillon sur son clavier auquel il avait adapté les cordes. Et chaque jour il priait Dieu de l'exaucer. Ses paroissiens se moquaient de lui, et bientôt tout le monde dit qu'il était devenu fou. On s'occupa de lui bien loin à la ronde, mais pas toujours pour rendre hommage à sa piété. L'évêque fut un des premiers averti des extravagances de Don Léonce. Charles-Quint, qui venait souvent chez les moines de Yuste, entendit aussi parler de lui ; le Pape lui-même connut cette affaire. Mais personne ne paraissait vouloir venir en aide à la pauvre petite paroisse.

Les mois passèrent et Don Léonce tenait ferme à son poste, insensible aux moqueries, insensible aux défections qui s'étaient faites autour de lui. Enfin, la fête de Noël si longtemps attendue arriva.

La veille, Don Léonce avait reçu des Sœurs du couvent de la Charité une chasuble et une étole magnifiquement brodées ; la châtelaine lui avait envoyé une riche nappe d'autel et une statue de la Sainte Vierge ; le fiancé de la jeune fille était venu à cheval lui apporter une superbe bannière sur laquelle ces mots étaient brodés : "Tout par la foi." Et Don Léonce se réjouissait immensément de ces dons qui devaient don-

ner un peu d'éclat à la fête de Noël ! Il savait qu'il y viendrait une foule de curieux espérant jouir de sa déconvenue. Or, si Dieu ne devait pas répondre à sa ferme attente, du moins verrait-on qu'il lui avait répondu dans une certaine mesure, quoique sous une autre forme.

Le matin de Noël, l'église de Saint-Jean-Chrysostome reçut deux autres dons : un magnifique retable sculpté de la part des moines de Yuste et un immense bénitier de marbre vert, en forme de vase, d'un prince de Tolède. Mais l'église n'en paraissait que plus nue, aussi Don Léonce fit-il chercher les tronçons de branches de laurier dont il tapissa les murs ; puis il fit faire des guirlandes de branches de pin, qui décorèrent les colonnes et le chœur.

Longtemps avant la Messe de minuit l'église était bondée. Tous les paroissiens étaient présents, au milieu d'une foule de curieux. Au grand étonnement de tout ce monde, on vit arriver la châtelaine escortée de quelques hommes d'armes ; puis des Sœurs du couvent de la Charité ; ensuite la paysanne et la mendicante se faufilèrent dans l'église. La belle jeune fille arriva aussi avec son fiancé et des serviteurs. Toutes souriaient, certaines que Don Léonce allait recevoir le prix de sa foi et de la leur.

Mais quelle ne fut pas la stupeur du peuple lorsqu'il vit arriver Mgr l'évêque et son Chapitre, et peu après l'empereur Charles-Quint lui-même, avec des gens de cour. Venaient-ils en curieux, ou en croyants ? Attendaient-ils un miracle, ou bien une déception ? Don Léonce souriait, confiant en la promesse qu'il avait reçue du berger, comme si Dieu lui-même la lui avait faite.

Il commença son office. Lorsqu'il prit les clés sur le maître-autel, afin d'ouvrir les portes de la tour, un silence solennel se fit dans l'église bondée ; on n'entendait que les pas de Don Léonce traversant le transept, puis la grande nef. Il ouvrit la porte intérieure de la tour et monta le premier l'escalier, suivi des enfants de chœur qui portaient des cierges : là, devant eux, six grosses cordes pendaient du sommet de la tour ; l'une était formée de trois grosses cordes tressées ; une autre était de lin rouge, la troisième de soie blanche, la quatrième de fils d'or, la cinquième de chanvre bleu et la sixième de fils d'argent. Don Léonce installa son clavier auquel il fixa les cinq cordes, tandis que les enfants de chœur prenaient en mains la sixième, la grosse corde tressée. Il leur fit signe de la tirer, pendant que lui-même tirait les cinq autres, comme il s'y était exercé.

Alors le carillon de Don Léonce égrena ses notes dans l'air calme de cette belle nuit de Noël. La voix profonde de la grosse cloche d'airain accompagnait les plus petites cloches.

Ce fut un moment unique pour chacune des personnes présentes, et toutes se jetèrent à genoux. Les femmes pleurèrent de joie et d'émo-

tion, et les hommes chantèrent le *Te Deum laudamus* entonné par l'évêque. Plus tard, quelques personnes prétendirent avoir vu des colombes qui voletaient sous les voûtes ; d'autres avaient vu la statue de la Vierge s'animer et l'encensoir se balancer. Mais qui aurait pu observer exactement ces faits dans un tel moment d'émotion et de pieuse allégresse ?

Quand le jeune curé redescendit de la tour, Monseigneur le reçut dans ses bras et lui donna sa bénédiction.

Depuis cette nuit-là, l'église de Saint-Jean-Chrysostome fut pourvue de tout ce qui lui manquait. Elle reçut des dons magnifiques, par les gens pieux ne doutèrent jamais du miracle de cette nuit de Noël. Quant aux sceptiques, ils expliquèrent la chose de plusieurs manières : l'intervention de l'évêque, l'appui du Pape, l'aide de Charles-Quint, l'aide de plusieurs princes et seigneurs, des moines de Yuste, etc. Mais ils ne purent jamais rien prouver à l'appui de leurs dires, car personne n'avait rien vu. Or, de grosses cloches ne se peuvent installer en cachette au sommet d'une haute tour.

En souvenir de ce grand événement, l'église de Don Léonce changea de nom et prit celui de "Santa-Fé", ce qui veut dire "sainte foi".

CÉRÉALIS.

(L'Etoile Noëlisme)

LE JOUR DE L'AN

Le jeune Rabineau à l'auteur de ses jours :
— Papa, qu'est-ce que tu me donneras pour le premier de l'an ? Puisque tu ne veux pas m'acheter des jouets, donne-moi des étrennes utiles...

Rabineau père, après réflexion :

— Eh bien, c'est entendu... je te ferai couper les cheveux.

AU RESTAURANT

Au pays de Bohême :

Sept heures du soir. Un pauvre diable de littérateur pénètre dans un petit, tout petit restaurant.

— Combien le souper ?

— Cinquante sous...

— Et le déjeuner ?

— Quarante...

— Alors... servez-moi un déjeuner !

Ce qu'il advint à l'âne de la crèche



ES mages s'en étaient allés. Sur l'ordre de l'ange, ayant pris l'Enfant et sa Mère, Joseph avait fui vers l'Égypte.

Restaient seuls dans l'étable le bœuf et l'âne dont l'haleine avait réchauffé les membres de Jésus.

L'hiver finissant, les travaux des champs allaient recommencer.

Or, l'âne songeait.

Il songeait que, lui, le témoin de si grandes choses, lui qui avait entendu, autour de l'Enfant divin, chanter les anges, et vu les rois de l'Orient se prosterner devant la crèche, il lui faudrait bientôt reprendre le bât au service d'un maître impitoyable.

Il se rappelait les coups qu'il avait reçus et dont son échine portait les traces. Il se rappelait la morsure des harnais et les plaies de son cou où les mouches venaient boire.

Pour la première fois, il se trouva misérable, et rêva d'une meilleure existence.

Puisque Dieu l'avait jugé digne d'assister à des spectacles que nul œil n'avait contempné jusque-là, pourquoi ne se ferait-il pas le héraut de la grande nouvelle ?

Il s'ouvrit de ces pensées à son ami le bœuf. Celui-ci rumina longuement le cas, puis, avec tranquillité :

— Frère âne, répondit-il, je crois que tu te trompes. A la vérité, Dieu nous a montré des merveilles, mais il ne nous pas chargés de les publier. Ce n'est point là, sans doute, notre vocation.

— Et quelle est-elle, selon toi, notre vocation ?

— La mienne est évidemment de tirer la charrue de mon maître, afin que ses champs produisent du blé ; la tienne, j'imagine, est de porter au marché des couffins de figures et d'olives ou de rapporter de la fontaine des outres remplies d'eau. Désirer autre chose serait folie.

L'âne remua ses oreilles et reprit ses songeries.

Quelques jours après, il quitta l'étable. Il faisait beau ! Bethléem s'étalait toute blanche sous la lumière du matin ; des fleurs s'épanouissaient sur les terrasses des maisons, et les oiseaux chantaient dans les oliviers.

Tout d'abord, l'âne songea à remercier Dieu du haut dessein qu'il lui inspirait, et, plein de joie, entonna son plus beau cantique. Puis, un peu grisé par le grand air, il se mit à gambader, à ruer, à se rouler dans l'herbe, comme font depuis des siècles les ânes que réjouit le printemps.

Soudain, songeant que ces ébats ne répondaient guère à la gravité de sa mission, il changea son allure. Il marchait posément, les oreilles droites, et le front chargé de pensées.

Un chameau, qui tournait la roue d'une noria, lui adressa, par-dessus une haie de cactus, un bonjour amical. Il y répondit sur un ton un peu protecteur et tout de suite commença à l'instruire.

Le chameau écoutait, émerveillé qu'un âne parlât si bien. L'ayant félicité d'avoir vu de si belles choses, il se remit à tourner mélancoliquement la roue de sa noria.

L'âne continua sa marche, et à chaque animal qu'il rencontrait il faisait, dans la même teneur, le récit des mêmes prodiges. Partout, il recueillait des marques d'admiration, car il avait affaire à des bêtes paysannes pleines de bonne volonté et de simplesse. Et elles louaient le Seigneur de s'être ainsi manifesté à la plus humble d'entre elles.

Or, grisé par les succès, l'âne se laissa gagner par l'orgueil. Et voici qu'il conçut le projet d'aller à Jérusalem et de remplir la Ville Sainte de sa gloire.

Jérusalem ! Des maisons plates surmontées de coupes, des rues pleines de chars et de litières, le palais d'Hérode et ses jardins, et, sur la colline de Sion, tout éclatant d'or, le temple du vrai Dieu.

A l'entrée de la ville, vers la fontaine de Sichem, l'âne rencontra une troupe de ses frères, chargés d'outres ruisselantes, et, sans préambule, leur fit part de la grande nouvelle. Quel ne fut pas son étonnement en voyant les ânes agiter des oreilles moqueuses et s'éloigner de lui avec le plus manifeste dédain. La naissance d'un Enfant-Dieu, des anges chantant autour d'une crèche, des rois offrant des présents, quelles sornettes ! Et c'était un âne de Bethléem qui voulait leur en faire accroire ! Ah ! ah ! ah !

Désappointé, l'âne entra sous la porte de David. La foule s'y pressait. Des marchands de gâteaux criaient le prix de leurs produits ; des changeurs étaient assis devant des piles de drachmes et de deniers ; des oisifs passaient portés dans des litières ou montés sur des mules. Ce tumulte ne laissa pas d'intimider l'âne de Bethléem. Et comment aborder toutes ces bêtes qui s'en allaient si vite et avec des airs si affairés ?

Sur la place des Chameaux, une caravane de dromadaires stationnait. Les chameliers s'agitaient et juraient. Des bêtes à genoux recevaient leur chargement.

Rassuré par la mine réfléchie et les yeux honnêtes des dromadaires, l'âne s'avança vers eux et entama son discours.

Mais un chamelier survint et, à grands coups de bâton, éloigna le Bethléemite avant qu'il eut achevé sa première phrase. Les

oreilles basses, le nez entre les sabots, celui-ci se retira, maudissant l'homme qui maltraitait ainsi l'envoyé de Dieu.

Obstiné, l'âne de Bethléem essaya de nouer entretien successivement avec la mule d'un pharisien qui lui déclara ne pas comprendre le patois de Bethléem, avec le cheval d'un centurion qui, d'une ruade, faillit lui casser la figure, avec l'âne d'un brocanteur qui lui dit n'avoir pas du temps à perdre aux histoires de l'autre monde. Vingt fois, il renouvela, avec le même insuccès, ses tentatives.

L'âne alors rentra en lui-même et comprit qu'il avait péché. Accablé de fatigue, contraint, pour ne pas mourir de faim, à dérober des épluchures de cuisine dans la hotte d'un chiffonnier, il appela le ciel à son aide. Puis, comme la nuit était venue, avisant une étable inoccupée, il y entra et s'y coucha.

Le maître de l'étable attendit deux jours que quelqu'un vint réclamer l'âne égaré. Le troisième jour, il le mena au marché sur la place des Arméniens, et le vendit à un marchand d'amphores qui partait pour l'Égypte.

L'âne regretta sa liberté, mais se rappelant les sages paroles de son compagnon le bœuf, il se résigna. D'ailleurs, tout en travaillant, ne lui serait-il pas possible de continuer sa prédication ?

Mais le voyage fut encore plus dur qu'il ne s'y attendait. Homme impitoyable, le

marchand d'amphores fit regretter à l'âne son maître de Bethléem. Peu habitué aux longs voyages, il souffrait plus que les autres de la chaleur et de la faim. Ses compagnons, d'ailleurs, le haïssaient. C'était des mécréants, pour la plupart Égyptiens, qui ne croyaient pas en Dieu et chez qui les récits de l'âne de la crèche n'avaient suscité que dérision.

Un jour, exténué, il se laissa choir sur le sable. Vainement, à force de coups, le marchand d'amphores voulut le faire lever. Convaincu qu'il n'en pouvait plus rien tirer, il donna sa charge aux autres ânes et le laissa pour servir de proie aux chacals.

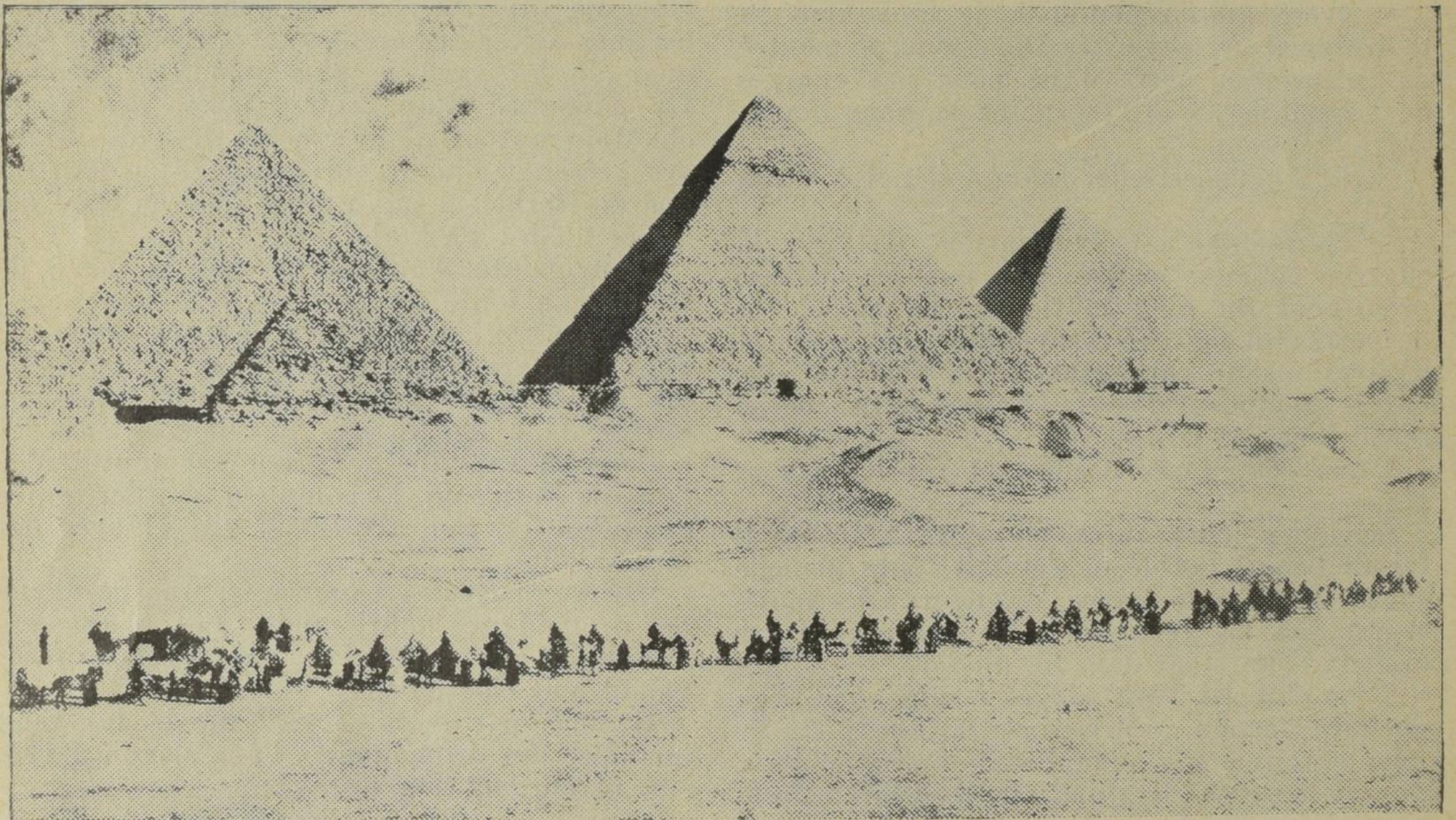
Il agonisa toute la journée, les flancs secoués de spasmes, et déjà environné de l'ombre éternelle.

Mais voici que, de cette ombre même, il lui sembla qu'une secourable puissance se penchait sur lui. Il entendit des voix lui parler avec bonté ; puis, ouvrant les yeux, il aperçut, à ses côtés, un vieillard et, son enfant sur les bras, une jeune femme dont le front répandait la lumière.

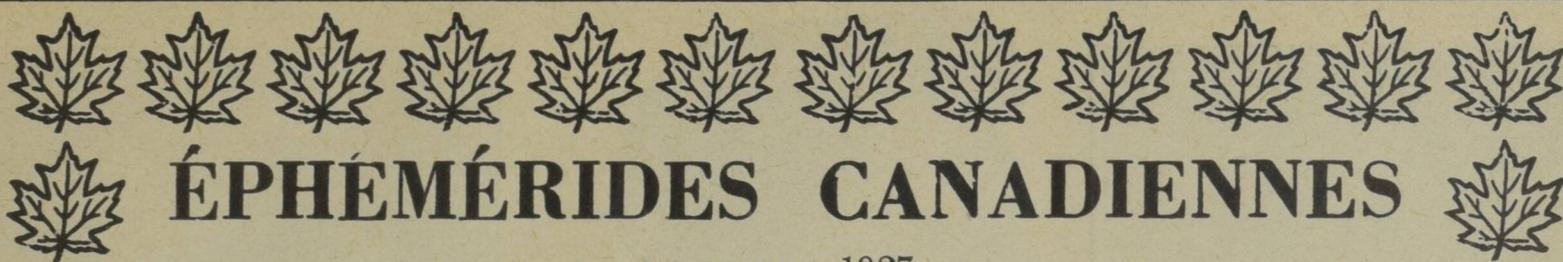
Plein de vie, il se leva et les reconnut...

Ils passèrent la nuit sous un palmier voisin, et, le lendemain, s'agenouillant, l'âne offrit son dos à la Vierge qui portait l'Enfant... Elle y monta, et, marchant à leurs côtés, avec une branche de palmier, Joseph les éventait doucement.

Louis MERCIER.



CARAVANE PASSANT PRÈS DES PYRAMIDES D'ÉGYPTE



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

NOVEMBRE 1927

1 — A partir d'aujourd'hui, le Règlement XVII cesse de régir les écoles franco-anglaises de l'Ontario.

— On apprend la mort, arrivée hier, de M. Joseph Riopelle, d'Ottawa. M. Riopelle, qui était âgé de 82 ans et célibataire, était le Canadien français le plus riche de la capitale fédérale.

— Le ministre des Finances, à Ottawa, rachète à même les revenus du Trésor, \$29,000,000 d'obligations, portant intérêt à 5½%.

2 — Vu la maladie prolongée de l'hon. juge Marchand qui avait commencé à présider le procès de la femme Gallop, accusée d'avoir empoisonné son mari, l'hon. Juge Lemieux libère les petits jurés et l'accusée devra subir un autre procès, le quatrième, en décembre prochain.

— On commence, à Montréal, à instruire le procès canonique en vue de la béatification de Sœur Marie-Rose, née Eulalie Durocher, la fondatrice des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

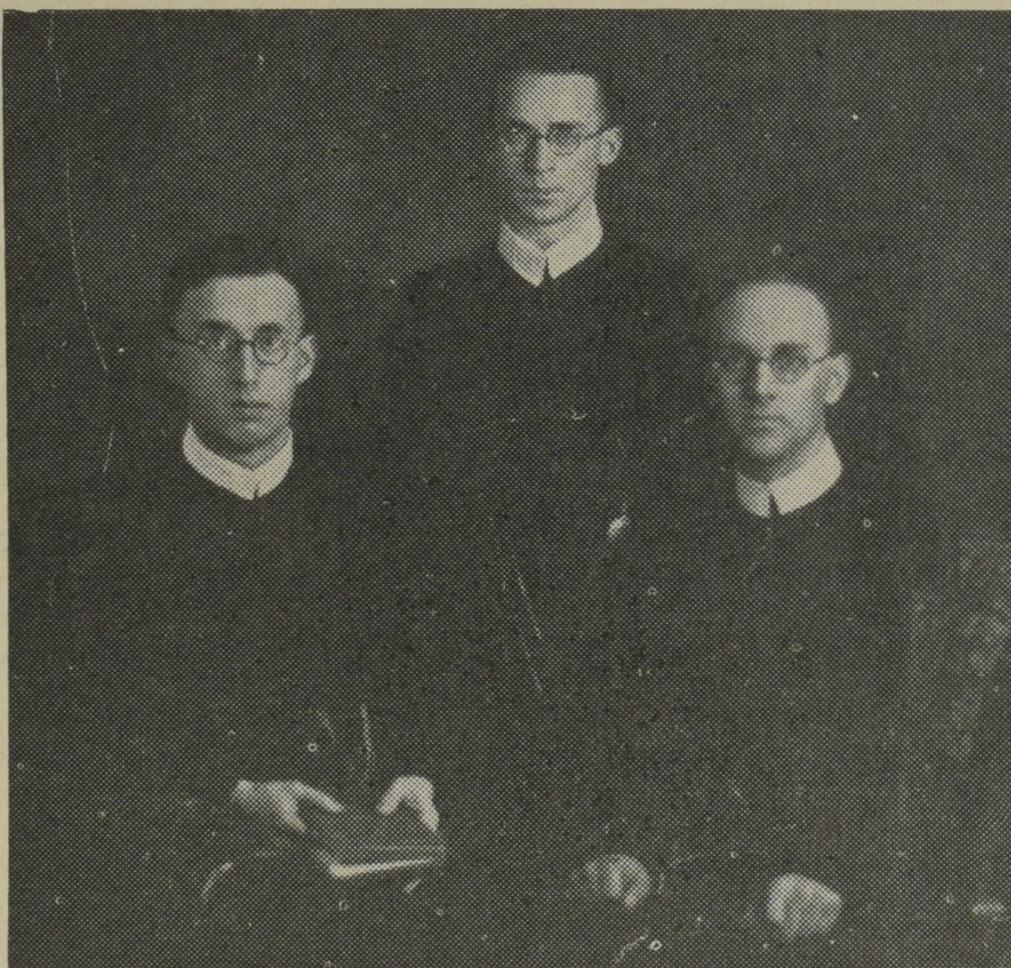
— D'après une entrevue donnée par M. l'abbé Philippe Casgrain, aumônier général des immigrants catholiques, à M. Léon Grey, rédacteur à l'*Action Catholique*, il appert que le Canada a reçu cette année, 19,874 immigrants catholiques.

3 — A Ottawa s'ouvre la conférence inter-provinciale des ministres fédéraux et de tous les premiers ministres des provinces du Dominion.

4 — La compagnie de chemin de fer "Roberval-Saguenay", qui dessert les villes de Chicoutimi, Baie des Ha! Ha! et Arvida, annonce qu'elle va établir un service électrique, pour relier ces trois cités, avec cinq ou six convois par jour, dans chaque sens.

— Sir Michael Sadler, principal de l'Université d'Oxford, après avoir beaucoup voyagé par le monde entier, a dressé une liste de ce qu'il affirme être les vingt plus belles villes de l'univers. Seule notre cité de Québec, parmi toutes ses rivales de l'Amérique, a trouvé place sur cette liste, avec dix-neuf concurrentes européennes ou asiatiques.

— Une pluie torrentielle, qui tombe depuis un couple de jours, cause des dégâts considérables un peu partout dans la province de Québec, mais surtout dans les



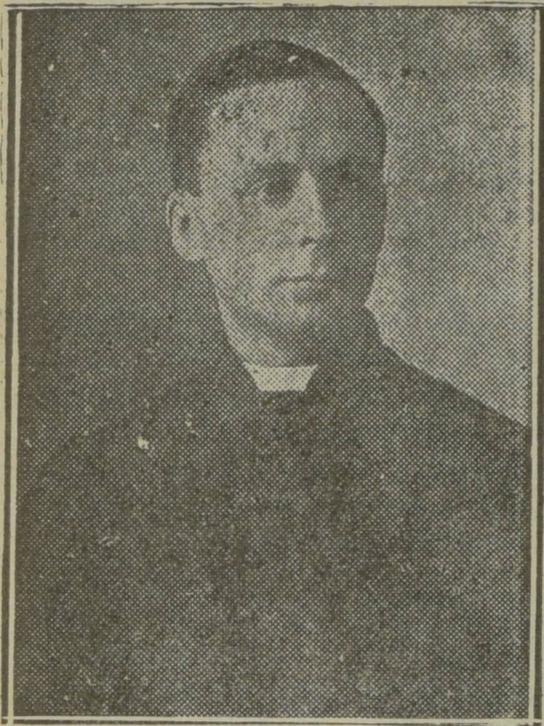
LES RR. PP. COUTURE, GAGNÉ ET PLOURDE, C. SS. R.,
qui viennent de partir pour les missions de l'Indo-Chine.

Cantons de l'Est.

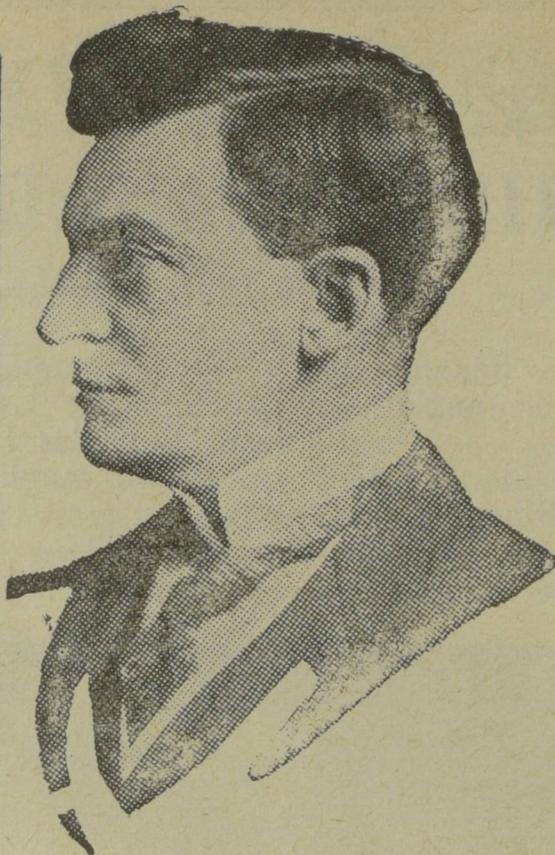
5 — A sa résidence de Montréal, décède subitement l'hon. juge Jérémie-L. Décarie, juge en chef de la Cour des Sessions de la Paix à Montréal, à l'âge de 57 ans.

7 — Trois Pères Rédemptoristes, les RR. PP. Pamphile Couture, originaire de St-Anselme, Patrice Gagné, de D'Israéli, et Gérard Plourde, de St-Jérôme du Lac St-Jean, quittent Québec, en route pour les missions de Hué, en Indo-Chine.

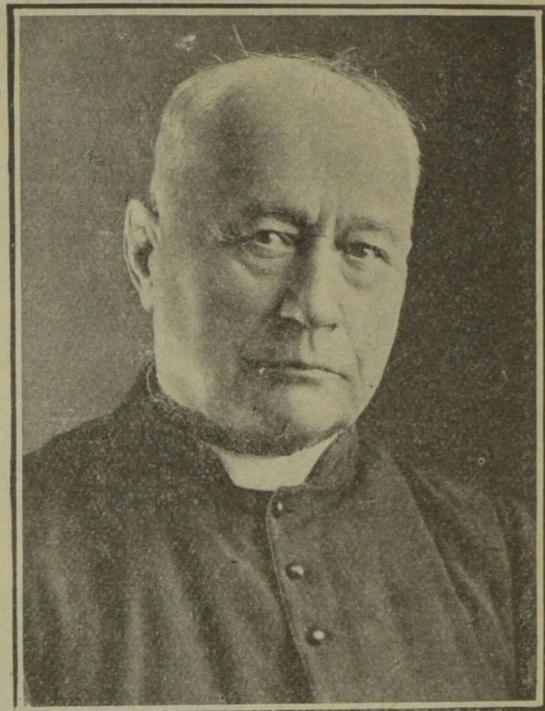
— A l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec, à l'âge de 58 ans et 9 mois, décède M. l'abbé Henri Simard, du Séminaire. Feu



FEU L'ABBÉ HENRI SIMARD



FEU L'HON. JUGE J.-L. DÉCARIE.

FEU L'ABBÉ G. McCREA,
curé de St-Casimir.

M. Simard enseigna brillamment pendant près d'un quart de siècle, la physique et la cosmographie à l'Université Laval. Il a publié un *Manuel de Physique*, en usage dans tous nos collèges et plusieurs autres ouvrages scientifiques.

8 — C'est ce soir que sont inaugurées les nouvelles orgues de la Basilique de Québec, par M. Charles Courboin, ancien organiste de la cathédrale d'Anvers.

— On parle d'ériger à Rimouski, un aéroport pour les avions affectés au transport de la malle.

— A Québec, décède le major Nazaire Le-Vasseur, journaliste, militaire et musicien, à l'âge de 79 ans.

9 — M. W.-D. Robb, vice-président en charge des télégraphes du Canadien National, inaugure, de Toronto, le second chaînon de la ligne télégraphique du C. N., dite à courant porteur, entre Montréal et Vancouver. Le premier chaînon, inauguré le 26 avril dernier, relie Montréal à Toronto, le second relie Toronto à Winnipeg.

Le système de courant porteur, découvert il y a quelques années à peine, permet de transmettre des ondes transporteuses semblables à celles diffusées par radio-téléphonie avec cette différence que celles-ci irradiées par le nouveau système dit courant porteur sont contrôlées et suivent des fils de métal.

Ce dernier système permet de faire servir une seule paire de fils pour dix circuits Morse et un circuit téléphonique.

10 — A Montréal, s'ouvre le congrès annuel de l'Union des cultivateurs catholiques de Québec.

— Les journaux annoncent qu'il serait question d'instruire la cause de béatification de feu Mgr L.-Z. Moreau, évêque de St-Hyacinthe.

— La conférence des premiers ministres à Ottawa prend fin après avoir duré sept jours.

11 — Le neuvième anniversaire de la signature de l'armistice est célébré dans tout le Canada. A Québec, M. l'abbé Arthur Desjardins, chapelain de la Garnison de la Citadelle, célèbre une messe au pied de la Croix du Sacrifice, en présence du 22ème Régiment, de plusieurs vétérans et d'une grande foule.

— On organise à Québec, 24, rue de la Couronne, une maison pour y recevoir les Chinois catholiques. On y célébrera la messe les dimanches et les jours de fêtes, et les Sœurs de l'Immaculée-Conception y donneront des instructions religieuses en langue chinoise. M. l'abbé Ernest Chapleau aura la direction de cette mission, et le chapelain sera le R. P. Moreau, supérieur des RR. PP. de Ste-Croix à Québec.

12 — Les conservateurs de la Province de Québec donnent, à Montreal, un banquet à M. C.-H. Cahan, député de Saint-Laurent-Saint-Georges, aux Communes. Viagt et un discours y sont prononcés.

14 — A Montréal, décède M. C.-R. Hosmer, un des principaux financiers du Canada, à l'âge de 76 ans.

— Le R. P. Paul-Eugène, o. f. m., de Québec, part de notre ville pour aller rejoindre son nouveau poste, au couvent St-Sauveur, à Jérusalem.

15 — L'hon. R. Dandurand, sénateur et ministre d'Etat, est nommé représentant du Canada à la prochaine réunion du Conseil de

la Société des Nations, où le Canada a obtenu un siège non permanent.

16 — La Jeunesse libérale de Québec donne, au Château Frontenac, un banquet à l'hon. Lucien Cannon, député de Dorchester et Solliciteur général dans le gouvernement King, à Ottawa. On y remarque la présence des Hon. King premier ministre, Lapointe, Robb, Stewart, J.-H. King, Dunning, Veniot, Euler, Ralston, Heenan, d'Ottawa, et l'hon. Taschereau, premier ministre à Québec.

17 — Une nouvelle pluie diluvienne, qui dure depuis deux jours, s'abat sur notre province et cause de grands dommages à plusieurs routes. A Donnacona, deux autos se précipitent dans un trou creusé par un éboulis; et un homme meurt et se velle dans la glaise.

— Le colonel J.-F. McLean, commissaire du chemin de fer T. & N. O., annonce que la nouvelle ligne d'embranchement du réseau ontarien à Rouyn, province de Québec, sera ouverte officiellement au trafic le lundi vingt-huit novembre.

18 — M. l'abbé Georges McCrea, vicaire forain, curé de St-Casimir, décède et son presbytère, à l'âge de 77 ans et six mois.

21 — S. G. Mgr O'Brien, évêque de Peterboro, est nommé chapelain des Chevaliers de Colomb, en Ontario. Il succède à S. G. Mgr Fallon qui a occupé cette charge pendant seize ans.

— A Chatham, Ont., décède l'hon. sénateur Archibald Blake McCoig, à l'âge de 53 ans.

— Gérard Filiatrault, âgé de 21 ans, accusé du meurtre de Fabien Martin, est condamné à

l'éch faud, en Cour d'Assises de Montréal.

— S. G. Mgr Chambon, archevêque de Tokio, est de passage à l'Archevêché de Québec. Sa Grandeur arrive de Rome, en route pour son lointain diocèse.

22 — A St-Aubert de l'Islet, où il était retiré depuis près de vingt ans, décède M. l'abbé Herménégilde Dubé, ancien professeur du

Collège de Ste-Anne de la Pocatière, à l'âge de 84 ans.

— Mgr P.-D. Côté, P. D., curé de North Stukelly, au diocèse de Sherbrooke, décède à l'âge de 76 ans.

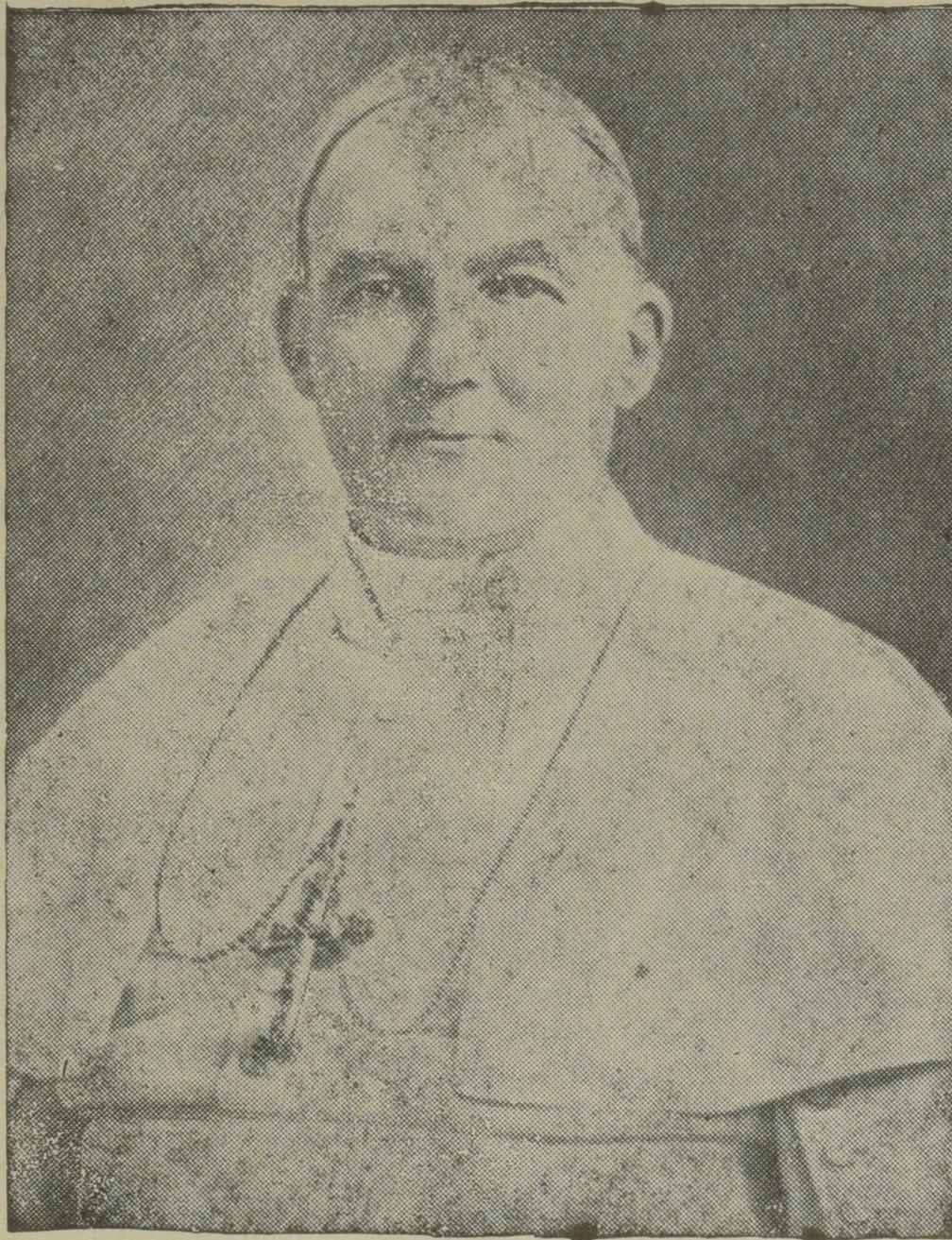
— Un commerçant de Toronto trafique un piano neuf, d'une valeur d'environ \$350, pour deux vieux timbres et il est convaincu d'avoir fait une bonne affaire. Il a remis le piano en question à M. J.-H. Burns, de Niagara-on-the-Lake, pour un timbre jaune de six pence de la Colonie du Nouveau-Brunswick, et un timbre vert d'un cent de la Colonie de la Nouvelle-Écosse.

— Mgr Camille Roy, du Séminaire de Québec, donne à la salle St-Sulpice,

à Montréal, une conférence sur l'œuvre d'Albert Lozeau.

— Un yacht américain, le "Vidor", qui a brisé un pont sur le canal Lachine, à Montréal, passe devant Québec à toute vapeur de crainte d'être saisi par un huissier de la Cour Supérieure. Pour descendre à Québec, son pilote est forcé de se jeter à l'eau, mais il est heureusement sauvé par une chaloupe, dix minutes plus tard.

23 — Le conseil des ministres à Québec, nomme deux nouveaux magistrats : l'hon. Gustave Perreault, de la Cour des Sessions



S. G. MGR R.-M. ROULEAU, O. P., ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC
qui a été créé cardinal au consistoire du 19 décembre courant.

de Montréal, est nommé magistrat en chef, succédant à l'hon. juge J.-L. Décary, et M^{re} Gustave Morin, C. R., de Montréal, est nommé magistrat de la Cour des Sessions, de cette même ville.

— L'hon. M. Taschereau, premier ministre de la Province de Québec, annonce que son gouvernement a décidé d'accorder les subsides, votés à la dernière session, pour la construction du chemin de fer de ceinture au Lac St-Jean.

24 — L'hon. M. Robb, ministre des finances à Ottawa, annonce qu'il va pouvoir rembourser sans faire lancer un nouvel emprunt, les \$100,000,000 d'obligations qui arrivent à échéance le premier décembre. Le Trésor fournira \$55,000,000 à même ses revenus et la balance sera avancée par les banques canadiennes qui prêteront pour trois ans à 4%.

— Les chiffres fournis par le Bureau fédéral de la statistique accusent pour le mois de mai dernier, dans l'ensemble du Canada, un taux de natalité de 25.1 par mille âmes, contre 26.1 pour mai 1926. Dans la province de Québec le taux a heureusement remonté, de 33.6 en mai 1926, à 34.6 en mai 1927.

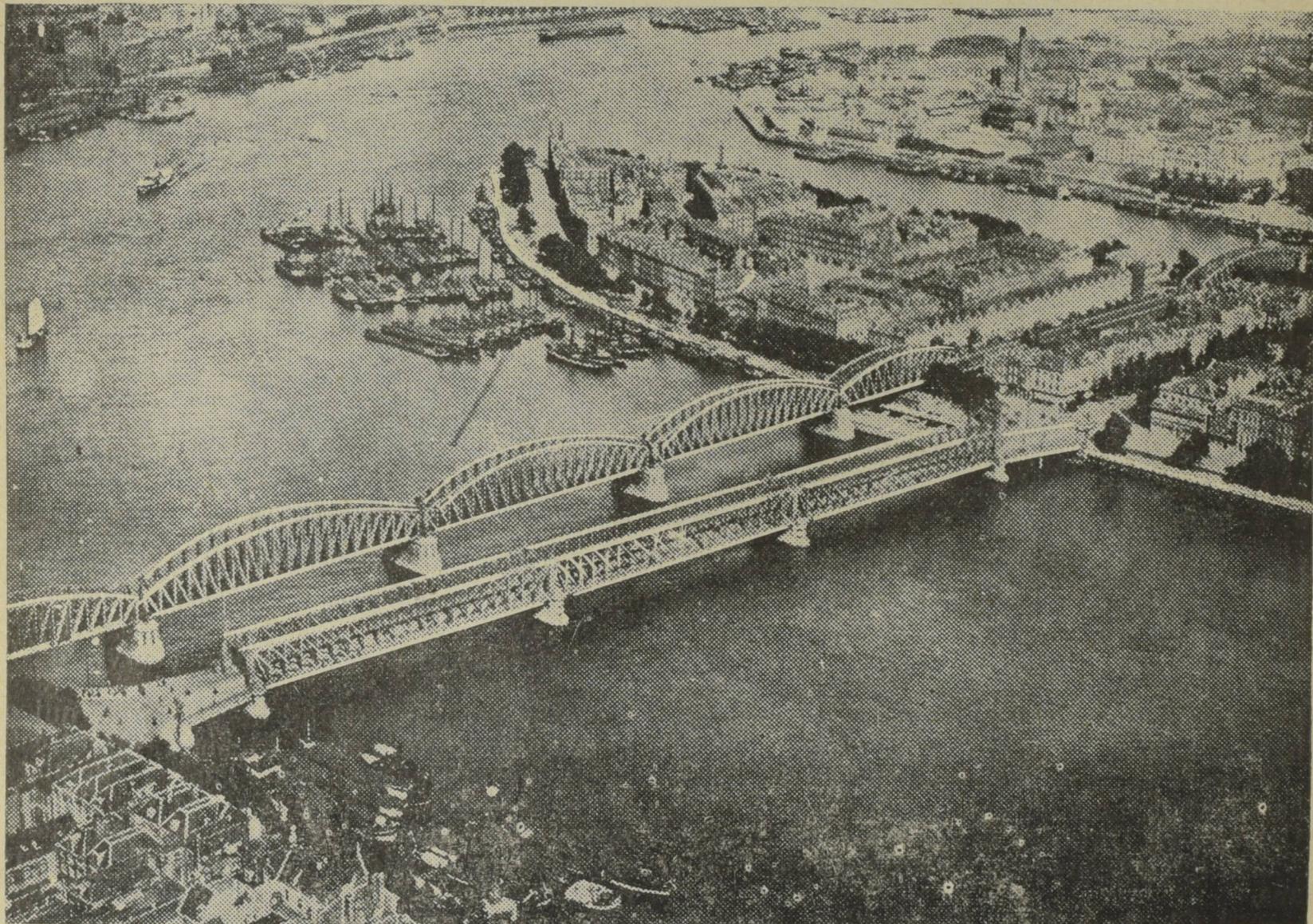
28 — Les dépêches annoncent la création au 19 décembre prochain de quatre nouveaux cardinaux parmi lesquels sera notre archevêque vénéré : S. G. Mgr R.-M. Rouleau, O. P.

— Les journaux de la province publient le texte d'une lettre pastorale des archevêques et évêques de la province civile de Québec sur la sanctification du dimanche. Cette lettre a été lue hier au prône de toutes les messes paroissiales.

29 — M. Neale, gérant général du Pacifique Canadien annonce que 60,000,000 de minots de blé seront expédiés cette année par le port de Vancouver.

— Le conseil de ville de Québec ratifie la nomination de M. le Dr Martin, maire de Québec, au poste de chef du service d'hygiène de notre ville. Il faudra que nos échevins élisent un nouveau maire pour jusqu'au mois de février prochain, date des élections.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"



VUE AÉRIENNE DE ROTTERDAM,
un des principaux ports de mer de la Hollande.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LA PLEURÉSIE

LA pleurésie est une maladie assez commune. On l'appelle souvent *fausse pleurésie*, ou plutôt *fausse purésie*, je ne sais pourquoi, car il y a pleurésie ou il n'y en a pas.

La pleurésie est la maladie de la plèvre, qui est l'enveloppe du poumon.

C'est une maladie quelquefois aiguë, mais le plus souvent sournoise, à tel point qu'elle évolue parfois sans que ses victimes en aient conscience. Les gens sont assez nombreux qui ont ainsi fait de la pleurésie. Le diagnostic est établi plus tard par le médecin qui éprouve le besoin d'examiner sérieusement le patient qui s'adresse à lui. Il trouve quelque chose d'anormal, le plus souvent à la base d'un poumon, et en poussant l'interrogatoire, il finit par faire revivre l'histoire de quelque point de côté persistant, de frissonnements, d'un état de malaise et de faiblesse qui a duré longtemps.

Il a là la trinité de symptômes qui caractérisent la pleurésie : point de côté, frissons, ou plutôt frissonnements, malaise et faiblesse persistants.

* * *

Le point de côté est de nature variable ; parfois très violent, parfois à peine perceptible, il siège à la partie moyenne de la poitrine, et gêne plus ou moins la respiration. Lorsqu'on dit au malade de respirer profondément, il ne peut se rendre au bout de sa respiration. Il y a souvent en même temps une petite toux sèche, incessante.

Il n'y a pas ici un grand frisson comme dans la pneumonie, mais plusieurs petits frissons, ou plutôt des frissonnements qui se répètent souvent.

Le malade est pris en même temps d'une faiblesse étrange qui l'étonne. Il s'essoufle

avec une extrême facilité, transpire à tout propos, perd l'appétit, maigrit.

Le médecin appelé constate, si c'est au début de la maladie, un bruit de frottement particulier en auscultant la partie malade, bruit très perceptible, que l'on a comparé à celui du cuir neuf que l'on manœuvre. Il est produit par le frottement des deux feuillets de la plèvre, que l'inflammation a épaissis et rendus rugueux.

Si le médecin est appelé plus tard, il constate que la partie de la poitrine affectée, ne résonne plus à la percussion, mais rend un son mat. Il n'y entend plus le murmure respiratoire, ou s'il l'entend il est très affaibli ; s'il fait en même temps parler le malade, sa voix lui parvient chevrotante ; on l'a comparée au bêlement de la chèvre. Par contre la partie supérieure du thorax résonne beaucoup plus que d'habitude.

* * *

Que s'est-il produit ?

La maladie suivant son cours, la plèvre malade a secrété un liquide qui s'accumule dans la partie la plus basse de la cavité, refoulant en même temps le poumon qu'il comprime. Par contre la partie supérieure de la cavité pleurale, où ne séjourne pas de liquide, est agrandie par le refoulement de la partie inférieure du poumon. C'est ce qui explique la résonance plus grande dans cette partie, qui fonctionne aussi avec plus d'activité que d'habitude, en vertu de la loi de compensation.

La maladie peut évoluer vers la guérison. Le liquide se résorbe alors petit à petit, le poumon reprend graduellement sa fonction. Le malade est revenu à son état normal ; très rarement cependant, sans que des adhérences restent là comme souvenirs de la maladie, souvenirs souvent désagréables.

La maladie peut aussi évoluer moins heureusement. L'épanchement augmente au point

d'asphyxier rapidement le malade, si le médecin ne se hâte pas d'intervenir. L'épanchement peut aussi devenir purulent ; la fièvre augmente et épuise le malade, qui succombe après un temps plus ou moins long.

* * *

La pleurésie est susceptible de deux opérations également efficaces : La thoracentèse et la thoracotomie.

La première est employée contre les épanchements abondants, mais non encore purulents. On passe à travers la paroi de la poitrine, entre deux côtes, une canule par laquelle le liquide s'écoule. Le soulagement est immédiat. La respiration devient plus facile ; et le cœur refoulé parfois par le liquide envahisseur, reprend sa place et se remet à battre régulièrement. Cette opération peut se répéter si le liquide se reproduit ; mais très souvent une seule suffit.

Si le liquide est devenu purulent, la canule ne suffit plus, il faut le couteau, car l'ouverture a besoin d'être grande. On enlève même des portions de côtes, pour permettre un écoulement plus facile du pus, et des lavages subséquents.

Les résultats sont moins brillants ici, parce que la maladie a déjà atteint une plus grande gravité ; on sait qu'elle est pour les huit dixièmes de nature tuberculeuse. Après ces guérisons les adhérences peuvent être beaucoup plus considérables. On les appelle alors des symphises.

* * *

Deux pleurésies ont un pronostic particulièrement grave parce qu'elles sont le prélude de tuberculoses redoutables. Ce sont celles du sommet du poumon, et les pleurésies dites interlobaires.

Que sont ces dernières ?

Les poumons sont divisés en blocs, entre lesquels la plèvre s'insinue, comme elle tapisse à la fois l'intérieur de la paroi de la poitrine en même temps que la partie externe du poumon. L'inflammation de la plèvre située entre ces blocs constitue la pleurésie interlobaire. Elle

s'enkyste facilement ; c'est-à-dire que les bords de la cavité se soudent. Le liquide y est maintenu prisonnier, difficilement accessible ; si le couteau du chirurgien ne réussit pas à se faire un chemin jusqu'à lui, il s'évacue par la bronche qu'il réussit parfois à percer en l'ulcérant, constituant ce qu'on appelle la *vomique*.

La pleurésie est une maladie sérieuse, qu'il convient de bien traiter dès le début.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les maladies de l'enfance

DE QUELQUES MALADIES DES YEUX CHEZ L'ENFANT



Il ne saurait être question ici de passer en revue la pathologie oculaire de l'enfant, mais simplement de faire connaître quelques notions pratiques concernant les affections des yeux les plus fréquentes.

CONTUSIONS DE L'ŒIL

Le globe de l'œil occupe une cavité : la cavité orbitaire dont la forme est celle d'une pyramide ; l'œil représente la base de cette pyramide, le sommet se met en rapport direct avec la cavité crânienne et communique avec elle par plusieurs trous d'où s'échappent le nerf optique, les nerfs, les muscles et les vaisseaux de l'œil. On s'explique ainsi les conséquences toujours mortelles des traumatismes profonds de l'œil ; un objet pointu (un bout de parapluie, par exemple) pénétrant profondément dans la cavité orbitaire a des chances d'atteindre non seulement l'œil, mais aussi le cerveau.

De ces contusions graves, nous ne dirons rien, car la mort en est la conséquence habituelle.

Par contre, l'œil au niveau des parois orbitaires se trouve exposé à des causes fréquentes de contusions : coups, chutes, etc., généralement peu graves, mais qui donnent lieu à la production d'ecchymoses souvent considérables.

L'ecchymose est un épanchement de sang produit par la rupture des petits vaisseaux des paupières ou de la conjonctive, et qui est la conséquence immédiate et directe du traumatisme. Le sang se répand alors en nappe sous la conjonctive (ecchymose sous-conjonctivale) ou sous les paupières (ecchymose palpébrale), formant une bosse plus ou moins développée.

Le "blanc de l'œil" ou sclérotique est alors tout rouge et les paupières (une ou les deux) sont violettes et gonflées. Cet accident, malgré son apparence plutôt fâcheuse, n'a généralement pas de gravité et guérit spontanément. On aide à la résorption du sang par l'application de compresses chaudes.

Les ecchymoses tardives, celle qui apparaissent, un à deux jours après une chute ou une forte contusion, sur le crâne, sont, au contraire, très à redouter ; elles sont, en général, la signature d'une fracture de la base du crâne.

CORPS ÉTRANGERS DE L'ŒIL

Quand on voit brusquement un enfant se frotter vigoureusement l'œil, si cet œil est rouge, s'il pleure, s'il s'ouvre avec peine, c'est qu'un corps étranger vient d'entrer dans l'œil (insecte, poussière, cils, particule de charbon, etc.). Il faut alors immédiatement chercher le corps étranger pour l'enlever, ce qui n'est pas toujours facile, surtout chez l'enfant. On aura souvent besoin de l'aide d'une autre personne pour maintenir l'enfant immobile. L'ouverture de l'œil est très douloureuse ; on s'efforcera d'écarter doucement les paupières et d'explorer successivement d'abord le coin de l'œil, puis la paupière inférieure en faisant regarder successivement en haut, en bas, à gauche, à droite. Avec le bout de l'index on exerce une traction sur cette paupière, on rend ainsi visible le cul-de-sac conjonctival inférieur et on peut facilement enlever le corps étranger avec un petit filament de coton roulé ou un coin de compresse (jamais avec un objet pointu). Si on ne voit rien sous la paupière inférieure, c'est que le corps étranger reste caché, sous la paupière supérieure, entre le cartilage tarse et le globe de l'œil. Le seul moyen de "l'avoir" est de pratiquer le retournement de la paupière supérieure.

C'est très souvent dans ce cul-de-sac conjonctival supérieur qu'on le trouve inclus. On saisit les cils de la paupière supérieure entre le pouce et l'index et on exerce une légère traction en avant pendant que le médius appuie sur le bord supérieur de la paupière ; le cartilage tarse bascule en avant et permet de voir la face postérieure rouge de la paupière supérieure. On est alors étonné qu'un corps étranger si petit (souvent de la grosseur d'une tête d'épingle) puisse occasionner tant de souffrances.

Aussitôt enlevé, la douleur cesse, l'œil s'arrête de pleurer, mais peut rester rouge quelques heures.

Si à la suite de ces différentes manœuvres on ne voit rien, il faut immédiatement faire appel à un ophtalmologiste.

A l'aide d'une solution de cocaïne instillée dans l'œil, il pourra très facilement, et sans provoquer la moindre souffrance, faire toutes

les explorations nécessaires. Il peut alors s'agir d'un corps étranger adhérent à la cornée, ce qui est déjà beaucoup plus grave en raison de l'extrême fragilité de cette membrane transparente, dont la moindre rayure peut laisser pour l'avenir un dépoli et même une taie qui gêne la vision.

Dr PIERVAL.

(La Maison)

PARCHEMINS ET VÉLINS

Parmi les diverses peaux d'animaux préparées et servant de matière aux manuscrits, le parchemin tient un des premiers rangs. Il fut inventé à Pergame, sous le règne d'Eumène II, environ deux cents ans avant Jésus-Christ, et après la défense des rois d'Égypte d'exporter le papyrus.

Le parchemin est une préparation de peaux de chèvre et de mouton, polies avec la pierre ponce. On en liait les pièces les unes à la suite des autres pour leur donner une longueur proportionnée à celle des actes ou des ouvrages, et on en formait des rouleaux. Le parchemin était blanc, jaune ou pourpre ; mais cette dernière couleur fut particulièrement affectée aux livres sacrés et aux diplômes des empereurs, ils recevaient des caractères d'or et d'argent.

Dans les premiers temps, on n'écrivait que d'un seul côté des parchemins ; ce n'est que vers la fin du IXe siècle qu'on trouve des cartes écrites des deux côtés. A la même époque, on imagina de racler le parchemin pour en effacer l'écriture, et le faire servir de nouveau.

AVIS IMPORTANT

Tous ceux de nos abonnés qui renouvelleront leur abonnement à "L'APÔTRE" durant les mois de décembre et janvier, recevront en prime le magnifique Almanach 1928 de l'Action Sociale Catholique.

Prix de l'abonnement à "L'APÔTRE" :

Canada : \$2.00 par année.

États-Unis : \$3.00 par année.

Adresse : L'APÔTRE, 105, rue Sainte-Anne, QUEBEC.



Coin de l'ouvrier

Un seul remède efficace : la volonté unie à la grâce de Dieu.

L y a une trentaine d'années, la cure d'or était fort en honneur. Même Québec avait son institut de Gold Cure, quelque part sur les hauteurs de Sainte-Foy. Les journaux ne tarissaient pas d'éloges à son sujet. Tous les jours ils racontaient des cures qui tenaient du miracle. Il est vrai que ces annonces leur étaient grassement payées. De cette cure fameuse dont l'on disait tant de merveilles, on n'entend plus parler. Et pour cause : c'est qu'elle ne guérissait rien, et que les gens ont fini par s'en apercevoir.

La cure d'or ! comme cela sonnait bien aux oreilles, et comme le plus ignorant comprenait bien que ce métal tant convoité devait guérir l'ivrognerie, la morphinomanie et autres manies, puisque l'or est encore le seul remède que l'on ait trouvé contre ce mal effrayant qui produit tant de maux et que l'on nomme la misère.

Au pauvre qui se débat contre les angoisses de la faim, la charité donne un peu d'or, et voici le malade soulagé, sinon guéri.

Au commerçant que l'inquiétude tue, un bailleur de fonds offre une part de son or, et les affaires reprenant, les craintes de faillite s'envolent comme par enchantement.

A l'amoureux que dédaigne sa bien-aimée, que faut-il souvent pour réussir ? Beaucoup d'or.

A l'or la suprême puissance ;
C'est le nerf des États et la force des rois.

Quand le bonhomme La Fontaine, dans un jour de rêve, a dit :

Ni l'or ni la grandeur de nous rendent heureux,
le bonhomme radotait à coup sûr, car aucun de mes lecteurs n'admettra un principe aussi peu d'accord avec les exigences de la vie.

Que l'or ne nous rende pas *parfaitement* heureux, je ne le conteste pas, puisqu'il est

admis que le bonheur n'est pas de ce monde ; mais il est certain qu'il nous enlève bien des préoccupations, bien des ennuis, et que, par cela même, il constitue un des éléments du bonheur des races civilisées dont nous faisons partie, puisque nous nous sommes créé une foule de besoins qui sont devenus autant de nécessités premières.

L'or ne guérit pas tous les maux, l'ivrognerie moins que tout autre, mais il assure le bien-être de celui qui le possède. Il n'est peut-être pas de bonheur comparable à celui de la jouissance d'une honnête aisance acquise à force de travail et d'économie, quoi qu'en disent de prétendus philosophes qui feignent de mépriser ce vil métal.

Sans doute, il ne faut pas s'attacher à l'or jusqu'à en faire un dieu, mais on ne peut nier qu'il est fort commode et contribue dans une certaine mesure à assurer le bonheur de celui qui sait en user pour lui-même, tout en faisant la part de Dieu et du prochain.

Je disais donc qu'il fut un temps où l'on vantait partout les résultats prodigieux de la cure d'or. Le monde allait être régénéré. Il n'y aurait plus d'ivrognes, plus de morphinomanes, donc plus de crimes, plus de malfaiteurs.

On n'aurait plus qu'à faire subir aux prisonniers la cure d'or pour en faire des anges !
L'âge d'or !

C'était beau en théorie, mais on n'a pas tardé à déchanter. La plupart des patients que l'on croyait guéris constatèrent deux choses fâcheuses : que la fameuse cure ne les mettait pas à l'abri d'une rechute, et puis, résultat important, que ce peu d'or qu'on introduisait dans leur économie leur coûtait beaucoup d'argent.

Que j'en ai vu reboire de ces patients que l'on prétendait guéris à tout jamais !

A certains maux, il n'y a qu'un remède infailible : la volonté, unie à la grâce de Dieu.

Pierre LÉPINE.

LE THÉ "SALADA"

F 32

sans égal—servez-le de préférence.

Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant "L'Apôtre" lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.

L'ouvrier méconnu

EN 1848, un peu après les journées de juin, un public nombreux assistait à une grande réunion convoquée dans l'un des faubourgs de Paris. Les esprits, troublés par les émotions d'une lutte terrible, étaient emportés par une sorte de vertige ; aussi un orateur ayant essayé de parler d'apaisement et de conciliation, sa voix fut-elle couverte par les huées de l'auditoire indigné.

Brucker assistait à la réunion. Devenu bon chrétien, ne redoutant rien, toujours prêt à jeter sa parole où son cœur ardent l'entraînait, Brucker se lève :

"J'entends, s'écrie-t-il, qu'on se plaint, et l'on a raison. Oui, le véritable ouvrier n'est pas traité comme il le mérite. On ne lui rend pas justice, on le méprise ; et cependant c'est ce grand ouvrier qui est l'auteur de tout ce dont jouit l'opulente inertie des riches. Qu'y a-t-il de fabriqué sur la terre qui ne sorte des mains de cet ouvrier qui a toute la peine, et que cependant on oublie et on méprise ?"

A ces mots éclate une triple salve d'applaudissements.

Brucker reprend : "N'applaudissez pas si vite, laissez-moi achever. Il n'y a qu'un seul véritable ouvrier, c'est celui qui a fait tous les autres. C'est Dieu ! Nous ne faisons que copier ses œuvres. C'est lui qui a façonné la terre, qui a créé le beau soleil qui nous éclaire et sculpté le corps humain, cette statue plus belle que toutes les autres, qui pense et qui vit.

"C'est lui qui a fait les arbres et les plantes, créé l'air que nous respirons, formé l'étincelle du feu qui nous réchauffe.

"Et vous, vous prétendez être les grands ouvriers et les vrais travailleurs, parce que vous avez labouré la terre, que vous y avez jeté la graine, après quoi vous vous êtes retirés. Non ! le vrai travailleur, c'est celui qui, pendant trois cent soixante jours, fait luire le soleil ou verse la pluie ; c'est celui qui d'une main répand la rosée du matin et de l'autre la chaleur du midi. C'est lui qui fait éclore les fleurs et mûrir l'épi qui vous nourrit : voilà le seul véritable ouvrier. Lui rendez-vous, vous qui vous plaignez qu'on soit injuste pour vous, lui rendez-vous le peu qu'il vous demande ? Il ne réclame pour son salaire qu'une prière chaque jour, et notre repos le dimanche. Les lui accordez-vous ? Vous vous plaignez et vous avez raison ; mais lui, qui vous fournit le bois, le pain, les vêtements, les forces et la vie ? Certes, en voilà un qui travaille plus et mieux que vous. Et cependant, quand son dimanche arrive et qu'il vous demande quelques prières pour lui, le repos pour vous, vous le repoussez, vous retenez son salaire et vous lui criez : Va ! je ne te connais pas ! Tu n'auras rien, si ce n'est des blasphèmes et des moqueries.

"Et vous vous plaignez qu'on vous exploite ! Ah ! qui vous a jamais traités comme vous tritez Dieu ? Voyons : ses droits ne valent-ils pas les vôtres ? N'est-il pas pour le moins aussi respectable que vous ? Oui, votre salaire est une dette sacrée et vous êtes dignes de toute considération ; mais commencez donc par traiter Dieu, le premier des ouvriers, comme vous voudriez l'être vous-même : alors vous pourrez élever la voix avec toute justice, et c'est Dieu lui-même qui bénira vos réclamations." La salle éclata en applaudissements frénétiques.

L'humanité tout entière avait parlé par la bouche de Brucker.



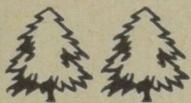
UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE FRANÇAISE
M. et Mme William Croteau, de St-Patrice de Beauvillage et leur 21 enfants.



FEMINA



CONTE DE NOËL



Histoire d'un petit sapin

LA-BAS à l'orée du bois, il y avait un joli sapin. Le soleil toute la journée le caressait de ses chauds rayons et le soir, l'air frais circulait librement entre ses rameaux menus. Au-dessus de sa tête, les nuages blancs et roses passaient et les petits oiseaux se posaient doucement sur ses branches flexibles...

Au milieu de toutes ces splendeurs de nos forêts canadiennes, le petit sapin n'était pas heureux. Tout bas il enviait les autres sapins, ses frères, qui un beau matin avaient déserté la forêt et son tapis d'argent pour s'en aller au loin, emportés par des bûcherons.

“ Oh ! si j'étais grand comme ces autres arbres qui sont autour de moi, soupirait le sapin, je serais choisi, si je pouvais grandir ! ”

Le vent caressait l'arbuste et la rosée tombait sur lui, mais le petit sapin n'était pas heureux. “ Grandir, toujours grandir, c'est bien ce qu'il y a de plus beau sur la terre, ” se disait-il...

Deux hivers passèrent, le sapin était devenu grand et fort. Des hommes, un matin de décembre, vinrent à la forêt et abattirent quelques-uns des arbres, “ nous garderons celui-ci pour l'année prochaine, ” dirent-ils en désignant l'arbre ambitieux.

Aux premiers beaux jours quand les hirondelles revinrent, notre arbuste leur demanda : “ Ne sauriez-vous pas où sont allés tous ces grands arbres ? ne les avez-vous pas vus pendant votre voyage ?... ”

Les hirondelles n'avaient rien vu, mais un moineau lui dit : “ Dans une des riches maisons de la ville, j'ai vu un sapin tout garni d'oranges, de jouets, à ses branches pendaient des sachets

remplis de friandises, l'arbre était étincelant de lumières, une jeune fille vint ensuite et distribua ces jolis cadeaux à une troupe d'enfants qui parurent bien joyeux. J'ai trouvé tout cela bien beau... ”

“ Oh ! si nous étions déjà à Noël se disait le sapin... ! ” et les jours lui paraissaient bien lents à passer. Que lui importaient les chaudes effluves du soleil brillant et la fraîche rosée des matins radieux ?...

Noël revint. Le conifère se vit transporté dans un salon riche et bien meublé. A ses branches on suspendit des centaines de jolies lumières blanches et bleues, des bibelots, des parures... “ Surement se disait notre ami, je dois être magnifique ” et ses branches frémissaient de bonheur. Cependant les enfants en troupe joyeuse l'entourèrent bientôt et le dépouillèrent de toutes ses beautés.

Personne ne songea plus au sapin, seul un serviteur vint le matin suivant s'emparer de l'arbre et le descendit dans la cour sombre où pendant de longues semaines cet enfant des bois eut tout le loisir de pleurer son triste sort. Un jeune chat venait de temps à autre jouer avec ses branches sèches. Le petit sapin lui parlait de la forêt où le soleil brille, des petits oiseaux légers et bons chantres, de tout ce qui l'avait entouré là-bas et qu'il n'avait pas su aimer...

Rien de tout cela ne revint et un matin de mai, un domestique vint, s'empara de l'arbre, le mit en pièces et le jeta au feu...

Ainsi finit le petit sapin qui n'avait pas voulu de bon cœur accepter son lot sur cette terre. Telle sera aussi la fin de tout être qui, jamais content de sa condition, passera ses jours à espérer d'autres joies, à désirer d'autres bonheurs que ceux voulus et donnés par la main bienfaisante de la Providence.

Jeanne LE FRANC

BOITE AUX LETTRES

FEUILLE D'AUTOMNE.— Je vous vois arriver avec plaisir, petite amie lointaine. Je souhaite qu'ici vous vous sentiez réellement chez vous à ce foyer en miniature où vous trouverez, je l'espère, comme vous le dites si bien "un aliment à l'esprit, un réconfort dans la lutte".

J. A. M.— Je suis charmée de vous savoir un des nôtres. Que la chaîne qui vous unit aux œuvres de l'A. C. ne se brise jamais. Merci de vos bonnes paroles qui m'ont fait grand plaisir.

Jeanne LE FRANC.



Les livres



L'HEURE VIVANTE, poésies par Georges Boulanger, de la Société des Poètes.

Préfacé par le "Prince de nos poètes canadiens", M. Louis-Joseph Doucet, ce livre est certes un apport précieux pour notre jeune littérature. La rime en est facile et naturellement les différents sujets nous intéressent par leur facture simple et aisée.

"Le Poème de la Vie et de la Mort" sera peut-être le point de départ de plus d'une réflexion sérieuse; certaines pièces des "Badinages" plairont par le trait spirituel et malicieux... Bref voilà un livre qui plaira. A cette époque de l'année où chacun cherche à faire plaisir, *L'Heure Vivante* nous semble tout indiquée comme devant donner au donateur et au destinataire une entière satisfaction.

Jeanne LE FRANC.

MOIS DES AMES DU PURGATOIRE. Par le Chanoine de Martrin-Donos.— Lettre-Préface de S. G. Mgr Germain, Archevêque de Toulouse. Un volume in-8 tellière. Prix franco : 6 fr. Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Voici un *Mois des Ames du Purgatoire* facile et pratique. Il offre une doctrine substantielle et groupe pour chaque jour : une méditation, une pensée et un récit bien choisi et intéressant. Le tout est suivi d'une résolution.

L'auteur sait parler au cœur des âmes pieuses; son ouvrage sera excellent pour les paroisses, collèges et pensionnats.

Les âmes sont pauvres et affamées de joie; leur en donner, c'est une riche aumône, puisque dans ces sacrifices obscurs, dans ces détails vous mettez tout votre cœur.

Père ROUCAU, O. P.

Image de l'enfant



Le reflet de l'âme du Dieu Enfant se trouve au front candide de l'innocence!

L'Écriture Sainte a su conserver les plus gracieux tableaux, en faveur de "l'enfant!" Qu'est ce "chérubin", aux yeux de Dieu et ses Anges? L'"espoir" du ciel, d'où il descend; le "frère" des Adorateurs divins; "l'objet" de l'amour céleste; "l'héritier" de la gloire éternelle! "L'Enfant"!... C'est la "fleur" du foyer, le "bijou" précieux, le "diamant" qui éclaire et réchauffe!... "L'Enfant"!... C'est encore, le "roseau" frêle, la "source" limpide! Cette "fleur" aspire à l'épanouissement; prête à s'entr'ouvrir, elle promet un "parfum" suave, un riche "coloris"! parée de toutes les grâces en naissant, il faut savoir les lui conserver, l'embellir des teintes divines! Cette "fleur" est celle qui s'élève jusqu'au trône du Tout-Puissant! Elle sera l'ornement de la "terre", la parure du "ciel"!... Tous les charmes sont en l'âme de cette "fleur" naissante!... A nous de la cultiver!

"L'Enfant"!... C'est le "joyau" sacré, le "bijou" d'espoir, qui prodigue à toute heure, les rayons les plus tendres! Dieu même, en jetant au "nid", l'ombre de son Amour, y jette l'Espérance!... "L'Enfant"!... C'est une "étoile" qu'Il détache de son firmament, pour la faire briller sur la terre, chanter la voûte, d'où nous venons tous, voûte qui nous doit tous abriter!... Cet "astre", fait de sa main, est une garantie de félicité, chez qui Il le dépose, et celui qui le reçoit, recueille aussi mille droits de rêves sur "l'ami" pris à la cour divine!

"L'Enfant"!... C'est la frêle plante, qui sera l'arbre robuste, orné de fruits qui projettent l'ombre vertueuse, chantent la bonté glorieuse! La Loi Sainte a donné aux époux chrétiens le soin de redresser le "roseau" fragile; tâche belle et douce: qui, à elle seule, peut être la récompense d'une fidélité parfaite! Les Saints Livres enseignent l'art de diriger l'âme jeune et docile, de l'incliner vers le bien, de chasser le souffle impur, qui viendrait troubler la quiétude enviée! Apté à la réformation, ce cœur du "roseau" fragile se plaît à pencher sa tête, où l'exige la main qui redresse! Que de consolations promet ce "rejeton" tendre, fruit d'une rêverie d'amour!...

"L'Enfant"!... C'est la "source" de cristal mobile, le "miroir" naissant! A l'instituteur, noble fontainier, d'y mirer la vertu qui s'étend au loin!... Ce "ruisseau" tend à devenir le "fleuve" majestueux, et ses eaux se gonflent des impressions qui chargent son

cours dès qu'il se veut répandre. A la main de détourner tendrement les brises étrangères, qui voudraient ternir le cristal du "ruisseau" limpide ! Mirer son âme dans l'œil pur, pour rafraîchir la nôtre, à la douceur du baiser d'Ange, le charme du geste innocent ! La "source" naïve apaise la soif de l'au-delà !... Heureux les cœurs qui se baignent au "ruisseau", à l'onde paisible !

Que de logis seraient sans "parfum" si ce n'était de cette "fleur" embaumée, à la corolle soyeuse, fleur qui sème l'affection sans tache !

Que de logis seraient sans "lumière", si ce n'était du "bijou" au sourire étincelant et chaud !

Que de logis seraient sans "progrès", sans "ambition", si ce n'était de "l'arbrisseau" qui attend sa transformation magnanime !

Que de logis seraient sans "soutien" à la lutte, si ce n'était de ce "baume", sorti d'une "source" virginale !

Tous les logis goûtent un peu de ciel, avec "l'Espoir" de Dieu, le "Frère" des Anges, "l'objet" d'un amour divin, et "l'héritier" de la palme heureuse !

Envions ces foyers, baignés des "rayons" fragiles !

Ces délicates poupées payent ici-bas, les fatigues amoureuses, que le père et la mère déploient pour elles ; n'est-ce pas réconfortant ce sourire qui donne foi aux joies de là-haut ?... Quel labeur ne s'enfuit pas, sous la caresse de l'enfant ?...

Garder intact ce "miroir" de Dieu, c'est assurer au "protecteur" de la terre, et à la glace qui est la peinture même du Créateur, la douce part.

FRAGILE.

2 déc. 1927.

De l'emploi du temps

AUX JEUNES FILLES

Prenez le temps de faire, chaque matin, une prière au Seigneur, lui demandant de vous garder du mal et de vous aider à faire du bien pendant la journée qui commence.

Prenez le temps de faire, tous les jours, une petite lecture pieuse dans les Saintes Écritures, la vie d'un saint, etc.

Prenez le temps d'être aimable ; un sourire, une parole affectueuse est comme un rayon de soleil pour ceux qui vous entourent.

Prenez le temps d'être polie envers tout le monde, les inférieurs comme les supérieurs, sans craindre par là de compromettre votre dignité.

Prenez le temps d'être patiente envers les enfants. Par la patience et la bonté, vous exercerez une grande influence sur eux.

Prenez le temps d'être attentive aux personnes âgées, ayez toujours du respect pour les cheveux blancs même si cette tête est celle d'un mendiant.

Prenez le temps de penser à autre chose qu'au plaisir, à la toilette, à la mode ; c'est une grande erreur que d'orner son corps au risque de salir son âme.

Prenez le temps de bien choisir vos amies. Ce choix doit se faire sur les qualités du cœur, non pas sur les attraits physiques.

Prenez le temps de réfléchir avant de dire une parole ou d'écrire une lettre blessante pour le prochain.

Prenez le temps de bien remplir les petits devoirs de tous les jours. C'est là le plus sûr chemin du ciel.

Prenez le temps de finir chaque jour par une bonne prière dans laquelle vous remercirez Dieu des grâces qu'il vous a accordées et vous vous recommanderez à Lui pour la nuit.

Tout ceci revient à dire : Prenez le temps de vivre en chrétienne dès vos jeunes années afin de ne pas passer votre jeunesse au service de Satan pour ne donner à Dieu que vos dernières et faibles années.

Servez-vous de LA POUDRE A PATE MAGIQUE



dans toutes
vos
cuissons
Votre succès
est assuré.

Fabriquée en Canada
Ne contient pas
d'alun

LA CIE. E.W. GILLETT LTEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

DEVINETTES

C'est un bouquet composé de six fleurs (siffleurs).

Parce qu'il est touchant (tout chant).

MOT DÉCROISSANT

DOSER
DOSE
DOS
DO
D

QUESTION LITTÉRAIRE

Florian, *Fables*, livre I, fable XII, *le vacher et le garde-chasse*.

CHARADE

Chat—eau — Château.

A trouvé des solution incomplètes : Mlle Gracia Vaillancourt, Orphelinat d'Youville, Giffard.

Personne ne nous a envoyé toutes les réponses exactes.

JEUX D'ESPRIT No 103

DEVINETTES

1° Quels sont les pruneaux les plus grands du monde ?

2° Quelle est la personne le plus critique, trouvant à redire à tout ?

PASSE-TEMPS

Un certain nombre de personnes entrent chez un pâtissier et achètent 68 gâteaux à 12 centimes la pièce.

Dire le nombre de personnes, leur sexe et leur nationalité ?

(On doit pour trouver la solution se servir de monnaie française).

CARRÉ SYLLABIQUE

Objet de ménage. Poète du XVIIe siècle. Ouverture.

LA LEGENDE DES ROSES

Dans l'Éden à l'heure d'aurore
Où le calice parfumé
De chaque fleur venait d'éclorre
Sous un souffle d'air embaumé ;

Durant cette époque sereine
Où tout était jeune ici-bas,
Les fleurs étaient sans souveraine
Car la rose n'existait pas.

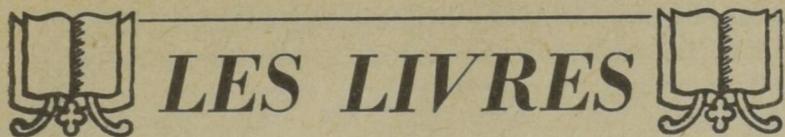
Après la faute originelle,
Les épines de la douleur
Couvrirent le monde rebelle
Qui fut maudit par le Seigneur.

Mais quand vint le jour de la clémence
Jésus naquit, Noël ! Noël !
Et sur l'épine à sa naissance,
La rose descendit du ciel.

Le symbole de la souffrance
Parmi nous, hélas ! est resté ;
Mais sur l'épine se balance
L'emblème de la charité.

Pour nous racheter, ô mystère !
Jésus est né, Noël ! Noël !
Et les épines de la terre
Porteront des roses au ciel !

(Le Noël.)



LES LIVRES

L'ALMANACH DE L'A. S. C.

Nos lecteurs connaissent-ils l'*Almanach de l'Action Sociale Catholique*? Ceux qui l'ont parcouru une fois, attendent avec impatience l'arrivée de décembre pour se procurer au plus tôt celui qui paraît chaque année à cette date, parce qu'ils sont sûrs d'y trouver les meilleures jouissances intellectuelles et esthétiques. Nous venons de recevoir l'*Almanach* de 1928. Il ne le cède en rien à ses devanciers; nous pouvons même dire qu'il l'emporte sur eux par une plus grande variété dans les articles, par des sujets plus à la portée de la moyenne des lecteurs et enfin par une plus grande perfection dans les gravures, à tel point qu'on peut se demander s'il est possible en notre pays de faire mieux que cela.

L'*Almanach de l'A. S. C.*, nous donne cette année dans ses 104 pages, vingt articles signés de nos meilleures plumes canadiennes, un drame en trois actes par Jean Sans-Terre, 86 gravures, dont 16 dessins à la plume, de M. le notaire Gérard Morisset, le tout sur beau papier de luxe.

L'*Almanach de l'A. S. C.* ne se vend que 50 sous, 60 sous franco, \$4.80 la douzaine, port en plus, au Secrétariat des Oeuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

LE CALENDRIER DE ST-JOSEPH POUR 1928

On a dit du *Calendrier de St-Joseph* qu'il était le roi des calendriers et vraiment aucune appellation ne peut mieux lui convenir. De tous les calendriers qui paraissent en notre province c'est le plus attrayant, le plus complet et le plus artistique.

Cette année l'image en couleurs représente la *Présentation de Jésus au temple*. On pourrait difficilement trouver une plus belle image pour orner son foyer. Le calendrier mesure 17 x 33 pouces. Les chiffres sont très gros. Les pages fourmillent de renseignements précieux et de pieuses pensées.

Prix : 50 sous franco, au Couvent St-Joseph, 96, Chemin Ste-Foy, Québec.

INSTRUCTIONS ET CONFÉRENCES. Par l'Abbé Gabriel de Montgros, Docteur en Théologie et en Philosophie, Licencié en Droit.— Un fort volume in-8 coquille. Prix franco : 21 fr. Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

M. l'Abbé de Montgros, dont le *Devoir* a eu un si légitime succès, nous offre aujourd'hui un sermonnaire qui sera fort utile aux prêtres.

Orateur distingué, habitué de la chaire. M. de Montgros ne pouvait que donner une œuvre excellente, par sa valeur doctrinale et théologique, la variété des sujets traités et leur adaptation aux nécessités de la prédication.

L'ouvrage se divise en deux parties : la première comprend des sermons tout faits, la seconde des plans, possédant un riche fond d'idées, qui permettront à ceux qui n'ont pas le temps, cependant de pouvoir prêcher la parole de Dieu, avec tout le respect requis.

Ajoutons que le livre débute par un chapitre sur l'art de la prédication, plein de bonhomie, de fines et justes remarques.

LA PRIÈRE POUR LES PRÊTRES DANS LA SAINTE LITURGIE. Par un professeur de Séminaire.— (Collection "La Prière et la Vie Liturgiques".— Un volume in-8 couronne, sous couverture impression rouge et noire. Prix franco 20. Chez Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

C'est la prière qui est le moyen le plus efficace à mettre en œuvre, lorsqu'il s'agit des intérêts supérieurs du sacerdoce catholique.

Le Sauveur lui-même nous le déclare : " *Priez dit-il, le maître de la moisson, afin qu'il envoie des ouvriers dans sa vigne.*" Il prie souvent pour ses apôtres. Il pense surtout à eux dans son admirable oraison sacerdotale.

Le souverain pontife, les évêques, les pasteurs, les congrès, etc., insistent avec raison sur la prière en faveur des vocations sacerdotales et des prêtres.

Le présent ouvrage "*La Prière pour les prêtres dans la sainte liturgie*" correspond à ces hautes préoccupations; il aide à observer ces ordres légitimes et opportuns.

Après avoir exposé le devoir de la prière pour les prêtres et démontré sa nécessité, il indique ce qu'il convient de demander à Dieu. Et pour exprimer ces demandes, il nous offre les prières mêmes de l'Église dans son admirable liturgie.

Ce livre sera le manuel préféré de toutes les personnes, qui veulent travailler efficacement (surtout en recourant à Dieu), au recrutement, à la formation et à la conservation d'un clergé selon le Cœur du Christ-Jésus, le Souverain Prêtre.

LE SIGNE DE LA CROIX. Par l'abbé Roger, Chapelain de Notre-Dame des Victoires.— (Collection "La Prière et la Vie Liturgiques".— Un volume in-8 couronne, sous couverture impression rouge et noire. Prix franco : 5 fr. 10. Chez Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Voici un ouvrage qui sera d'une grande utilité pour les fidèles. Combien, hélas ! ne se rendent pas compte de la beauté, de l'excellence du Signe de la Croix et le font par habitude, sans penser à l'acte religieux qu'ils accomplissent ! Ce livre les aidera à le comprendre et à le mieux faire.

Dans une première partie, l'auteur rappelle les origines du Signe de la Croix et sa composition intrinsèque : dans la deuxième partie, il étudie le Signe de la Croix dans la liturgie, c'est-à-dire dans la messe, les sacrements, les livres liturgiques ; puis une troisième partie montre l'utilité du Signe de la Croix dans la vie du Chrétien, le tout appuyé par quelques exemples.

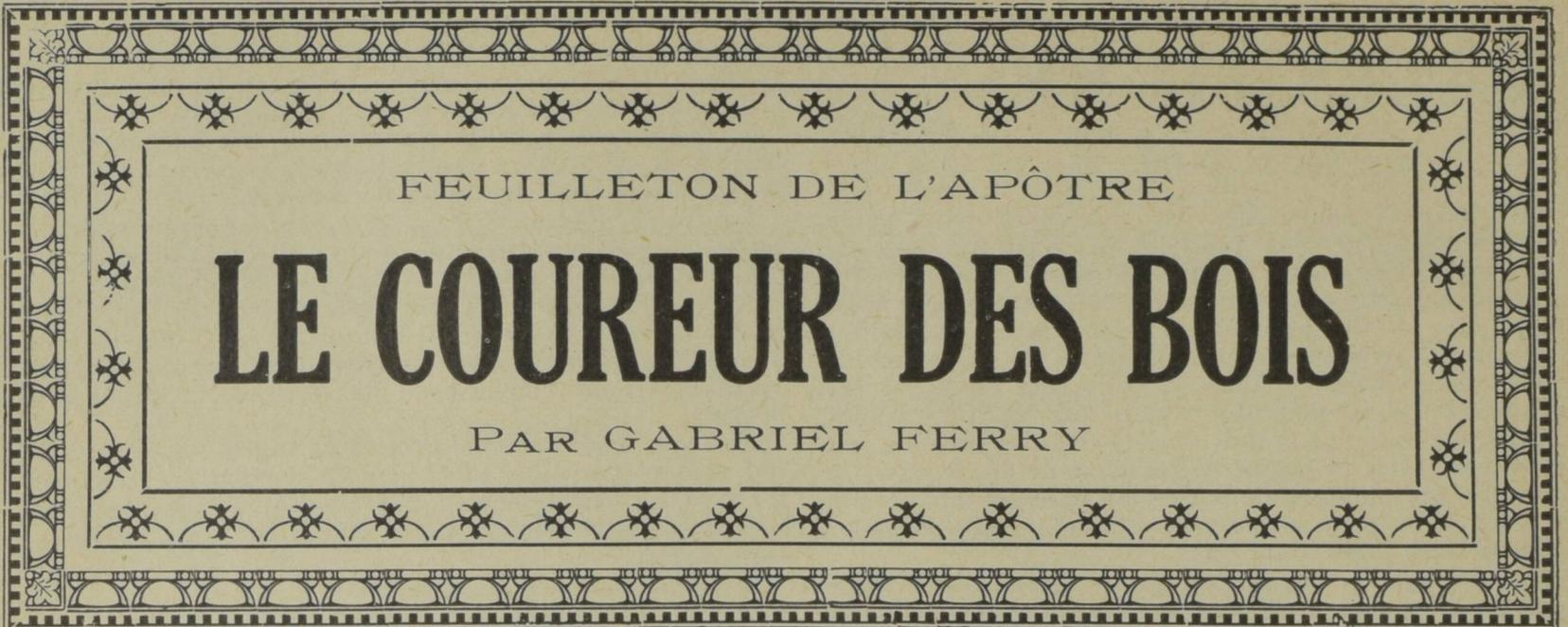
Enfin dans le cours du traité, quelques vérités dogmatiques et quelques notions liturgiques souvent ignorées, ne sont pas inutilement rappelées.

LES DÉMONS ASSERVIS. Par Michel-Ange Jabouley.— Un beau volume in-8 couronne.— Prix franco : 14 frs 40. Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Comment une âme jeune, frêle, mais ardente, lutte contre le démon qui s'est emparé d'elle, et par les mérites de cette lutte douloureuse obtient d'asservir à son salut les démons qui l'entourent pour atteindre les plus hauts sommets du sacrifice... Tel est le drame émouvant auquel nous fait assister le beau roman de M. Jabouley. Comme décor, un bureau, une réunion politique, un jardin public, une villa proche de N.-D. de la Garde ; au cœur du drame deux idylles, dont l'une très pure et très douce, toute teintée de mysticisme, est le nœud même de l'intrigue. Et cela se passe presque de nos jours, avant la guerre, avec des personnages que nous pouvons reconnaître autour de nous, parmi les Français moyens, partagés ou unis par les mêmes convictions, les mêmes passions, les mêmes opinions politiques ou sociales. Et les démons, ce sont l'orgueil, la haine, la luxure, l'hypocrisie, l'envie. Ce sont aussi — est-il indiqué en des termes qui aujourd'hui sembleront prophétiques — les incroyants, les libertins et les désœuvrés asservis à une grande cause.

L'humilité nous rend bons, et la bonté nous rend humbles.

Père FABER.



4

CHAPITRE XXVI

LE SANG DES MEDIANA

Après avoir inutilement déchargé plusieurs fois leurs deux carabines, et de trop loin pour que leurs balles eussent été dangereuses, Oroche et Baraja n'avaient pas tardé à rejoindre Cuchillo.

Le bandit était pâle comme un mort. La balle que lui avait envoyée le Canadien au *jugé* lui avait effleuré le crâne assez fortement pour le jeter à bas de cheval. Sans doute, alors, Bois-Rosé l'eût écrasé du pied comme un reptile venimeux si son cheval n'eût pas été aussi merveilleusement dressé. Le noble animal, voyant que son maître ne pouvait se hisser jusqu'à lui, s'inclina pour qu'il pût saisir sa crinière et se mettre en selle. Quand il le sentit affermi sur ses étriers, le cheval reprit un galop assez rapide pour arracher son cavalier au couteau de Bois-Rosé.

Ce ne fut pas le seul danger que courut le bandit.

Quand il eut rejoint ses deux complices Oroche et Baraja, et que tous trois se furent réunis à don Estévan et à Diaz qui les attendaient à l'endroit indiqué, l'Espagnol n'eut pas besoin d'interroger Cuchillo pour apprendre que Fabian avait une fois encore échappé à sa haine.

A l'air du désappointement des deux coquins, à la pâleur du bandit qui chancelait encore tout étourdi sur sa selle, don Estévan avait tout deviné.

Trompé dans son attente, l'Espagnol sentit gronder dans son sein une rage sourde d'abord, et qui ne tarda pas à faire explosion. Il poussa son cheval contre Cuchillo en s'écriant d'une voix de tonnerre :

— Lâche et maladroit coquin !

Et dans la fureur qui l'aveuglait, sans penser que Cuchillo seul connaissait le mystérieux emplacement du val d'Or, il avait tiré un pistolet de ses fontes. Heureusement pour le bandit, Pedro Diaz se jeta brusquement entre celui-ci et don Estévan dont la fureur s'apaisa petit à petit.

— Et ces hommes qui sont avec lui, demanda l'Espagnol, qui sont-ils ?

— Les deux tueurs de tigres, répondit Baraja.

Une courte délibération eut lieu à quelque distance et à voix basse entre don Estévan et Pedro Diaz, et se termina par ces mots prononcés de façon que tous pussent entendre :

— Nous détruisons le pont du Salto de Agua, dit ce dernier, et du diable s'ils nous joignent avant Tubac !

Les cavaliers partirent au galop.

Fabian avait entendu, la veille, don Estévan dire à Cuchillo qu'il ne passerait que deux heures à l'hacienda, avant son départ pour le préside. Les derniers événements qui avaient eu lieu le soir chez don Augustin devaient encore avoir hâté ce départ. Il n'y avait donc pas à hésiter. Le cheval de Pepe devenait un auxiliaire précieux pour que le cavalier qui le monterait put suivre les fugitifs, et au besoin lebr couper le chemin ; restait à savoir qui le monterait pour se décharger d'une aussi périlleuse entreprise que celle de s'opposer seul à la fuite des cinq cavaliers armés.

— Ce sera moi, dit Fabian.

En disant ces mots, il s'avança vers l'animal, qui recula plein d'effroi ; mais, saisissant la longe par laquelle il était retenu, il lui jeta son mouchoir sur les yeux. Tremblant de tous ses membres, l'animal resta immobile.

Fabian apporta la selle de Pepe, la sangla comme un homme habitué à cet exercice, et puis, assujettissant fortement au-dessus des naseaux le lazo de manière à former à la fois une bride et un caveçon, et, sans retirer le mouchoir dont le cheval était comme enchaperonné, il allait sauter sur la selle, quand Pepe, sur un signe de Bois-Rosé, s'interposa subitement.

— Doucement, doucement, dit-il ; si quelqu'un a le droit de monter à cheval, c'est moi, à qui il appartient par droit de conquête.

— Ne voyez-vous pas, reprit impatientement Fabian, que cet animal n'est pas encore marqué du fer du propriétaire, ce qui indique qu'il n'a jamais été monté ? et, si vous tenez à vos membres, vous n'en ferez pas l'essai.

— C'est à moi d'en décider, reprit Pepe, qui s'avança, à son tour pour mettre le pied dans l'étrier ; mais, quoique ayant les yeux bandés, à peine le cheval eut-il senti une main s'appuyer fortement sur le pommeau de la selle et un pied poser sur l'étrier, qu'un furieux écart, accompagné de soubresauts, jeta à dix pas l'ex-carabinier stupéfait.

Pepe n'avait pas achevé un juron de colère, et Bois-Rosé, de son côté, avait à peine manifesté l'intention d'arrêter Fabian, que celui-ci s'élança sur la selle sans toucher l'étrier.

— Arrêtez, Fabian ! arrêtez, s'écria Bois-Rosé d'une voix pleine d'angoisse, allez-vous seul vous exposer à tomber entre leurs mains ?

Mais déjà Fabian avait enlevé le mouchoir des yeux du cheval. Le noble animal, rendu à la lumière, les naseaux frémissant de colère, fit coup sur coup trois bonds prodigieux pour se débarrasser du fardeau qui, pour la première fois, pesait sur lui, puis resta immobile et tout tremblant sous son puissant dominateur. Bois-Rosé profita de ce mouvement d'hésitation pour saisir la corde qui lui servait de bride, mais il n'était plus temps, un autre bond du cheval lui fit lâcher prise malgré sa vigueur, et l'animal effrayé s'élança avec une telle impétuosité qu'il n'était plus au pouvoir humain de l'arrêter. Quelques instants encore, le Canadien put suivre d'un œil épouvanté l'intrépide cavalier luttant contre la fureur de sa monture et se courbant sur la selle pour éviter le choc des branches ; puis bientôt Bois-Rosé ne les vit plus.

— Ils le tueront ! s'écria-t-il douloureusement. Cinq contre un ! la partie n'est pas égale. Tâchons de le suivre d'aussi près que possible, Pepe, pour protéger encore une fois cet enfant qui m'est rendu depuis si peu de temps.

Bois-Rosé avait déjà jeté sa carabine sur son épaule, et, sans attendre la réponse de son ami, quelques gigantesques enjambées l'avaient mis hors de la portée de sa voix, dans la direction qu'avait prise Fabian.

— Ce cheval n'est pas facile à manier, cria Pepe en le suivant. Je suis certain qu'il ne suivra pas la ligne droite ; soyez sans crainte, nous arriverons peut-être aussitôt que lui ! Ah ! don Estévan, votre mauvaise étoile vous a conduit parmi ces bandits !

Cependant Fabian, comme ces cavaliers fantastiques des légendes que nul obstacle n'arrête, franchissait avec une effrayante rapidité les inégalités de terrains, les ravines, les troncs d'arbres que la vétusté avait abattus ; ses passions semblaient excitées à l'unisson de celles de sa monture. Pepe ne s'était pas trompé ; et nul doute que, malgré l'avance qu'ils avaient sur Fabian, ceux qu'il poursuivait n'eussent été promptement atteints, s'il eût pu à son gré diriger l'impétueux élan de son cheval.

Malheureusement ou peut-être heureusement pour lui, l'animal encore indompté le faisait parfois dévier de sa route, et ce n'était qu'après de prodigieux efforts que le cavalier pouvait revenir à l'étroit sentier qui serpentait au milieu du bois et dans lequel la trace des cinq fugitifs était visible.

Encore n'était-ce souvent qu'en deçà de la partie du chemin déjà parcourue que le cheval revenait subitement, faisant ainsi perdre au cavalier tout ce qu'il avait gagné de terrain dans la course précédente.

Cependant, après une heure de cette lutte acharnée, le cheval commença de sentir qu'il portait un maître et que ses forces s'épuisaient ; le caveçon, violemment tiré par la main vigoureuse du cavalier, comprimait ses naseaux, qui ne laissaient plus échapper qu'une haleine sifflante ; sa vitesse se ralentissait petit à petit, ses bonds devenaient moins saccadés ; enfin, il finit par obéir à la main puissante qui le matait. Comme d'un commun accord, homme et cheval s'arrêtèrent pour reprendre haleine, la sueur ruisselait de leurs deux corps, et s'échappait des flancs de l'animal en tourbillons de vapeur.

Fabian profita de cette trêve pour s'orienter ; le brouillard qui voilait ses yeux commença à se dissiper, les battements précipités de son cœur cessèrent de bruire à ses oreilles, il put entendre et voir.

Des feuilles foulées, de petites branches fraîchement cassées, l'empreinte de plusieurs sabots de cheval sur l'herbe ou sur le sable, dénotaient aux yeux exercés de Fabian le passage indubitable de ceux qui fuyaient devant lui. Tout d'un coup, le bruit lointain d'une chute d'eau vint frapper son oreille. Encore un instant et les fugitifs gagnaient avant lui le pont informe qui traversait le lit large et profond dans lequel le torrent était encaissé ; ils pouvaient détruire de pont en réunissant leurs efforts. Dès lors, toute poursuite devenait inutile, car, pendant le temps que Fabian mettrait à chercher un gué, dont Estévan s'échapperait au milieu des vastes plaines qui s'étendent jusqu'à Tubac.

Ces pensées réveillèrent de nouveau les passions du jeune homme, et, pressant les flancs de son cheval, il s'élança au galop le long du sentier, dont les détours lui cachaient encore les ennemis qu'ils poursuivait. Cette fois, sa monture avait reconnu une puissance supérieure, et la route qu'elle suivait docilement disparaissait sous ses pas.

Le bruit du torrent commençait à couvrir déjà le galop retentissant du cheval, et quoiqu'il semblât voler, Fabian l'excitait encore. Bientôt des voix humaines se mêlèrent au grondement des eaux. Ces voix produisirent sur lui un effet aussi puissant que ses coups redoublés sur les flancs de l'animal ; quelques instants encore, et il allait se trouver face à face avec l'ennemi qu'il brûlait d'atteindre.

Les élans impétueux d'un cheval font arriver les passions humaines au dernier degré d'intensité ; cheval et cavalier réagissent l'un sur l'autre ; c'est le cœur de l'homme qui dispose des jarrets d'acier, c'est l'animal qui s'élève à l'intelligence des sentiments de l'homme. L'ivresse de la course se joignant chez Fabian à l'ivresse d'une vengeance prochaine, l'inégalité du nombre disparaissait à ses yeux. Aussi le spectacle qui le frappa bientôt lui fit-il éprouver un vertige de désappointement.

Comme je l'ai dit, un pont composé de troncs d'arbres grossièrement équarris joignait les deux rives escarpées au fond desquelles grondait le Salto de Agua. Ces troncs, dont la réunion offrait assez de largeur pour donner passage à un cheval, reposaient par leurs extrémités sur le rocher nu sans que rien les maintînt, la force de quelques hommes pouvait donc ou les écarter l'un de l'autre, ou les précipiter dans le torrent, et rendre ainsi le passage impossible. Au moment où Fabian allait atteindre ce pont, quatre chevaux, excités par leurs cavaliers, halaient de toute la force de leurs jarrets des lazos attachés d'un bout au pommeau de chaque selle, et de l'autre aux poutres qui, cédant à l'effort, s'ébranlèrent, s'écartèrent et tombèrent avec fracas au fond de l'eau.

Fabian poussa un cri de rage, un homme se retourna : c'était don Estévan, mais don Estévan séparé de lui par un espace infranchissable, et qui, désormais à l'abri de toute poursuite, le regardait d'un air railleur. Fabian, que ses vêtements déchirés par les halliers, sa figure en sang, et ses traits décomposés par la fureur rendaient presque méconnaissable, s'élançait dans son aveugle rage pour franchir le torrent. Mais, arrivé au bord du gouffre, son cheval effrayé se cabra violemment et recula.

— Feu sur lui ! s'écria don Estévan, feu sur lui ! ou cet enragé dérangera tous nos plans ; feu, vous dis-je !

Trois carabines se dirigeaient déjà sur Fabian, quand, à quelque distance derrière lui, une voix tonnante se fit entendre, et, au même instant, deux individus débouchèrent des taillis : c'étaient le Canadien et Pepe, qui avaient pu arriver à temps, grâce aux détours que Fabian avait été forcé de faire.

A la vue des deux redoutables rifles, les bandits hésitèrent, Fabian reprit un nouvel élan ; mais le cheval effrayé se cabra de nouveau, et, cédant à une invincible terreur, il se déroba violemment sous son cavalier.

— Feu donc ! feu ! hurlait don Estévan.

— Malheur à vous ! cria le Canadien avec angoisse ; malheur à celui qui lâchera sa détente ; et vous, Fabian, reculez-vous, au nom de Dieu !

— Fabian ! répéta don Estévan comme un écho, à la vue du jeune homme, qui, sourd aux prières de Bois-Rosé, excitait encore à franchir le torrent son cheval qui bondissait de droite et de gauche, les flancs couverts d'écume et palpitant d'effroi.

— Oui, Fabian ! s'écria le jeune comte d'une voix qui domina le tonnerre de la cataracte et les cris des deux chasseurs, Fabian qui vient demander compte du sang de sa mère à l'infâme don Antonio de Mediana !

Puis, tandis que cette voix, qui se mêlait aux mugissements du torrent, retentissait comme un terrible présage aux oreilles de Mediana, car on sait qui était don Estévan, que, pour la première fois de sa vie, la terreur clouait à sa place, l'impétueux jeune homme tira son couteau, et, en faisant sentir la pointe à son cheval, il le lança avec une nouvelle

furie. Cette fois, l'animal bondit comme un trait au-dessus du gouffre et tomba sur la berge opposée.

Mais un de ses pieds de derrière glissa sur le talus humide.

Un instant, un seul instant, le cheval lutta pour regagner l'équilibre, le rocher cria sous ses sabots, une force invincible fit ployer ses jarrets, son œil s'éteignit, un hennissement d'angoisse se fit entendre, et, entraînant son cavalier, il disparut avec lui.

Au frémissement de l'eau qui jaillit au-dessus de la berge, un cri déchirant s'échappa de la vaste poitrine du Canadien ; un cri de triomphe partit de la rive opposée : mais l'un et l'autre furent bientôt couverts par la voix grondante du torrent, qui se refermait sur la double proie !

CHAPITRE XXVII

LE DÉSERT A VOL D'OISEAU

Environ quinze jours après le dernier des événements que nous avons racontés, c'est-à-dire la chute et la disparition de Tiburcio d'Arellanos, ou plutôt de Fabian de Mediana, dans le Salto de Agua, d'autres scènes allaient avoir lieu dans une partie des déserts qui s'étendent depuis le préside de Tubac jusqu'aux frontières américaines. Mais, avant de faire retrouver les acteurs, décrivons le théâtre sur lequel ils vont de nouveau se rencontrer.

Les vastes plaines qui séparent le Mexique des Etats-Unis ne sont guère connues que par des rapports assez vagues des chasseurs ou des chercheurs d'or, dans la partie du moins arrosée par le rio Gila et ses affluents. Cette rivière, qui prend sa source dans les montagnes lointaines du Nord, parcourt seule, sous différents noms, une immense étendue de terrain sablonneux, sans arbres, et dont l'aride monotonie n'est interrompue que par des ravins creusés par les eaux des pluies ; ces eaux, dans leur course vagabonde, ravagent sans féconder.

C'est sur l'un des points distants de soixante lieues à peu près du préside de Tubac et de quelques centaines de lieues des limites des Etats-Unis, que le lecteur voudra bien se transporter.

Le soleil, en s'inclinant vers l'occident, lançait déjà des rayons plus obliques. C'était l'heure où le vent, quoique encore réchauffé par la réverbération des sables embrasés, semble toutefois ne plus sortir de la bouche d'une fournaise. Il pouvait être environ quatre heures de l'après-midi. De légers nuages blancs qui commençaient à se colorer d'une teinte rose indiquaient que le soleil était aux deux tiers de sa course.

Au milieu de l'immensité du ciel, dont l'azur foncé disparaissait çà et là sous des groupes de vapeurs légères, un aigle aux ailes immobiles planait au-dessus du désert. C'était le seul habitant des plaines de l'air.

Du point élevé où le roi des animaux se balançait majestueusement, son œil perçant pouvait apercevoir, sur la surface des plaines immenses, des créatures humaines, les unes réunies, les autres à une

assez grande distance pour n'être visibles qu'à lui seul, et ne pas se voir les uns les autres.

Perpendiculairement au-dessous de lui s'étendait une espèce de cirque irrégulier, formé par une haie naturelle de grands cactus aux pointes aiguës et de nopals épineux. Quelques rares buissons de fer mêlaient leur pâle feuillage aux nopals et aux cactus.

A l'une des extrémités de cette enceinte un mamelon élevé de quelques pieds, dont le sommet était aplati, la dominait de tous les côtés. Puis, tout autour de ce retranchement, à la construction duquel la main de l'homme était étrangère, s'étendaient des terrains calcaires, des landes sablonneuses ou une succession de petites collines, qui semblaient autant de vagues immobiles dans cet océan de sable.

Une troupe, composée de soixante cavaliers environ, avait mis pied à terre dans l'enceinte. Les flancs des chevaux fumaient comme après une marche forcée. C'était un bruit confus de cris, de hennissements de chevaux, de cliquetis d'armes de toute espèce, car ce corps de cavalerie ne paraissait pas être régulier. Des lances aux banderoles rouges et flottantes, des mousquets, des carabines, des fusils à deux coups étaient encore attachés à l'arçon des selles. Parmi les cavaliers, les uns pensaient leurs chevaux ; d'autres, couchés sur le sable, à l'ombre rare des cactus, ne songeaient qu'à se reposer avant tout de la fatigue d'une de ces journées brûlantes, pendant lesquelles le soleil ardent de la zone torride roidit les membres aussi bien que le froid de la zone glaciale.

Un peu plus loin, des mules de charge rejoignaient l'endroit choisi pour la halte, et, plus loin encore, derrière elles, des chariots pesamment chargés, au nombre de vingt, marchaient sur une file tortueuse, et arrivaient à leur tour, au pas plus lent des mules de trait.

Enfin, ce que l'œil d'aucun des cavaliers ou conducteurs de chariots ne pouvait voir, et que l'œil de l'aigle devait découvrir encore sans peine, était, dans la direction qu'avaient dû suivre les voyageurs, des cadavres d'hommes et d'animaux épars dans ces plaines arides, et qui marquaient le sanglant passage de cette expédition d'aventuriers, au milieu de combats récents et sous les rigueurs d'un ciel de feu. On a déjà reconnu sans doute la troupe des chercheurs d'or, aux ordres de don Estévan

Lorsque les mules et les chariots eurent rejoint la halte, il y eut un moment de confusion, mais qui ne dura que quelques minutes. Les chariots ne tardèrent pas à être déchargés, les mules à être dételées et les chevaux à être dessellés. Les chariots furent entrelacés les uns dans les autres avec des chaînes de fer, timon sur timon, et les bâts des mules, les selles des chevaux, formant divers tas, servirent, avec les cactus et les nopals, à combler les intervalles laissés entre les roues, de manière à improviser une forme de barricade.

Les animaux furent attachés aux chariots, on dressa des ustensiles de cuisine à côté des fascines apportées dans les voitures.

Une forge portative fut établie, et cette colonie, qui semblait surgir de terre comme par miracle, fut bientôt en pleine activité. L'enclume retentissait des coups de marteau qui façonnaient les fers des chevaux ou les cercles des roues.

Un cavalier richement vêtu, mais dont la poussière et le soleil avaient fané les vêtements, était resté seul en selle au milieu du camp, monté sur un bon cheval alezan brûlé ; ses regards se portaient avec sollicitude sur ce qui se passait autour de lui. Dans ce cavalier, il était facile de reconnaître le chef de la troupe, le duc de l'Armada.

Trois hommes, pendant ce temps, s'occupaient à fixer en terre, au haut du mamelon, les piquets d'une tente de toile ; quand elle fut dressée, on vit s'élever et flotter à son sommet une bannière rouge, sur laquelle était peint un écusson portant d'azur à six étoiles d'or, avec cette devise : *Je veillerai*. Le cavalier descendit alors de cheval, et après avoir, à ce qu'il semblait, donné un ordre à un de ses hommes, qui remonta en selle et s'éloigna du camp, il entra sous la tente d'un air pensif.

Tous ces préparatifs avaient à peine employé l'espace d'une demi-heure, tant l'habitude paraissait les avoir simplifiés.

A droite du camp, dans la direction de l'orient, mais loin derrière les ondulations des collines, s'élevait du sein des sables un large massif de gommiers et de bois de fer, seuls arbres que produisaient ces plaines arides.

Une seconde troupe de cavaliers avait fait halte à l'ombre de ce massif. Là, il n'y avait ni chariots, ni mules de charge, ni retranchement d'aucune espèce ; mais ce n'était pas le seul contraste qu'offrait cette dernière troupe avec la première. Elle paraissait plus nombreuse du double. Au teint de bronze florentin des cavaliers, les uns presque nus, les autres couverts de vêtements de cuir flottants et de panaches ondoyants de plumes d'aigle, au vermillon vif, à l'ocre jaune dont leurs figures étaient peintes, aux ornements sauvages de leurs chevaux, il était facile de reconnaître un parti d'Indiens en campagne.

Dix d'entre eux, les chefs sans doute, gravement assis en rond, autour d'un foyer qui jetait plus de fumée que de flamme, se passaient de main en main le calumet ou la longue pipe du conseil. L'armure complète de chacun de ces chefs, c'est-à-dire un bouclier de cuir terminé par une frange épaisse de plumes, semblables à celles de leurs bizarres coiffures, une longue lance, un casse-tête et un couteau, étaient déposés sur le sable auprès d'eux.

A quelque distance du foyer, assez loin pour ne pas entendre les délibérations du conseil, cinq guerriers tenaient chacun en main deux chevaux bizarrement harnachés de selles de bois recouvertes d'un cuir cru et de peaux de renard qui ornaient leurs croupières. C'étaient les dix chevaux des chefs ; les cinq guerriers semblaient en contenir l'ardeur à grand'peine. Tout en passant le calumet à celui des chefs assis à côté de lui, l'un d'eux montrait aux autres, du doigt, un point à l'horizon.

Les yeux d'un Européen n'eussent vu sur l'azur du ciel qu'un petit nuage grisâtre de plus ; mais l'œil de l'Indien y discernait une légère colonne de fumée sans doute quelque nouvelle importante, car tous les cavaliers se groupèrent autour de lui.

Maintenant, entre la halte des Indiens et le retranchement des blancs, l'œil de l'aigle découvrait un autre cavalier, mais seul hors de la portée de la vue des blancs et des Indiens. C'était sans doute celui à la recherche duquel était l'homme que nous venons de voir sortir du camp des chercheurs d'or.

Ce cavalier montait un cheval gris pommelé ; il était arrêté, et son cheval, le cou tendu et les naseaux ouverts, semblait, comme celui qui le montait, chercher une trace encore invisible. Le cavalier portait le vêtement de cuir des blancs ; son teint en outre, quoique basané, et son épaisse barbe noire, le désignaient suffisamment comme appartenant à la race blanche.

L'homme à cheval — c'était Cuchillo — reprit tout d'un coup sa course à travers le désert, puis il fit gravir à son cheval le sommet d'une des éminences de la plaine. Là, son regard sembla frappé d'un double objet, car ses yeux se portèrent alternativement sur la colonne de fumée qui s'élevait du camp des aventuriers, et sur le bivouac des Indiens.

Mais les Indiens l'aperçurent aussi, car un long hurlement, comme celui de cent panthères, s'éleva vers le ciel, et le roi des oiseaux, effrayé de ce tumulte, se perdit bientôt comme un point noir au milieu des nuages.

Le bandit s'enfuit à toute bride vers la colonne de fumée, quand il vit les Indiens s'élancer à sa poursuite comme les loups affamés en chasse d'un daim.

Enfin, un peu plus loin, encore à l'horizon, et placé de manière à faire un triangle avec les deux camps rouge et blanc, un autre groupe d'hommes à peine visible à l'aigle lui-même se distinguait faiblement au milieu d'une légère brume. Cette vapeur était produite par les exhalaisons d'une assez large rivière dont les bords étaient ombragés d'arbres, et qui baignait dans son cours une espèce d'îlot de verdure touffue. C'était au milieu de cet îlot qu'étaient momentanément ces divers personnages. Mais étaient-ils deux, trois ou quatre, c'est ce que la brume empêchait de distinguer. Cependant, ils ne devaient pas excéder ce dernier nombre.

Cette partie du désert, dont nous avons fait connaître les divers hôtes, se terminait à la rivière en question. Elle coulait de l'est à l'ouest, se divisait en deux branches, à une lieue plus à l'ouest que l'îlot, et formait un vaste delta auquel une chaîne de collines servait de limites ; mais un brouillard épais couvrait ces collines, et l'œil de Dieu eût pu seul pénétrer au delà de ce voile de vapeurs qui, à mesure que le soleil s'inclinait, offrait des teintes plus vives de violet et d'azur.

C'est dans ce delta, de plus d'une lieue carrée, à peu près à distance égale de la chaîne de collines et de la fourche formée par la rivière, que se trouve le val d'Or.

Pour ne pas fatiguer davantage l'attention du lecteur, et ne pas présenter plus longtemps à ses yeux des ombres silencieuses, nous rendons à ces ombres d'abord la pensée, puis la parole et enfin l'action simultanée, Poussée vers un même but, les uns par un intérêt contraire, les autres par un intention rivale, ces divers groupes de personnages, isolés ou réunis, vont bientôt se choquer comme les lames, soulevées par des vents opposés se heurtent et se brisent les unes contre les autres, dans l'immensité de l'Océan.

Par suite d'une manœuvre habile de Pedro Diaz, l'expédition, à la veille d'arriver au val d'Or, avait pu dissimuler aux Indiens la direction qu'elle suivait depuis deux jours. Mais soixante compagnons, avec lesquels Cuchillo devait partager, ne faisaient pas le compte du bandit ; il fallait en diminuer le nombre, et, sous prétexte de reconnaître la route, il s'était séparé depuis deux jours de ses camarades. Plein de confiance dans sa connaissance pratique de ces déserts et dans l'agilité de son cheval, Cuchillo voulait attirer de nouveau les Indiens sur les traces de l'expédition.

C'était pour lui indiquer sa route en cas d'accident qu'on avait allumé dans le camp un feu dont la fumée devait le guider ; c'était pareillement pour battre la campagne et le retrouver que don Antonio de Mediana avait envoyé le messenger qu'on a vu s'éloigner des retranchements. Cuchillo, en effet, était le seul, parmi tous ces aventuriers, qui pût servir de guide à l'expédition et la conduire au val d'Or. Une pensée plus audacieuse germait aussi dans le cœur de Cuchillo ; mais l'exécution de son projet ne devait le conduire qu'à un affreux châtement, qu'il méritait si bien. Ce n'est pas encore le moment d'en parler.

Un coureur, nous l'avons dit, était arrivé avec des nouvelles en apparence importantes au camp des Indiens. Ce coureur, en cherchant les blancs qu'il poursuivait, s'était avancé jusque sur les bords de la rivière ; caché par les saules qui la bordaient, il avait aperçu, au milieu d'une petite île, trois de leurs ennemis blancs.

Ces trois hommes, d'après le signalement de l'Indien, ne pouvaient être que le Canadien Bois-Rosé, Pepe l'Espagnol et Fabian de Mediana, devenu leur compagnon d'aventures. C'était, en effet, le trio d'amis qu'on ne retrouvera peut-être pas sans quelque satisfaction.

Nous avons laissé Bois-Rosé et Pepe le Dormeur quinze jours avant ce moment, sur les bords du gouffre dans lequel le jeune Espagnol, surexcité par le récit que lui avait fait l'ex-miquelet de l'assassinat de sa mère et livré à l'aveugle impétuosité de sa fureur, avait manqué de trouver son tombeau. Heureusement la chute n'avait été mortelle que pour le cheval ; le cavalier, miraculeusement préservé, avait échappé au sort qui devait l'attendre au fond du Salto de Agua.

Les trois amis reprirent donc la poursuite que la chute de Fabian avait forcément suspendue ; mais obligés de suivre à pied la même route que

leurs ennemis à cheval, Fabian et les deux chasseurs n'arrivèrent à Tubac que le jour même où l'expédition en était partie, c'est-à-dire qu'après avoir perdu un jour par suite de la chute de Fabian, ils n'en avaient mis que cinq pour faire environ soixante lieues.

Là, il devenait plus facile de suivre la colonne d'aventuriers retardée dans sa marche par les chariots chargés de lourds bagages ; dix jours de route avaient donc conduit les trois intrépides compagnons au même point que l'expédition. Quoique forcés par le soin de leur sûreté de suivre un chemin différent de celui qu'elle avait pris, ils avaient rarement perdu de vue les feux de ses bivouacs depuis sa sortie du préside. Toutefois, entouré comme il l'était, don Antonio n'était pas une proie facile à saisir.

Quand le coureur indien, dont nous avons parlé, eut terminé son rapport, les guerriers apaches qui composaient le conseil délibérèrent de nouveau sur la résolution qu'ils devaient prendre. Jusqu'alors, parmi les ennemis qu'ils avaient combattus dans cette dernière campagne, il n'y avait pas deux hommes à qui pût s'appliquer le portrait que l'espion avait fait de Bois-Rosé et de Pepe le Dormeur. Le plus jeunes des dix chefs, appelé à donner son avis le premier, aspira lentement la fumée de sa pipe, et dit :

— Les blancs ont tantôt les jambes du cerf, tantôt le courage du puma, ou les ruses du chacal. Ils ont su dérober leurs traces depuis deux jours à des yeux qui pourraient reconnaître celles de l'aigle dans l'air ; c'est encore une ruse de leur part de disséminer leurs guerriers sur la surface du désert ; c'est vers l'îlot de la rivière de Gila qu'il faut aller les chercher. J'ai dit.

Après un moment de silence, un des autres chefs prit la parole :

— Les blancs ont sans doute mille ruses à leur service, dit-il ; mais, ont-ils celle de grandir leur stature ? Non. S'ils pouvaient au contraire se faire si petits que l'œil indien ne pût les apercevoir, ils le feraient. Nos ennemis arrivent du sud ; ceux qu'on vient de découvrir arrivent du nord ; ce n'est donc pas vers l'îlot qu'il faut marche.

Au milieu de ces deux avis contradictoires, les hurlements des Indiens, à l'aspect de Cuchillo, éclatant tout à coup, forcèrent les chefs apaches à suspendre leurs délibérations jusqu'au moment où les guerriers qui avaient poursuivi le bandit revinrent apporter la nouvelle qu'ils avaient retrouvé la trace du camp des blancs. Alors le second chef qui avait parlé, homme d'une haute stature et d'un teint plus foncé que la plupart de ses compatriotes, ce qui lui avait fait donner le nom de l'Oiseau Noir, reprit :

— J'ai dit que les hommes qui viennent du nord ne pouvaient faire partie de ceux qui viennent du sud. J'ai toujours vu le sud et le nord ennemis l'un de l'autre comme les vents qui soufflent de ces deux côtés. Envoyons un exprès aux trois guerriers de l'île pour qu'ils se joignent à nous contre les

guerriers aux chariots, et l'Indien se réjouira de la mort des blancs par les blancs.

Mais cette alliance, que dictaient la prudence et la connaissance des hommes, ne trouva pas d'appui dans le conseil. Seul de son avis, l'Oiseau Noir dut céder, et il fut convenu que le gros de la troupe marcherait contre le camp et qu'on enverrait un détachement vers l'île.

Un quart d'heure après, cent guerriers s'avançaient dans la direction du camp, tandis que vingt autres guerriers éprouvés se dirigeaient vers l'îlot, altérés du sang des trois personnages qu'il abritait momentanément.

CHAPITRE XXVIII

LE CAMP DES CHERCHEURS D'OR

Laissons de côté pour un moment Fabian et ses deux compagnons dans l'îlot où ils ont cherché un refuge, et disons un mot de la troupe des aventuriers et de leur chef.

C'est vers la fin de leur dixième jour de marche que nous les retrouvons, après avoir payé aux Indiens sur leur route, à l'âpreté et aux obstacles sans nombre du désert, un tribut de quarante des leurs. Mais, quoique affaiblis déjà par cette diminution de leur nombre, entre ces aventuriers et les Indiens toujours prêts à défendre l'envahissement de leur territoire, les chances étaient encore presque égales. De part et d'autre, c'était la même astuce, la même habitude de suivre des traces presque invisibles. La cupidité des uns égalait aussi la férocité des autres.

Néanmoins, l'enthousiasme n'était plus aussi ardent que le jour où, après avoir entendu la messe célébrée en plein soleil au préside de Tubac pour la réussite de l'expédition, les aventuriers étaient partis en poussant des hourras de triomphe, au bruit du canon et des acclamations des habitants et de la garnison du préside.

Aucune précaution cependant n'avait été omise par don Estévan, qui semblait doué du don de tout prévoir. Jusqu'alors dans ces sortes d'expéditions chaque homme agissait pour ainsi dire isolément, ne s'en rapportant qu'à lui-même et à son cheval du soin de sa défense. L'Espagnol avait discipliné ces aventuriers et les avait forcés à l'obéissance envers lui ; les chariots qu'il avait achetés servaient de moyen de transport et de défense. C'est ainsi que voyageaient jadis les anciens peuples du nord dans leurs marches envahissantes vers le midi de l'Europe. Don Estévan avait importé cette tactique des États-Unis, dont les habitants semblent prédestinés à parcourir comme à peupler les déserts du continent américain. Aussi, sous la direction habile et puissante que ce chef avait imprimée à cette dernière expédition, aucune de celles qui l'avaient précédée n'était encore parvenue aussi avant dans le désert.

La responsabilité qui pesait sur don Estévan qu'on vient de voir entrer d'un air pensif sous la tente dressée pour lui, eût suffi seule pour ramasser

des nuages sur son front, mais peut-être pensait-il plus au passé qu'au présent ou à l'avenir.

Don Estévan avait pu comparer l'énergie de Favian avec la pusillanimité du sénateur Tragaduros ; entraîné par le cours des événements, il n'avait songé qu'à écarter son neveu de sa route. Quand le jeune homme eut disparu dans le gouffre, après avoir jeté une outrageante menace au frère de son père, celui-ci avait senti tout à coup un vide immense.

Une blessure mal fermée venait de se rouvrir dans son cœur. Arrivée au sommet des grandeurs du monde, une chose lui manquait. Quoi qu'il eût fait pour se le dissimuler, l'orgueil de la race revivait en lui. Son neveu mort, une vive sympathie s'était emparée de lui pour le jeune homme qui, ardent, indomptable, aimé de dona Rosario, pouvait peut-être remplacer le sénateur dans l'exécution de son plan audacieux. Il regretta de s'être laissé maîtriser par les événements, et au moment où le dernier des Mediana, après lui, eut disparu devant ses yeux, il regretta par orgueil l'héritier de son nom retrouvé tout à coup digne de le porter. Personne après lui ne devait en perpétuer le souvenir. A la veille de monter d'un échelon de plus par la conquête du val d'Or, qu'il savait près de lui, ce regret se faisait encore plus vivement sentir. C'est ainsi que l'ambition ne sait que creuser dans le cœur un vide pour en combler un autre.

Ce n'était pas cependant le seul souci qui préoccupait don Antonio de Mediana. L'absence de Cuchillo était pour lui un objet d'inquiétude.

Une pensée de perfidie qu'il avait su dissimuler à la pénétration de don Antonio, mais que celui-ci commençait à entrevoir, et c'était là aussi ce qui le rendait pensif, avait conduit le bandit hors du camp.

Cuchillo avait su se ménager une avance considérable sur les Indiens. Tant qu'il s'était vu éloigné du camp de don Antonio de Mediana, il avait lancé son cheval à toute course ; mais dès qu'il aperçut, à travers la haie de cactus et de buissons de bois de fer, le retranchement élevé par ses compagnons, il ralentit alors son allure pour ne pas décourager la poursuite dont il était l'objet.

La distance qui le séparait du camp était assez grande pour qu'il ne pût être aperçu d'aucune des sentinelles qui veillaient alentour. Quand il vit les Indiens qui galopaient après lui retenir aussi leurs chevaux à l'aspect de la colonne de fumée, indice certain de la présence des guerriers blancs, il s'arrêta tout à fait. Il entra dans son plan de ne rentrer parmi les siens que le plus tard possible, afin de ne donner l'alarme qu'au dernier moment. Il connaissait assez les habitudes des Indiens pour jouer de sang-froid ce jeu dangereux. Il savait qu'ils n'attaquent presque jamais qu'en nombre supérieur ; qu'avant qu'ils eussent décidé l'assaut du camp il s'écoulerait encore quelques heures, et que, satisfaits d'avoir retrouvé la trace de leurs ennemis, ceux qui le poursuivaient allaient tourner bride pour en rapporter la nouvelle à leurs compagnons.

Il ne s'était pas trompé. Les hommes rouges ne tardèrent pas à rebrousser chemin vers le massif d'arbres que leur troupe occupait.

Enchanté du succès de sa ruse, le bandit, après avoir vu disparaître les ennemis, se coucha derrière un pli de terrain, et prêta attentivement l'oreille, prêt à reprendre sa course quand ses sens exercés lui signaleraient le retour du danger. En ne regagnant son camp que quelques minutes avant l'engagement, il espérait aussi, au milieu du tumulte qui devait précéder le combat, échapper aux conditions de don Antonio dont il redoutait la perspicacité.

— Nous serions demain soixante à partager ces trésors, se disait-il, si je n'avais fait en sorte qu'au point du jour le nombre en fût diminué d'un bon quart. Puis, tandis que ces brutes rouges et blanches se battent les unes contre les autres, moi...

Une explosion lointaine, semblable à celle d'une carabine, vint brusquement interrompre les méditations de Cuchillo. Ce bruit, affaibli par la distance semblait venir du côté du nord.

C'était en effet la direction de la rivière au milieu de laquelle s'élevait l'îlot occupé par Bois-Rosé et ses deux compagnons.

— Il est étrange qu'un pareil son vienne de là bas, se dit Cuchillo en tournant son regard vers le nord, car le camp des blancs est à l'est, et celui des guerriers rouges à l'ouest.

Une seconde explosion se fit entendre, puis une troisième, à un assez long intervalle auxquelles succéda enfin une fusillade bien nourrie. Un moment, Cuchillo eut froid au cœur ; il s'imagina qu'un second et nombreux parti de blancs, indépendant de l'expédition qu'il guidait, allait s'emparer des trésors, objet de sa convoitise. Puis encore il craignit que don Antonio n'eût envoyé un détachement, pris dans sa propre troupe, pour s'emparer du val d'Or, et s'y fortifier.

Mais le raisonnement lui démontra bien vite le peu de fondement de ses craintes. Un parti de blancs aurait laissé des traces visibles à ses yeux depuis deux jours qu'il battait la campagne, et, en outre, il n'était pas probable que don Antonio eût osé affaiblir sa troupe en la divisant. Cuchillo reprit donc courage, et, couché derrière le pli de terrain qui le rendait invisible, ainsi que son cheval, il finit par conclure que les détonations devaient venir de quelque partie de chasseurs américains surpris dans le trajet de leur pays à la frontière mexicaine, et aux prises avec les Apaches.

Nous laisserons Cuchillo à ses méditations pour retourner, comme nous l'avons promis au camp de don Antonio, et suivant l'ordre que nous avons établi en décrivant à vol d'aigle l'aspect du désert et la position des différents personnages qui l'animaient.

La fusillade s'était longtemps prolongée pendant le cours de cette après-midi, et on l'avait entendue dans le camp, où elle avait donné lieu à une foule de conjectures.

Le soir était venu. Des nuages rouges marquaient encore à l'occident la trace enflammée du soleil.

La terre, à l'approche de la nuit, commençait à se rafraîchir, et, à mesure que les derniers reflets du couchant pâlissaient, le croissant de la lune devenait de plus en plus lumineux, jusqu'au moment où l'absence du crépuscule permit à la clarté lunaire de remplacer brusquement la lumière du soleil.

C'était un spectacle pittoresque que celui du camp au clair de la lune.

Sur le mamelon qui dominait tout le camp s'élevait, comme nous l'avons dit, la tente du chef de l'expédition surmontée de sa bannière. Une faible clarté, qu'on voyait en dedans, indiquait que le chef veillait pour tous. Quelques feux, dont les foyers creusés en terre, ou entourés de pierres pour cacher la lueur des braises dont l'éclat eût pu trahir l'emplacement du camp, répandaient à fleur de sol une réverbération rougeâtre.

En cas d'attaque nocturne, des monceaux de fascines, élevés de distance en distance, pouvaient être allumés à la fois et répandre une clarté suffisante pour remplacer le jour. Des groupes d'aventuriers couchés, d'autres occupés à préparer le repas du soir, se mêlaient aux chevaux et aux bêtes de somme qui broyaient leur ration de maïs dans des auges de toile. L'insouciance et la résolution qu'à la clarté de la lune on lisait sur le visage bronzé des hommes, prouvaient qu'ils s'en rapportaient pleinement du soin de leur défense à la vigilance du chef qu'ils avaient choisi.

Au pied de la tente, un homme était insoucieusement couché, comme un dogue qui veille auprès de son maître. A ses longs cheveux, à la guitare qui reposait, il était facile de reconnaître le gambusino Oroche. Son temps semblait partagé entre la contemplation d'un ciel étincelant d'étoiles et le soin d'entretenir au pied du monticule un feu de branchages verts dont la fumée s'élevait en une colonne verticale argentée par la lune.

Au delà des retranchements, ses rayons blanchissaient au loin la plaine, et la brume, irisée par leur reflet, couvrait à l'ouest du camp les sommités d'une chaîne de montagnes qu'on voyait à l'horizon. Enfin, derrière les chariots, ils éclairaient les sentinelles qui se promenaient, la carabine au bras et l'œil aux aguets.

Parmi les divers groupes d'hommes couchés çà et là, nous retrouvons Benito, le domestique de don Estévan, Baraja et Pedro Diaz. Tous trois s'entretenaient à voix basse.

— Seigneur don Benito, demandait Baraja au vieux domestique, vous qui êtes si habile à expliquer tous les bruits du désert ou des bois, pourriez-vous nous dire ce que signifient les coups de fusil que nous avons entendus toute cette après-midi ?

— Je connais peu les Indiens ; cependant...

— Voyons, dit Baraja, pas de réticences effrayantes comme vous saviez si bien les faire lors de cette fameuse nuit des tigres.

— Cependant, reprit le domestique, j'ai été fait prisonnier par eux dans ma jeunesse, et, à moins qu'ils ne fassent subir à quelque malheureux captif

le supplice qu'ils m'ont infligé, je ne devine point quelle peut être la cause de la fusillade que nous avons entendue.

— Croyez-vous donc qu'ils aient pu faire quelque prise dans ces déserts ?

— Pourquoi pas ? répondit le vieux pâtre à cette nouvelle interrogation de Baraja. Depuis deux jours, notre ami Cuchillo n'est pas revenu et je crains bien que ce ne soit à ses dépens que ces démons prennent leurs ébats. Si c'est le même traitement que j'ai subi, Dieu veuille avoir son âme !

— Mais de quel traitement parlez-vous ? Ce supplice ne doit pas être si horrible, puisque vous y avez échappé !

— Vous croyez ? Eh ! je vous déclare que d'avoir la peau du crâne enlevée, d'avoir le corps déchiré en morceaux, d'être brûlé à petit feu, que tous les tourments en un mot qu'ils inventent ne sont rien en comparaison.

— Demonio ! reprit Baraja, ce n'est, je pense, que lorsqu'ils sont exaspérés que les Indiens s'amuse à vous torturer ainsi ?

— C'est quand ils sont de bonne humeur ; car il est très rare qu'ils ne soient pas contents quand ils ont fait quelques prisonniers. Ainsi, le malheur voulût-il que vous tombassiez entre leurs mains ami Baraja, priez Dieu que les Apaches soient d'humeur joviale, ce jour-là et vous en serez quitte pour un supplice atroce, mais du moins fort court.

— Cinq ou six minutes je suppose !

— Cinq ou six heures, quelquefois plus, mais...

Benito fut interrompu par l'arrivée d'Oroche.

— Seigneur Diaz, dit ce dernier, don Estévan a besoin de vous entretenir un instant, et vous prie de passer jusqu'à sa tente.

Diaz se leva et suivit Oroche, laissant Baraja et Benito continuer leur conversation.

— J'ai remarqué l'air soucieux de don Estévan dit Benito. Quoiqu'il n'ait jamais été bien gai depuis le départ de l'hacienda, et surtout depuis le moment où ce jeune homme a été précipité dans le torrent par son cheval, il m'a semblé aujourd'hui plus préoccupé que d'habitude.

Baraja n'était pas sans quelque remords de conscience à cette occasion, car si l'on se rappelle le rapport de Pepe le Dormeur au Canadien, l'aventurier avait été un de ceux qui avaient fait feu à leur tour sur l'Espagnol et sur Fabian. Il détourna donc la conversation pour la reprendre au point où elle avait été interrompue.

— Vous disiez donc, répéta-t-il, que ce supplice durait cinq ou six heures, quelquefois plus, mais...

— Mais jamais moins. Vous allez, du reste, juger d'après mon récit, que six heures de supplice valent quelquefois mieux que vingt-quatre, car, de tous les genres de mort, le plus cruel est de mourir de peur.

— Au diable vos histoires ! s'écria Baraja : je ne sais pourquoi j'ai la manie de vous interroger ainsi.

— C'est effrayant, mais instructif, et comme vous pouvez d'un moment à l'autre tomber entre les mains des Indiens, il est bon de savoir ce qui peut

vous attendre en pareil cas ; c'est toujours une consolation à défaut d'une meilleure.

— Finissez-en donc ! dit Baraja en gémissant. Je vois qu'à tout prendre, le métier de chercheur d'or est un abominable métier.

— A tort ou à raison, j'ai toujours pensé, continua le narrateur, qu'il n'arrive jamais que ce qui doit arriver, et que, par conséquent, on ne doit s'effrayer de rien. Aussi, quand je tombai aux mains des Indiens, je me dis qu'ils avaient beau faire, que si je ne devais pas mourir je ne mourrais pas. Or, les Indiens, ce jour-là, étaient d'humeur massacrante, car nous leur avions tué pas mal de guerriers dans une escarmouche. Ils délibérèrent d'abord, ce que je compris à leurs gestes, pour décider que je serais scalpé, écorché vif ou coupé en morceaux. Enfin, un chef, dont l'irritation était extrême, persuada ses guerriers de m'attacher au poteau, pour leur servir de but au tir de la carabine.

— Ils avaient une longue journée à perdre, et je devais, pendant ce temps, faire les frais de leur amusement. J'avais compris quelques mots de leur discours, et je me dis que puisque, contre l'habitude je ne devais être ni scalpé ni rôti vif, je pourrais bien échapper à toute autre chose. En effet, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, je servi de but à leurs carabines. Chacun des guerriers s'avancait à son tour, me visait à la tête et faisait feu. J'essayai ainsi deux cent quatre-vingt-quatre coups de carabine, ni plus ni moins : je comptais pour me distraire, car le temps me semblait fort long.

— Je le crois, s'écria Baraja d'un ton de conviction. Mais, seigneur don Benito, vous nous la donnez belle avec vos deux cent quatre-vingt-quatre coups de carabine.

— Je n'en puis rabattre un seul. Je vous ai dit que les Indiens étaient fort irrités ; et, pour se soulager, ils essayaient de me faire mourir de peur. Les plus mauvais tireurs, qui auraient pu me tuer raide, ne me visaient qu'à poudre. Je l'ai su depuis. Les meilleurs tiraient à balle. Plus de deux cent fois je sentis le sifflement du plomb soulever les mèches de mes cheveux. Puis, voyant que cette horrible appréhension ne m'avait pas tué, ils me relâchèrent. J'étais resté douze heures au poteau, et je puis dire que j'avais été fusillé deux cent quatre-vingt-quatre fois. Croyez-vous, acheva le conteur, que ce n'était pas un traitement plus atroce qu'un vrai supplice, et quand l'approche d'une seule mort cause parfois tant de défaillance et d'angoisse au plus brave, ce n'est pas une torture infernale de recommander son âme à Dieu vingt fois par heure, c'est-à-dire toutes les trois minutes ? Car, à chaque instant, je croyais que ce jeu barbare touchait à sa fin et que chaque coup allait être le dernier.

Les deux causeurs gardèrent un instant le silence : Benito se rappelant les souvenirs de sa jeunesse et plongé dans ses méditations, Baraja prêtant l'oreille, pour ainsi dire, au silence du désert dans lequel s'accomplissaient de si horribles drames.

L'idée d'un supplice atroce qui pouvait durer cinq ou six heures, quelquefois plus, mais jamais

moins ; ces deux cent quatre-vingt-quatre coups de carabine dont le vieux pâtre ne voulait pas rabattre un seul, tout cela assombrissait la pensée de Baraja.

Et cependant une invincible curiosité le poussait malgré lui à continuer ses interrogations au vieillard.

— Ainsi vous croyez, dit Baraja en reprenant la parole, que c'est peut-être un des nôtres qui a servi à l'amusement des Indiens ?

— Cuchillo ou Gayferos, l'homme qu'on a envoyé sur ses traces, l'un ou l'autre, ou bien tous deux, reprit Benito, et plaise à Dieu qu'ils aient eu la force de ne pas révéler notre présence en ces lieux !

— Le craignez-vous ? dit Baraja.

— Ces Indiens sont curieux en diable, et ils ont, pour vous arracher vos secrets, des procédés en comparaison desquels ceux de la sainte Inquisition n'étaient que jeux d'enfants ; et quoique, grâce à l'adresse de Pedro Diaz, ils aient perdu notre piste, une indiscretion de l'un des captifs peut les amener à notre camp.

— C'est effrayant ce que vous me dites, murmura Baraja.

— Mais instructif, je vous le répète. Vous vous rappelez la nuit des jaguars ?

— Plût à Dieu que j'y fusse encore ! au moins nous n'avions affaire qu'à deux tigres ; et ici à combien de démons rouges ? On n'ose le calculer.

— Une centaine à peine, reprit flegmatiquement l'ancien pâtre ; il est rare qu'ils marchent en plus grand nombre. Eh bien, pour en revenir à la nuit de la Poza, l'effroi de nos chevaux vous effrayait vous-même ; mais il vous instruisait du danger. Sauf la peur que je n'ai pas, je joue à votre égard le rôle des chevaux dont l'instinct...

Le vieux vaquero s'interrompit pour tourner la tête de droite et de gauche.

— Dont l'instinct ne les trompe jamais, reprit-il. Eh ! tenez, voilà les mules qui cessent de broyer leur maïs et qui semblent écouter.

Baraja tressaillit visiblement.

— Voici le noble cheval de bataille de Pedro Diaz qui allonge le cou comme s'il flairait le danger dont son maître et lui semblent si avides.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

— Rien encore ; mais si ces animaux, au lieu de cesser de manger, ou celui-ci d'ouvrir les naseaux et de tendre le cou, frissonnent et ronflent sourdement, cela voudra dire que les Indiens ne sont plus loin. Comme à l'odeur du jaguar, les animaux domestiques frissonnent à l'odeur seule des Indiens. Ils reconnaissent en eux des maîtres, car on ne peut le nier, ces démons seuls ont conservé le sauvage et majestueux aspect des rois de la création.

— Caramba ! dit Baraja, allez-vous entonner la louange des Indiens comme des tigres ?

— Pourquoi pas ? Je rends au besoin justice à mes ennemis. Mais rassurez-vous, les mules se sont remises à manger, et le cheval de Diaz semble s'être alarmé à tort. Jetons un coup d'œil autour du camp.

En disant ces mots, Benito se leva, suivi de Baraja, que ces récits effrayaient et fascinaient à la

fois ; il se glissa sous les chariots pour consulter l'immensité silencieuse qui les environnait. Mais rien n'était de nature à faire pressentir l'approche du danger.

Un des cavaliers mis en sentinelle vint à passer, son mousquet au bras.

— N'avez-vous rien vu, rien entendu ? demanda l'ex-hacendero.

— Je n'ai rien vu, repartit la sentinelle. J'ai cru seulement entendre un hennissement de cheval sortir de l'un de ces petits vallons que vous voyez là-bas ; mais je me serai trompé sans doute. Malgré tout, je suis étonné que ni Cuchillo ni Gayferos ne reviennent.

En achevant ces mots, le cavalier reprit sa promenade, et les deux causeurs vinrent se rasseoir à la place qu'ils occupaient.

— C'est une imprudence, reprit Benito, au milieu de toutes les précautions que don Estévan Arechiza n'a cessé de prendre, d'avoir entretenu cette colonne de fumée toute l'après-midi, et maintenant encore. Par un ciel serein comme celui-ci, c'est une indication qui se voit de loin.

— J'en conviens, reprit Baraja ; mais vous savez que Cuchillo, notre guide, avait besoin d'un indice qui l'aidât à se retrouver. L'humanité d'un côté et notre intérêt personnel de l'autre exigeaient que le chef prît cette précaution, toute dangereuse qu'elle est.

— L'humanité, je ne dis pas ; mais notre intérêt personnel ! Qu'advient-il au voyageur qui suit, la nuit, les feux follets dans les marais ? De tomber dans une fange mouvante qui l'engloutit. Eh bien entre nous, Cuchillo, d'après sa physionomie, me semble être un de ces guides sur les pas desquels les mines d'or n'aboutissent qu'à des fondrières.

— N'avez-vous pas entendu les bruits qui se sont propagés parmi les hommes de notre expédition ?

— Quoi ? Que cette expédition n'a pas été entreprise au hasard comme celles qui l'ont précédée et que don Estévan connaît dans ces déserts l'existence d'un immense placer ?

— Sans doute il en connaît l'existence, car je parierais que ces bruits sont fondés, mais il n'en connaît pas l'emplacement, et j'ai de bonnes raisons pour croire que Cuchillo en sait à cet égard plus long qu'il n'en veut dire, et que sa mort serait pour nous une perte irréparable.

— J'en doute, reprit le vieux domestique en secouant la tête ; la figure de Cuchillo est de celles qui ne trompent pas un œil exercé. Je désire me tromper, du reste.

— Bah ! vous voyez tout en noir.

Il est de fait que je dois vous paraître comme ces oiseaux de mauvais augure qui n'annoncent que de sinistres nouvelles. Personne moins que moi ne redoute le danger, et cependant il me semble que Dieu m'a donné un sens plus exercé pour le pressentir ; ce soir même, je ne sais quelle voix intérieure m'avertit de prendre garde à moi ; et pourquoi, à tout prendre ? Qui peut empêcher ce qui doit arri-

ver ? Ah ! voilà ces animaux qui cessent encore de manger pour écouter !

— Pourvu qu'ils n'aillent pas se mettre à frissonner, dit Baraja.

— Qu'y faire ? reprit le vieux pâtre. Quant à moi, si vous le trouvez bon, je vais m'étendre sur mon manteau pour dormir.

Et joignant le geste aux paroles, Benito s'enveloppa de sa couverture de laine comme il s'enveloppait de son fatalisme, et s'étendit par terre, la tête appuyée sur un des bâts entassés au pied des retranchements.

Mais Baraja était loin d'avoir la même doctrine que l'ancien pâtre. Son imagination lui retraçait mille fantômes effrayants qui surgissaient dans l'obscurité toujours si imposante du désert. Il lui semblait entendre à chaque instant les hurlements des Indiens troubler le silence profond qui cachait des périls dont le moindre était suffisant pour faire dresser les cheveux. La nuit surtout, l'homme le plus brave a de ces moments de faiblesse, et, sans avoir précisément un courage à toute épreuve, l'hacendero ruiné était loin d'être lâche.

Il essaya, mais en vain, d'imiter la résignation de son compagnon et de s'endormir aussi ; mais il était trop novice dans cette carrière de dangers et d'aventures pour avoir l'insouciance philosophique de Benito. Loin de croire, comme lui, qu'il n'y avait qu'à courber la tête devant un danger inévitable, l'ex-hacendero était d'avis que le meilleur moyen de l'éviter était de le fuir. Toutefois, dans ces solitudes que la clarté de la lune faisait resplendir comme un lac, où la mort pouvait être partout, il eût été aussi dangereux de fuir du camp que d'abandonner un navire en détresse pour demander son salut au terrible Océan, que parcourt le requin affamé.

Après une longue journée de marche, tous les aventuriers dormaient étendus sur le sable ; les sentinelles seules veillaient et faisaient crier le gravier sous leurs pas. Le silence, que nul autre bruit ne troublait, finit par rassurer Baraja, quand le vent du soir lui apporta encore quelques-unes de ces explosions lointaines qu'on avait entendues pendant le jour. Cette circonstance démentait les assertions de l'ancien vaquero relatives au supplice des prisonniers.

Baraja poussa du coude le vieux domestique.

— On tire encore par là-bas, dit-il.

Le vaquero prêta l'oreille.

— C'est vrai. Mais si ce n'est pas signe que Cuchillo ou Gayferos servent de but aux carabines indiennes, je m'en réjouis et vous souhaite une bonne nuit. Dormez aussi, ami Baraja ; dans les déserts, le temps est précieux pour le sommeil, quoique à chaque minute on soit exposé à s'endormir pour l'éternité.

Après cet effrayant aphorisme, le vieux vaquero avait ramené son manteau de laine sur ses yeux pour les préserver des rayons mortels de la lune, quand les ronflements sourds des mules de charge lui firent de nouveau lever la tête.

— Ah ! dit-il, les démons rouges rôdent non loin d'ici.

Un hennissement qui s'éleva du fond de la plaine, accompagné d'un cri d'alarme, se fit entendre au loin, en même temps qu'un cavalier accourait à toute bride.

Et, comme pour dernier signal du danger, l'instinct fit taire les animaux ; à leurs ronflements sourds succéda un frisson de terreur que le vent du soir semblait leur apporter de la prairie de l'ouest.

— C'est Cuchillo ! s'écria le vaquero à l'aspect du cavalier qui avançait au galop ; puis il ajouta tout bas, de manière que Baraja seul l'entendit :

— Que le voyageur prenne garde quand le feu follet danse dans la plaine !

CHAPITRE XXIX

DON ESTÉVAN SE CONFIE A DIAZ

Ce soir-là, comme d'habitude, don Estévan de Arechiza veillait dans sa tente pendant que ses gens se reposaient.

A la lueur d'une chandelle fumeuse, l'Espagnol, malgré la modeste apparence de son habitation de toile, et sous des vêtements couverts de poussière, semblait n'avoir rien perdu de la dignité de son maintien et du grand air de sa personne. Son teint, plus hâlé qu'au moment où nous l'avons vu pour la première fois, prêtait à sa physionomie un caractère encore plus énergique.

Il paraissait aussi pensif que lorsqu'il était descendu du cheval, mais ses méditations n'avaient plus le même caractère soucieux. A la veille, après mille dangers, de commencer à réaliser ses vastes desseins, don Antonio de Mediana avait fini par secouer, momentanément du moins, l'abattement que les événements antérieurs à ce jour avaient fait naître chez lui. Son âme s'était retrempée dans l'espoir d'un succès désormais impossible.

Il avait soulevé le pan de toile qui servait de portière à sa tente pour jeter un coup d'œil sur les hommes qui reposaient sous sa garde ; il semblait vouloir comparer ses moyens d'action avec le but qu'il poursuivait.

L'aspect de ces soixante hommes dévoués à son autorité éveilla cependant en lui un autre ordre d'idées.

— C'est ainsi, se disait l'Espagnol, qu'il y a vingt ans je commandais à un nombre à peu près égal de marins aussi déterminés que ces aventuriers, Je n'étais à cette époque qu'un obscur cadet de famille, et ce sont eux qui m'ont aidé à reconquérir mon héritage... oui... c'était bien le mien. Mais j'étais alors à la fleur de l'âge, j'avais un but d'avenir à poursuivre, je l'ai atteint... je l'ai dépassé même, et cependant, aujourd'hui que je n'ai plus rien à désirer, je me trouve encore, à la maturité de l'âge, à parcourir des déserts comme je parcourais jadis les mers en y promenant mon pavillon ! Pourquoi ?...

La conscience de Mediana lui cria que c'était pour oublier un jour de sa vie ; mais en ce moment il voulut rester sourd à sa voix.

La lune brillait sur les carabines rangées en faisceaux dans le camp, elle éclairait soixante hommes aguerris aux périls, sobres, infatigables, qui se riaient de la soif et du soleil. Dans le lointain, une vapeur lumineuse comme de l'or pâle se jouait dans le brouillard des montagnes, auprès desquelles s'étendait le val d'Or.

— Pourquoi ? répéta don Antonio ; et il répondit lui-même à sa propre interrogation : Parce qu'il me reste encore un immense trésor et un vaste royaume à conquérir.

Les yeux de Mediana étincelèrent d'orgueil, puis cet éclair s'éteignit bientôt, et il fixa sur l'horizon un regard de mélancolie.

— Et cependant, continua-t-il, de ce trésor, que garderai-je pour moi ? Rien. Cette couronne, je la mettrai sur la tête d'un autre. Et je n'aurai même pas pour récompense un fils, un descendant porteur du nom de Mediana, qui s'incline un jour devant mon portrait et dise en le regardant : "Celui-là n'a pu être tenté ni par un trésor ni par un trône..." On ne le dira que de mon vivant... Après tout, n'est-ce pas encore un assez beau lot ?

Pedro Diaz, mandé, comme on l'a vu, par don Estévan, soulevait la portière de la tente au moment où celui-ci venait de la laisser tomber. Le chef avait repris son maintien ferme et décidé.

— Vous m'avez mandé, seigneur don Estévan, et me voici, dit l'aventurier en ôtant son feutre galonné.

— J'ai à vous entretenir de choses importantes, que je ne pouvais dire hier et que je dois vous dire aujourd'hui, reprit Arechiza ; puis j'ai quelques questions à vous faire, et quoique ce soit l'heure du repos, nous avons à l'ajourner encore longtemps. Si je ne me trompe, Diaz, vous êtes de cette trempe d'hommes qui ne se reposent que quand ils n'ont rien de mieux à faire. Les ambitieux sont ainsi, ajouta don Estévan avec un sourire.

— Je ne suis pas un ambitieux, seigneur de Arechiza, reprit tranquillement l'aventurier.

— Vous l'êtes sans vous en douter, Diaz, et je vous le prouverai tout à l'heure. Mais avant, dites-moi : que pensez-vous de cette fusillade lointaine ?

— Les hommes se rencontrent sur la mer dont la surface est incomparablement plus large que celle de ces déserts ; il n'est pas étonnant qu'ils se rencontrent ici. Des voyageurs et des Indiens se sont trouvés face à face, et ils se battent.

— C'est ce que je pensais aussi, dit le chef. Une autre question encore... après, nous reviendrons au sujet de la conversation qui me tient au cœur.

"Cuchillo a-t-il reparu ? demanda l'Espagnol.

— Non seigneur, et tout me fait craindre que nous n'ayons perdu le guide qui nous avait conduits jusqu'à ce jour.

— Et à quoi attribuez-vous ce retard si étrange ? reprit don Estévan d'un air plus soucieux qu'il ne le pensait peut-être.

— Il est vraisemblable qu'il aura poussé trop loin sur la trace des Apaches et qu'il aura été surpris par quelques-uns de ces brigands ; dans ce cas, son absence pourrait bien être éternelle, en dépit des feux que nous allumons depuis deux jours pour que la colonne de fumée qui s'en élève lui indique notre campement.

— Est-ce là le fond de votre pensée ? demanda de nouveau le chef, en regardant fixement l'aventurier.

— C'est le fond de ma pensée, quoique, à vrai dire, Cuchillo soit de ces gens qu'on accuse rarement à tort d'une perfidie. Mais encore je ne devine pas dans quel but il nous aurait trahis.

Don Estévan souleva la portière de sa tente et, montrant du doigt à Pedro Diaz le voile de brume qui cachait le sommet des montagnes à l'horizon :

— Le voisinage de ces montagnes, dit-il d'un air pensif, pourrait nous expliquer l'absence de Cuchillo. Puis, changeant brusquement de ton : Et l'esprit de nos hommes est-il toujours le même ?

— Toujours, seigneur, répliqua Diaz plus que jamais ils ont confiance dans le chef qui veille pour eux quand ils dorment, et qui combat néanmoins comme le dernier d'entre eux.

— Je me suis un peu battu sur tous les points du globe, dit Arechiza, sensible à un éloge dont il ne suspectait pas la sincérité, et j'ai rarement commandé à des hommes plus déterminés que ceux-là. Plût à Dieu qu'ils fussent cinq cents au lieu de soixante, car, au retour de l'expédition, mes projets seraient faciles à accomplir.

— J'ignore quels sont ces projets dont Votre Seigneurie me parle pour la première fois, reprit Diaz d'un ton de réserve, mais peut-être le seigneur Arechiza ne me croit-il ambitieux que parce qu'il m'a fait l'honneur de me juger d'après lui.

— C'est possible, ami Diaz, reprit en souriant le duc de l'Armada. La première fois que je vous ai vu, j'ai pensé que la trempe de votre esprit sympathiserait avec la mienne. Nous sommes faits pour nous entendre, j'en ai la conviction.

Le Mexicain avait toute la vivacité d'intelligence de ses compatriotes. Il avait jugé Arechiza, mais il attendait que celui-ci prit l'initiative ; il s'inclina courtoisement et se tut.

L'Espagnol écarta une seconde fois le rideau de sa tente, et, montrant du doigt à l'horizon :

— Encore un jour de marche, dit-il, et demain nous camperons au pied de ces montagnes là-bas.

— En effet, reprit Diaz, six lieues à peine nous en séparent.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, ajouta don Estévan ; mais ce dais de brouillards qui en couronne le sommet, tandis qu'à leur base la lune éclaire et blanchit les plaines, savez-vous ce qu'il couvre ?

— Non, dit le Mexicain.

Le duc de l'Armada jeta sur Diaz un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme. Au moment de révéler à l'aventurier le secret qu'il avait si soigneusement caché jusque-là, le seigneur espagnol voulait s'assurer si celui qu'il allait prendre

pour confident était digne de cette marque de confiance.

La physionomie loyale de Diaz, sur laquelle on ne pouvait lire aucune des passions cupides qui servaient de mobile à ses compagnons, le rassura.

L'Espagnol reprit tout aussitôt :

— Eh bien ! c'est vers ces montagnes que nous marchons depuis Tubac. Je vous dirai pourquoi j'ai dirigé l'expédition vers ce but, comme le pilote conduit le navire à un point de l'Océan que lui seul connaît. Ce soir vous lirez dans ma pensée comme moi-même. Nous sommes faits pour nous entendre, vous dis-je. Ce dais de brouillards, que le soleil même ne dissipera pas demain en se levant, sert de voile à des trésors que Dieu y a entassés depuis le commencement du monde peut-être. Depuis des siècles, les eaux des pluies les charrient dans la plaine ; la race blanche n'a jamais fait que les entrevoir, et la race indienne les a respectés ; demain ces trésors seront à nous. Voilà le but que je poursuis. Eh bien, Diaz, vous ne tombez pas à genoux pour remercier le ciel d'être un de ceux appelés à les recueillir ?

— Non, répondit simplement l'aventurier ; la cupidité ne m'eût pas fait braver les dangers que l'esprit de vengeance m'a fait rechercher. J'avais demandé au travail de mes bras ce que tant d'autres cherchent dans des voies plus faciles, mais moins sûres. Les Indiens ont ravagé mes champs, pillé mes troupeaux, égorgé mon père et mes frères ; moi seul ai pu échapper à leur fureur. Depuis ce temps, j'ai maudit l'ordre des choses qui ne sait pas protéger nos riches provinces : j'ai fait aux Indiens une guerre acharnée, j'ai massacré un nombre triple des leurs, j'ai vendu les fils de ces chiens par douzaines ; c'est encore l'espoir de la vengeance qui m'a conduit ici, et non l'ambition ni la cupidité ; mais j'aime mon pays, et je ne voudrais de ces trésors que pour essayer une dernière représaille contre ce congrès lointain qui nous tyrannise et ne sait pas nous protéger !

— Bien, ami Diaz, bien, s'écria l'Espagnol en tendant la main à l'aventurier.

Celui-ci reprit avec véhémence :

— Fort de l'appui que cet or me prêterait, je ferais partager mes griefs à ces soixante hommes qui dorment là, sous votre œil. A notre retour, ce serait le torrent grossi dans son cours, et nous secouerions le joug d'une capitale qui ne sait à chaque instant que changer d'hommes et de principes.

Don Estévan avait entrevu déjà, dans des conversations précédentes avec Diaz, une haine sourde contre le système fédéral ; mais jamais jusqu'alors ses rancunes ne s'étaient fait si clairement connaître. Il voulut savoir si elles ne se fondaient que sur des motifs personnels, semblables à ceux qu'il venait d'exposer.

— Le congrès est bien loin de vous, dit-il, avec une bonhomie feinte ; le gouvernement de Mexico manque des troupes et de l'argent nécessaires pour protéger des provinces aussi lointaines que les vôtres.

C'est là, sans doute, le plus grave reproche que vous avez à lui faire ?

— Le seul reproche ! Plût à Dieu ! Il y en a d'autres encore. L'indépendance n'est pour nous qu'un mot vide de sens, et nous n'avons que les charges d'une centralisation lointaine.

Don Estévan, profitant de la disposition d'esprit de Diaz, lui dévoila le projet que nous l'avons déjà vu dévoiler au sénateur.

Passant ensuite des principes aux personnes il nomma le roi don Carlos comme celui dont l'aventurier et ses amis devaient être les précurseurs.

— Un roi, le roi Charles Ier, soit ! reprit Diaz, mais nous aurons bien des obstacles à vaincre.

— Moins que vous ne pensez, répliqua l'Espagnol. En tout cas, l'or aplanira ces obstacles, ami Diaz. Demain, nous le récolterons à pleines mains, et nous pourrons ouvrir un chemin semé d'or à la royauté nouvelle, et payer largement les fondateurs les gardiens d'un trône qui n'attendra plus qu'un roi.

Ainsi, comme il l'avait promis à son maître, l'audacieux partisan ébauchait jusqu'au fond des déserts les fondements d'une dynastie future. Ce que l'influence aristocratique du sénateur pouvait et devait faire dans le congrès d'Arripe, l'influence subalterne d'un homme renommé par ses exploits devait l'obtenir de ses égaux. Le sommet et la base, l'Espagnol avait tout conquis. Sûr désormais d'arriver à son but, le grand seigneur foulait à ses pieds les obstacles intermédiaires.

Prêt à regagner l'endroit du camp où il devait dormir pour se reposer d'une longue marche et se préparer aux fatigues du lendemain, Diaz était sorti et allait prendre congé de don Estévan, qui l'avait accompagné hors de sa tente.

Au même moment où Benito et Baraja venaient de ce coucher sur le sol pour dormir aussi, l'Espagnol et le Mexicain, du haut de l'imminence où ils se trouvaient, dominaient toute l'étendue de la plaine.

Les Montagnes-Brumeuses s'élevaient au loin couvertes de leur voile mystérieux de brouillards éternels. Dans cette couronne épaisse de vapeurs qui cachait tant d'or, la lune semblait plonger de longs rayons d'argent.

Si près du but de son expédition, si près qu'il pouvait pour ainsi dire étendre la main de sa tente aux Montagnes-Brumeuses, don Antonio de Mediana jetait à l'horizon un regard de tranquille orgueil.

Tous les obstacles étaient surmontés. La vigilance incessante des Indiens avait été trompée, grâce à ce même Diaz, instrument énergique, assoupli aux volontés du duc de l'Armada. Un immense trésor, vierge encore depuis le commencement du monde, n'attendait plus que les mains qui allaient avidement le fouiller.

— Voyez, dit l'Espagnol à Pedro Diaz, de ces brouillards là-bas vont surgir les éléments d'un nouveau royaume, et notre nom appartient désormais à l'histoire. Maintenant je n'ai plus qu'une crainte, c'est quelque perfidie du Cuchillo, et vous la

partagerez comme moi lorsque vous saurez que c'est lui qui m'a vendu le secret que recèlent ces montagnes.

Diaz considérait d'un air pensif l'immense plaine qui s'étendait sous leurs pieds. Il semblait considérer un point encore invisible dans l'éloignement.

— Ah ! dit-il, j'aperçois un cavalier qui s'approche au galop, c'est Gayferos ou Cuchillo.

— Plaise à Dieu que ce soit le dernier ! dit Archiza en suivant de l'œil le cavalier qui s'avancait. C'est un coquin que j'aime mieux avoir à la portée de la main que loin de ma vue.

— Je crois reconnaître son cheval gris, répondit le Mexicain.

Au bout d'une minute, en effet, dans le cavalier qui accourait à toute bride, ils reconnurent Cuchillo à la clarté de la lune.

— Aux armes ! aux armes ! s'écria Cuchillo, voilà les Indiens !

Et, tout en jetant ce signal d'alarme, il précipita son cheval par l'ouverture que les sentinelles venaient de pratiquer dans le retranchement.

— Cuchillo ! les Indiens ! deux noms de sinistre augure, s'écria le duc de l'Armada.

CHAPITRE XXX

L'ATTAQUE DU CAMP

Au cri de Cuchillo qui retentit dans tout le camp, l'Espagnol et Pedro Diaz échangèrent un regard d'intelligence, comme si la même idée traversait leur esprit.

— Il est étrange que les Indiens aient retrouvé nos traces, dit don Estévan.

— Étrange, en effet, reprit Diaz.

Et, sans prononcer d'autres paroles, tous deux sortirent de la tente pour descendre de l'éminence sur laquelle elle était élevée.

En un clin d'œil, le camp avait été sur pied. Un instant la confusion régna dans toute son étendue. Ce fut un frémissement général parmi ces hommes intrépides, accoutumés à des alertes semblables et qui s'étaient déjà mesurés plus d'une fois avec leurs implacables ennemis. Les faisceaux de carabines furent rompus et chacun s'arma à la hâte.

Ainsi que l'avait annoncé Benito, les chevaux et les mules, comme à l'approche du lion et du tigre tremblaient à l'odeur des Indiens et secouaient leurs attaches, tant ces fils du désert y exercent une influence terrifiante ; mais le trouble occasionné par le cri d'alarme de Cuchillo s'apaisa bientôt, et tout le monde se trouva posté selon l'ordre que le chef avait indiqué d'avance en cas d'attaque.

Les premiers qui interrogèrent Cuchillo furent le vieux pâtre d'abord, puis Baraja, dont cette campagne était le début, et qu'on a vu désagréablement affectés des récits et des sombres prédictions de son compagnon.

— A moins que ce ne soit vous qui ayez attiré les Indiens sur nos traces dit l'ancien vaquero en

lançant au bandit un regard de soupçon, comment ont-ils pu les découvrir ?

— C'est moi qui les ai attirés, en effet, dit impudemment Cuchillo en descendant de cheval. J'aurais voulu vous voir poursuivi par une centaine de ces démons pour savoir si vous n'auriez pas comme moi galopé jusqu'au camp pour y chercher un asile.

— En paril cas, reprit sévèrement Benito, un homme, pour sauver ses compagnons, ne fuit pas, et se laisse aussi plutôt arracher la peau du crâne que de les trahir. Je l'aurais fait, moi, ajouta-t-il simplement.

— Chacun son goût, dit Cuchillo ; mais je n'ai de compte à rendre qu'au chef et non pas à ses serviteurs.

— Oui, murmura le vieux domestique, il n'arrive que ce qui doit arriver, un lâche ou un traître ne peut faire que des lâchetés ou des perfidies.

— Les Apaches sont-ils nombreux ? demanda Baraja à son ancien ami, car, depuis leur querelle à l'hacienda, leurs rapports avaient été moins fréquents.

— Je n'ai pas eu le temps de les compter reprit Cuchillo précipitamment. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils doivent être près d'ici.

Et, sans plus s'arrêter, il traversa le camp et se dirigea du côté de don Estévan. Celui-ci, les premières et les plus importantes mesures une fois prises, attendait à la portière de sa tente que Cuchillo vint lui rendre compte du résultat de son exploration et de l'imminence du danger.

Au moment où Cuchillo marchait sans répondre aux nombreuses questions dont on l'accablait de tous côtés, un homme s'avancait, un tison enflammé à la main, pour mettre le feu aux fascines entassées de distance en distance, quand la voix de don Estévan se fit entendre.

— Pas encore ! s'écria le chef ; c'est peut-être une fausse alerte, et, jusqu'à ce que nous ayons la certitude d'être attaqués, nous ne devons pas éclairer le camp pour nous trahir.

A ces mots de fausse alerte, on eût pu voir un sourire sinistre errer sur les lèvres de Cuchillo. L'homme rejeta son tison dans le foyer.

— En tout cas, ajouta don Estévan, que chacune selle son cheval et se trouve prêt.

Ensuite il rentra dans sa tente, en faisant signe à Diaz de l'accompagner.

— Cela veut dire, ami Baraja, fit Benito, que, si l'ordre est donné d'allumer les feux, nous serons biens sûrs d'être attaqués. La nuit surtout, c'est terrible.

— Qui le sait mieux que moi ? dit Baraja.

— Vous êtes-vous déjà trouvé la nuit à pareille fête ? demanda Benito.

— Jamais ; voilà pourquoi je redoute si fort une attaque nocturne.

— Eh bien ! si vous en aviez déjà vu, vous la...

— Je n'en aurais plus peur, se hâta d'interrompre Baraja.

— Vous la redouteriez encore davantage.

Cuchillo, dans son trajet jusqu'à la tente de don Estévan, composa ou plutôt décomposa son visage. Il rejeta en arrière ses longs cheveux, comme si le vent d'une course précipitée les eût fait voltiger sur sa tête, puis il entra dans la tente en homme qui ne fait que de reprendre haleine, et en essuyant sur son front une sueur absente. Il avait d'ailleurs conservé son air d'impudence habituelle.

Oroche, qui semblait plus particulièrement chargé de la garde personnelle de don Estévan, s'était glissé à côté de Diaz.

Le rapport de Cuchillo fut bref : chargé d'aller reconnaître l'abord des lieux vers lesquels devait s'avancer l'expédition, il avait poussé sa reconnaissance au delà des limites que lui assignait la prudence...

Diaz l'interrompait.

— J'avais pris des précautions telles, dit-il, pour dérober notre marche aux Indiens à l'aide de fausses traces, je les avais si bien fourvoyés que vous avez dû quitter la ligne que vous suiviez pour aller de droite et de gauche.

— En effet, reprit le bandit, je me suis égaré, trompé par la monotonie de ces plaines sans fin où chaque colline ressemble à une autre.

— Chaque colline ressemble à une autre ! reprit ironiquement Diaz. Qu'un homme des villes s'y laisse tromper, je le conçois ; mais vous, la peur mettait un voile de brouillard sur vos yeux ?

— La peur ! répondit Cuchillo, je ne la connais pas plus que vous.

— Alors, votre vue baisse, seigneur Cuchillo.

— Quoi qu'il en soit, continua ce dernier, je m'égarai, et, sans la colonne de fumée qui me guida je n'aurais pu sans doute reconnaître ma route aussi promptement que je le fis : mais j'aperçu un parti d'Indiens qui battait la campagne, et je dus faire un détour pour les éviter. C'est dans ce détour que je fus découvert par les rôdeurs, et je n'ai dû qu'à la vigueur de mon cheval l'avance que je viens de prendre sur eux.

Comme il achevait ce rapport, pendant lequel don Estévan avait plus d'une fois froncé les sourcils, Oroche sortit de la tente, puis il rentra aussitôt.

— Les Indiens sont là-bas, dit-il. Voyez ces ombres noires qui parcourent la plaine ; la lune les éclaire au loin, ce sont leurs batteurs d'estrade occupés à reconnaître notre campement.

Sur la surface blanche du désert, on pouvait voir en effet des formes équestres s'avancer, et disparaître à l'ombre des dunes de sable. Pedro Diaz consulta du regard don Estévan, puis il s'écria d'une voix qui retentit comme un signal de combat :

— Allumez les feux partout ; nous avons besoin de compter nos ennemis !

Quelques instants après ces paroles, une clarté rouge, presque aussi vive que celle du soleil, parut incendier tout le camp, et montra les aventuriers à leur poste, la carabine au poing, et les chevaux sellés et bridés, n'attendant plus que leurs cavaliers prêts à s'élaner sur leur dos, au cas où une sortie deviendrait nécessaire. Puis la tente de don

Estévan s'affaissa sur ses piquets arrachés par Oroche. Un calme imposant avait succédé au tumulte.

Le désert était silencieux comme le camp. La lune n'éclairait plus les évolutions des rôdeurs indiens, tous avaient disparu, semblables à ces rêves sinistres que chasse le retour de la lumière. C'était ce morne silence précurseur de l'orage.

Ce calme, du reste, avait quelque chose d'effrayant. Il n'annonçait pas une de ces surprises dans lesquelles un ennemi inférieur en nombre dissimule sa faiblesse par l'impétuosité de son attaque, tout prêt à lâcher le pied si on lui résiste. C'était le répit avant le combat, accordé par des ennemis impitoyables qui se recueillent un instant pour engager plus sûrement une lutte à mort.

— Oui, fiez-vous-y, disait à Baraja le vieux Benito, et dans un quart d'heure d'ici vous allez entendre les hurlements de ces diables rouges retentir à vos oreilles comme les fanfares du jugement dernier. C'est moi qui vous le dis, quoique je connaisse peu les mœurs des Indiens.

— Laissez donc ! reprit Baraja d'un air consterné, vous êtes l'homme le plus érudit en fait de tigres et d'Indiens que j'aie jamais vu, quoique, à vrai dire, vous pourriez être plus consolant. Plût à Dieu qu'il me fût permis de douter de la vérité de vos paroles !

— Il est des choses qu'il est toujours facile de prévoir. On peut prédire au voyageur qui s'endort dans le lit desséché d'un torrent que ses flots l'emporteront à son réveil ; que les Indiens qui connaissent la position de leurs ennemis et s'éloignent un instant, comptent leurs guerriers pour les attaquer. On peut prédire à coup sûr que plus d'un parmi eux poussera son cri de mort, comme beaucoup d'entre nous auront à dire leur *in manus* ; mais qui seront ceux-là ? voilà ce que nul homme ne saurait prédire. Connaissez-vous quelques prières des agonisants, seigneur Baraja ?

— Non, dit lugubrement l'aventurier.

— J'en suis fâché, car ce sont de ces petits services que l'on peut se rendre entre amis, et si j'avais la douleur, comme il est raisonnable de s'y attendre, de vous voir scalpé, puis égorgé...

Le vieux vaquero fut interrompu par des hurlements qui retentirent au loin, puis se rapprochèrent du camp.

Malgré le sens toujours sinistre des paroles de l'ancien pâtre, son sang-froid parmi les plus grands périls, sa résolution si fortement empreinte d'un fatalisme consolant soutenait le courage moins ferme de Baraja. Au moment où celui-ci frissonnait malgré lui à ces hurlements de guerre, qu'il faut avoir entendus pour en apprécier l'horrible harmonie, il jeta un regard sur Benito pour puiser dans son maintien un peu de la philosophie qui n'abandonnait jamais le vieillard.

La clarté des feux frappait vivement ses joues flétries. Pour la première fois, un nuage de tristesse résignée paraissait étendu sur son front penché. Ses yeux étaient humides comme si une larme allait s'en échapper. Baraja fut frappé de ce chan-

gement. Il appuya sa main sur le bras du vieux pâtre, Benito releva la tête :

— Je vous comprends, dit-il, mais l'homme a ses instants de faiblesse. Que voulez-vous ? je suis comme celui que le son de la trompette arrache à son foyer au moment où il pense le moins à le quitter. Au milieu de ces hurlements, j'entends là-haut le son de la trompette qui m'appelle, et, tout vieux que je suis, j'ai quelque peine à quitter mon foyer. Je n'ai ni femme ni enfants que je puisse regretter, ou qui aient à me pleurer, mais j'ai un vieux compagnon de ma vie solitaire dont je ne puis penser sans douleur à me séparer. C'est du moins une consolation pour le guerrier indien de savoir que son cheval de bataille partagera son tombeau et de croire qu'il le trouvera de cette façon dans la terre des Esprits. Combien de fois n'avons-nous pas parcouru les bois et les savanes ensemble ! que de fois n'avons-nous pas supporté tous deux l'ardeur du soleil, la faim et la soif ! Ce vieil et fidèle ami, c'est mon cheval, vous le devinez. Je vous le donne, ami Baraja, traitez-le doucement, aimez-le comme je l'aimais, et il vous aimera comme il m'aime. C'était le compagnon de celui qui fut étranglé par un tigre ; de nous trois, il va rester seul à présent.

En disant ces mots, le vieillard désigna du doigt un vieux et noble coursier qui, parmi la troupe de chevaux sellés, le cou arqué par sa bride attachée au pommeau de la selle, mâchait encore fièrement son mors. Benito s'avança vers lui, flatta de la main sa robuste croupe, et, ce moment de faiblesse passé, son visage reprit son impassibilité habituelle.

En recouvrant son sang-froid, le vieux pâtre était revenu aussi à ses habitudes de tout prévoir, quitte à glacer de terreur ceux qui l'écoutaient.

— Écoutez, dit-il à Baraja, pour vous remercier des soins que vous prendrez de mon vieil ami, je puis vous apprendre, pendant qu'il en est encore temps, un verset du psaume des agonisants, cela peut vous servir à vous comme...

— Eh bien ! s'écria Baraja en voyant que le vieillard n'achevait pas, avez-vous quelque effrayante nouvelle à m'annoncer ?

L'ancien vaquero ne répondit rien ; mais l'aventurier sentit le bras de Benito serrer convulsivement le sien. Le spectacle qui frappa Baraja était plus terrible que la plus terrible des réponses du vieillard. Ses yeux roulaient dans leurs orbites, et l'une de ses mains essayait vainement d'étancher le sang qui coulait d'une large blessure. Une flèche venue en sifflant s'était enfoncée dans sa gorge ; Benito tomba en s'écriant :

— Il n'arrive que ce qui doit arriver. Allez, ajoutait-il en repoussant les soins que Baraja essayait de lui donner, mon heure est venue... pensez à mon... vieil ami...

Les flots de sang qui sortaient de sa blessure lui coupèrent la parole.

En ce moment, les mieux montés des Apaches se montrèrent dans la plaine éclairée par la lune.

Les voyageurs qui n'ont rencontré que des Indiens *mansos* (civilisés) se feraient difficilement une idée,

d'après eux, de la race des Indiens sauvages.

Rien ne ressemblait moins à la famille dégénérée des Indiens des villes que ces fils indomptés des déserts, qui, semblables à l'oiseau de proie traçant dans l'air ses évolutions circulaires avant de fondre sur ses victimes, poussaient, en hurlant, leurs cheveux autour du camp. Ces figures, hideusement barbouillées de rouge, venaient de temps à autre s'éclairer du reflet des feux. Les longs cheveux que le vent faisait flotter au-dessus de leur tête les lanières de cuir de leurs vêtements qui dans la rapidité de la course, sifflaient autour d'eux comme des serpents, leurs cris perçants de bravade et de défi les faisaient ressembler aux démons auxquels on les a si justement comparés.

Il en était peu parmi les Mexicains qui n'eussent à venger quelque grief sur ces déprédateurs infatigables ; mais nul d'entre eux n'était animé à leur égard d'une haine semblable à celle de Pedro Diaz. La vue de ces ennemis produisait sur lui l'effet d'une banderole écarlate sur le taureau, et à leur aspect il semblait avoir peine à maîtriser l'ardeur de sa haine, et ne résister que difficilement à la tentation de se signaler par un de ces exploits qui avaient rendu son nom redoutable à leurs tribus.

Mais il était urgent de donner l'exemple de la discipline, et l'aventurier contint sa bouillante impatience. Le moment, du reste, n'était pas éloigné où les Indiens allaient attaquer. Cette fois du moins l'avantage de la position servait à compenser chez les Mexicains l'inégalité probable du nombre.

Après avoir assigné à chacun son poste derrière les chariots, don Estévan fit placer sur la hauteur qu'occupait naguère sa tente ceux de ses hommes dont les carabines avaient la plus longue portée, et dont le coup d'œil était le plus sûr. Les feux répandaient au loin assez d'éclat pour éclairer le but de leurs balles. Quant à lui, son poste était partout.

Cependant la vue perçante des Indiens et les rapports de ceux des leurs qui s'étaient le plus avancés les avaient sans doute instruits de la position des blancs, car un moment d'indécision sembla régner parmi eux après la démonstration faite dans le but d'effrayer leurs ennemis. Mais la trêve ne fut que de courte durée.

Après un intervalle de silence, cent bouches hurlèrent à la fois et firent entendre le cri de guerre avec d'effroyables intonations ; la terre trembla sous une avalanche de chevaux lancés à toute course, et au milieu d'une grêle de balles, de pierres et de flèches, le camp se trouva cerné de trois côtés par une multitude désordonnée de guerriers à la chevelure flottante. Cependant, un feu bien nourri jaillit en éclairs du sommet de l'éminence.

Sous ce feu meurtrier, des chevaux galopèrent sans maîtres dans la plaine, tandis que, d'autre part, des cavaliers se débarrassaient du poids de leurs chevaux abattus, et le combat s'établit bien tôt corps à corps, les Mexicains derrière leurs chariots, les Apaches essayant de les escalader.

Oroche, Baraja et Pedro Diaz, serrés les uns contre les autres, tantôt se rapprochant et frappant

à leur tour, s'animaient du geste et de la voix et s'interrompaient pour jeter un coup d'œil sur leur chef. Nous avons dit que le bruit s'était vaguement répandu qu'il connaissait un des gîtes aurifères les plus riches de l'État ; la cupidité faisait chez Oroche et Baraja l'office du dévouement le plus enthousiaste.

— Caramba ! s'écria Baraja, un homme possesseur d'un pareil secret devrait être invulnérable.

— Immortel, s'écria Oroche, ou ne mourir qu'à près. . .

Un coup de *macana* (casse-tête), déchargé sur le crâne d'Oroche, lui coupa la parole, et sans la solidité de son chapeau et le luxe de sa chevelure, c'en était fait du gambusino. Il mesura rudement la terre.

Tandis qu'il essayait de se relever encore tout étourdi, son adversaire, entraîné par la violence du coup, appuyait, pour se retenir, une main sur le timon qui les séparait. Diaz s'empara du bras de l'Indien, et, s'appuyant sur le moyeu de la roue, l'entraîna par une force irrésistible ; le guerrier apache vida les arçons et tomba dans le camp. Il n'avait pas touché la terre que le poignard tranchant du Mexicain avait presque séparé la tête du tronc.

Désormais inutiles sur leur poste élevé, car la mêlée était si épaisse que leurs coups auraient pu être aussi funestes aux leurs qu'aux Apaches, les tirailleurs étaient revenus se mêler aux combattants.

Dans l'angle du retranchement où ils se tenaient, don Estévan et Cuchillo n'avaient pas à soutenir une attaque moins furieuse. Le premier, tout en songeant à sa défense personnelle, car, en pareil cas, un chef doit être soldat, jetait un coup d'œil sur toute la ligne de défense du camp ; mais ce n'était qu'à grand-peine qu'il pouvait faire entendre, au milieu des hurlements qui assourdisaient les combattants, les avis qu'il transmettait et les ordres qu'il donnait. Plus d'une fois, un léger fusil à deux canons, de fabrication anglaise, qu'il chargeait et déchargeait tour à tour avec autant de rapidité que d'adresse, écarta de l'un des siens le couteau, la hache ou le casse-tête qui le menaçait. Les hourras qui répondaient aux rugissements des Apaches accueillirent la sûreté de son coup d'œil. Il était en un mot ce que les aventuriers l'avaient vu depuis le commencement de cette dangereuse campagne, le chef qui pensait à tout dans le commandement et le soldat que rien n'effrayait dans l'action.

Accompagné de son cheval encore tout sellé, et qui suivait ses mouvements avec l'intelligence d'un épagueul, Cuchillo se tenait derrière son chef, et le plus à l'écart possible, avec moins de bravoure que de prudence. Il semblait suivre d'un œil soucieux les chances de l'attaque et de la défense, quand tout à coup il chancela sur ses jambes, recula comme frappé d'une blessure mortelle et alla tomber lourdement à quelque distance des chariots. Cet incident passa presque inaperçu au milieu de la mêlée,

chacun avait assez de danger à écarter de sa personne pour ne songer qu'à soi.

— C'est un lâche de moins, se contenta de dire froidement Arechiza qui avait suivi les manœuvres prudentes de Cuchillo, tandis que son cheval, accouru près de lui, ouvrait, à l'aspect de son maître, des naseaux épouvantés.

Pendant quelques instants, Cuchillo resta immobile, puis il souleva petit à petit la tête pour jeter autour de lui un regard perçant dont sa mort, qui semblait prochaine, n'avait pas éteint la clairvoyance. Quelques secondes après, le bandit se releva sur ses pieds comme un homme à qui l'agonie rend une lueur de force ; puis, en apparence blessé à mort, la main appuyée sur sa poitrine, semblant essayer d'y retenir la vie prête à s'en échapper, il fit quelques pas en chancelant et s'affaissa assez loin de l'endroit où il était tombé pour la première fois, mais du côté opposé à l'attaque.

Son cheval le suivit et le flaira de nouveau. Alors si tous les aventuriers n'eussent pas été trop pressés par leurs ennemis, ils eussent pu voir le bandit rouler de nouveau sur lui-même, vers le point des retranchements que les Indiens laissaient libre. Cela fait, il attendit encore, et enfin il se glissa sous les roues des chariots hors du camp.

Là, il se dressa sur ses jambes aussi ferme qu'aux jours de sa vigueur. Un sourire de joie sombre erra sur sa figure. L'obscurité et le tumulte favorisaient sa manœuvre. Il délia doucement les chaînes de fer des deux chariots, et ouvrit un passage. Le bandit siffla, et son cheval ne tarda pas à se glisser lui-même par l'ouverture. En un clin d'œil il fut en selle, presque sans toucher l'étrier. Alors, après s'être un instant consulté, il mit l'éperon au flanc de l'animal, qui partit comme un trait, et tous deux disparurent dans les ténèbres.

Des deux côtés du retranchement des cadavres jonchaient la terre. Les bûchers, à moitié consumés, éclairaient d'un reflet rougeâtre les scènes sanglantes de cette lutte nocturne ; les hurlements d'ennemis acharnés, les détonations répétées, le sifflement des flèches se suivaient sans interruption. Les figures hideuses des cavaliers indiens empruntaient à la lueur des feux un aspect plus hideux encore, puis disparaissaient dans les ténèbres sans qu'il fût possible de calculer leur nombre dans les intermittences de lumière et d'obscurité.

Cependant un des points des retranchements avait fléchi sous des attaques sans cesse renouvelées. Morts ou blessés les défenseurs de cet endroit de la ligne de chariots avaient cédé à des ennemis qui semblaient à chaque instant sortir de terre plus nombreux et plus acharnés. Ce fut un instant d'horrible confusion, un pêle-mêle de corps entrelacés que dominaient les panaches des guerriers indiens et que fendaient les poitrails de leurs chevaux. Bientôt, comme le flot qui se rejoint après s'être séparé, la ligne des aventuriers, un instant enfoncée, se reforma sur un groupe d'Apaches qu'on vit bondir au milieu du camp, semblables à des bêtes féroces.

Accourus du point qu'ils défendaient encore, Oroche, Baraja et Pedro Diaz se trouvèrent face à face avec leurs ennemis, sans que rien cette fois ne les séparât. Déchirés, souillés de sang et de poussière, les trois aventuriers venaient tenter un dernier effort.

Au milieu du groupe d'Indiens dont la lance et le casse-tête tombaient indifféremment sur les chevaux, sur les mules effrayées et sur les hommes, un chef était reconnaissable à sa haute taille, à la peinture de figure, à la vigueur de ses coups.

C'était la seconde fois que le chef apache se rencontrait face à face avec les blancs depuis le commencement de cette campagne. Son nom leur était connu.

— Ici, Diaz, s'écria Baraja qui, après la chute de Benito, l'avait abandonné sur le champ de bataille, où ses services lui étaient désormais inutiles, pour se joindre à Oroche et à Pedro Diaz, à nous le Chat-Pard.

Au nom de Diaz, dont la renommée était venue jusqu'à lui, le chef indien chercha du regard celui qui le portait. Les yeux du guerrier sauvage semblaient lancer des flammes, et il ramenait en arrière sa lance prête à frapper Diaz, accouru à la voix de Baraja, quand un coup de couteau d'Oroche entama les jarrets de son cheval. L'Indien, jeté à terre par la chute de sa monture, laissa tomber la lance qu'il tenait : Diaz s'en empara, et, tandis que l'Apache se relevait sur un genou en dégainant un coutelas tranchant, la pointe de l'arme échappée à sa main s'enfonça dans sa poitrine nue et sortit toute sanglante entre ses épaules.

Frappé à mort, l'Indien ne laissa sortir aucun cri de sa bouche, ses yeux ne perdirent rien de leur expression de menace hautaine ; la rage se peignait sur ses traits déjà décomposés.

— Le Chat-Pard a la vie dure, dit-il, et, d'une main à laquelle la mort prochaine n'ôtait encore rien de sa vigueur, le chef Indien serra fortement le bois de la lance toujours maintenue par Diaz.

Une lutte suprême s'engagea. A chaque effort de l'Apache pour attirer vers lui son ennemi et l'envelopper d'une dernière et nouvelle étreinte, l'arme meurtrière traçait plus avant à travers sa poitrine son chemin sanglant. Mais bientôt les forces lui manquèrent, et, violemment arrachée de son corps, la lance revint toute rouge de sang aux mains de Diaz ; l'Indien s'affaissa sur lui-même, jeta sur son ennemi un regard de défi et ne bougea plus.

Leur chef tombé sous les coups de Pedro Diaz, les autres Apaches ne tardèrent pas à éprouver le même sort, tandis que leurs compagnons essayaient vainement de forcer une seconde fois la ligne des chariots entrelacés. Victimes de leur témérité, les guerriers indiens, sans songer à demander une merci qu'ils ne savent jamais accorder, étaient morts comme ils devaient mourir, la face tournée vers l'ennemi, entourés des cadavres de ceux qui les avaient précédés dans le grand voyage à la terre des Esprits.

Des sauvages engagés dans le camp, un seul était resté debout. Pendant une minute, il promena autour de lui ses yeux ardents comme ceux du tigre cerné par les chasseurs. Loin de chercher à dissimuler sa présence, l'Indien poussa de nouveau son cri de guerre, mais ce cri se confondit avec ceux qui déchiraient au dehors les échos de la plaine. Alors, profitant d'un moment de confusion pendant lequel les aventuriers, attaqués au dehors, laissaient presque libre la brèche ouverte dans l'enceinte du camp, l'Apache la fit franchir à son cheval et se trouva parmi les siens.

Pedro Diaz, seul peut-être dans le camp, avait aperçu l'Indien qui, échappé au massacre des siens, s'était élancé hors des retranchements. C'était une proie qu'il regrettait, et l'implacable ennemi des Indiens avait coutume de ne pas se consumer en regrets stériles.

L'aventurier s'était élancé sur le cheval de bataille qu'il tenait de la munificence de don Augustin Pena. A sa main gauche était suspendue par la dragonne une longue et large épée de Tolède, avec la fière devise espagnole :

*No me saques sin razon,
No me envaines sin honor* (1).

et dont la lame était rougie de sang. De sa main droite étendue au-dessus de ses yeux, il se faisait comme un abat-jour contre la lumière du feu et jetait devant lui un regard qui essayait de percer l'obscurité lointaine. Tout d'un coup, il aperçut, à l'extrémité de la zone lumineuse que projetaient encore les foyers près de s'éteindre, un cavalier indien.

C'était l'homme que cherchait Diaz. L'Indien faisait décrire avec fureur à son cheval mille évolutions diverses, en poussant des hurlements de défi. L'aventurier se rappela cette phrase de l'hacendero à propos du cheval qu'il lui avait donné : " L'Indien que vous poursuivrez devra être monté sur les ailes du vent si vous en l'atteignez pas, quelque avance qu'il ait sur vous," et il résolut d'en faire l'épreuve.

Le noble animal, excité par l'épée, franchit les retranchements renversés par les Indiens, et en un clin d'œil les deux cavaliers étaient côte à côte. L'Indien brandissait son casse-tête, Diaz pointait contre lui sa lame rougie. Ce fut, pendant quelques secondes, une lutte merveilleuse d'agilité, de courage et d'adresse. L'un et l'autre soutenaient la réputation des Mexicains et des Indiens, qui sont les premiers cavaliers du monde ; le casse-tête de l'Apache fit voler en éclats l'épée du Mexicain. Les deux combattants se prirent alors corps à corps pour essayer de s'enlever mutuellement de leur selle ; mais, pareils à des centaures, chacun d'eux semblait ne faire qu'un avec son cheval.

Enfin Diaz put se dégager de l'étreinte de son ennemi. Il fit reculer son cheval sans cesser de faire face lui-même à l'Indien, puis, quand il en fut à quel-

ques pas, il fit cabrer sa monture si furieusement de deux coups d'épée, que l'animal sembla planer un instant au-dessus du groupe de l'Indien et de son cheval. Au même moment, le Mexicain leva la jambe droite sans que son pied lâchât l'étrier, et d'un coup de cet étrier de bois, large, pesant, cerclé de fer, il brisa le crâne de l'Indien, que son cheval emporta mort et non désarçonné.

Ce dernier et magnifique exploit fut comme la fin du combat qui durait depuis si longtemps. Quelques flèches volèrent sans l'atteindre autour de Diaz, que ses compagnons reçurent avec des hurlements de joie qui ne le cédaient pas en modulations sauvages à ceux des Apaches.

Diaz remplaça son épée brisée et reprit haleine. Un moment de repos indispensable aux deux partis eut lieu comme d'un commun accord. On put alors s'interroger et se reconnaître.

— Pauvre Benito ! s'écria Baraja, que Dieu ait son âme ! C'est une perte pour nous. Il n'est pas, je crois, jusqu'à ses effrayantes histoires que je ne regrette...

— Et ce qui est le plus regrettable encore, interrompit Oroche, c'est la mort de l'illustre Cuchillo, le guide de l'expédition.

— Vos idées sont encore brouillées du coup de casse-tête que vous avez reçu sur le crâne, dit à son tour Diaz en essayant sur son étrier la flexibilité de la nouvelle épée dont il s'était pourvu. Sans l'illustre Cuchillo, comme vous l'appellez, nous n'aurions pas perdu ce soir, vingt braves camarades au moins que nous serons forcés d'enterrer demain. Cuchillo a eu le tort de mourir un jour trop tard. Quant à lui, je n'ose dire : Dieu veuille avoir son âme !

Pendant ce temps, les Indiens délibéraient entre eux. Le dernier exploit de Diaz, la mort que plusieurs des leurs avaient trouvée dans le camp des blancs, ceux que les balles mexicaines avaient mis hors de combat, avaient éclairci leurs rangs. Les Indiens ne s'acharnent jamais à des exploits impossibles. Un singulier mélange de prudence et de mépris de la vie distingue cette race extraordinaire. La prudence leur conseillait la retraite ; ils l'exécutèrent aussi brusquement que l'attaque. Mais les aventuriers avaient une tactique différente à suivre. Il était urgent de profiter d'une victoire dont le bruit devait arriver jusqu'au fond des déserts et assurer désormais leur marche. Aussi l'ordre de poursuivre les fuyards donné par don Estévan fut-il accueilli avec acclamation. Une vingtaine de cavaliers s'élancèrent sur leurs chevaux. Pedro Diaz ne fut pas le dernier. L'épée d'une main, le lazo et la bride l'autre, il ne tarda pas à disparaître avec ses compagnons aux yeux des Mexicains restés dans le camp.

Ceux-ci, quoique tous blessés plus ou moins grièvement, s'occupèrent d'abord, avant de se reposer, à reconstruire soigneusement, en cas de nouvelle attaque, les lignes enfoncées de leurs retranchements ; puis, accablés de fatigue, de soif et de faim, sans songer à débarrasser l'enceinte du camp des cadavres qui la jonchaient, chacun s'éten-

(1) *Ne me tire pas sans juste cause,
Ne me rengainé pas sans honneur.*

dit sur cette terre encore humide de sang pour y goûter quelques instants de repos. Bientôt, au milieu du silence important de la nuit, les lueurs de la lune et des bûchers mourants éclairèrent pêle-mêle ceux qui dormaient d'un court sommeil, comme ceux qui ne devaient plus se réveiller.

CHAPITRE XXXI

LE FATALISTE

Cependant au milieu de ce calme momentané qui avait succédé au fracas du combat, pendant que le sol altéré buvait tout le sang répandu sur sa surface, un seul homme se leva lentement au bout d'une heure environ. A l'aide de la clarté indécise d'un tison qu'il tenait, il interrogea tous les cadavres étendus à ses pieds. Il semblait chercher à lire sur ces figures livides ou sanglantes le nom qu'elles avaient porté de leur vivant.

Tantôt la lueur du tison éclairait la peinture bizarre d'un cadavre indien ou le visage pâle d'un blanc dormant côte à côte du sommeil éternel ; parfois un sourd gémissement signalait à ses recherches un des aventuriers blessés ; mais, à chaque investigation, le visiteur curieux faisait un geste de désappointement.

Tout à coup, au milieu de ce silence de mort que gardaient les vivants comme ceux dont l'âme avait abandonné le corps, une voix affaiblie appela l'attention du chercheur nocturne. Il essaya, dans la demi-obscurité, de reconnaître de quel endroit partait la voix qui l'appelait. Un faible mouvement de la main que fit un de ceux qui étaient étendus sous ses yeux fixa son incertitude. Il s'approcha du mourant, et, à l'aide du peu de lumière que répandait le tison qu'il promenait sur son visage, il reconnut l'homme couché à ses pieds.

— Ah ! c'est vous, mon pauvre Benito ? dit-il, tandis que sa figure exprimait un sentiment de pitié profonde.

— Oui, dit l'ancien pâtre, c'est le vieux Benito qui meurt dans le désert comme il y a presque toujours vécu... Quant à moi, je ne sais qui vous êtes, mes yeux sont obscurcis... Baraja est-il toujours du monde ?

— Je pense, répondit l'homme ; il est maintenant à la poursuite des Indiens, et il reviendra assez tôt, je l'espère, pour vous dire un dernier adieu.

— J'en doute, reprit Benito. J'avais voulu lui apprendre un dernier verset de la prière des agonisants... moi, je ne me le rappelle plus à présent ; n'en savez-vous pas quelqu'un ?

— Pas un lambeau, répondit l'interlocuteur du moribond.

— Ah ! je m'en passerai, répondit Benito, que son admirable stoïcisme n'abandonnait pas dans ce moment suprême ; puis il reprit d'une voix plus faible encore : " J'ai légué à Baraja un vieux compagnon, un vieil ami ; qui que vous soyez, recommandez-lui mes derniers désirs, qu'il l'aime comme moi... "

— Un frère sans doute ?

— Mieux que cela : mon cheval.

— Je lui répéterai vos dernières recommandations, n'en doutez pas.

— Merci, reprit le vieillard ; quant à moi, j'ai fini mes caravanes. Les Indiens, dans ma jeunesse, ne m'ont pas tué quand ils m'avaient fait prisonnier ; ils m'ont tué dans ma vieillesse sans me prendre, cela... Il s'arrêta. C'était la dernière réticence du vieillard. " Cela se compense," ajouta le vieux pâtre d'une voix si faible que le son en parvint à peine à l'oreille de celui qui l'écoutait.

Ce fut aussi la dernière parole qui s'échappa des lèvres de Benito. Il s'était endormi dans le fatalisme optimiste qui faisait le fond de son caractère.

— C'était un brave serviteur, se dit à lui-même le chercheur nocturne. Que la paix soit avec lui !

Après cela, il continua d'interroger encore ces vestiges sanglants disséminés sur le sable, puis, le front soucieux, fatigué d'une recherche inutile, il revint pensivement reprendre la place qu'il occupait. Dès lors la froide et unique immobilité de la mort parut envelopper de nouveau le camp tout entier, comme si le dernier vivant se fût couché pour mourir à son tour.

Cependant un bruit confus de voix et de chevaux signala le retour des aventuriers engagés à la poursuite des Apaches, et à la clarté douteuse que jetaient encore les foyers presque éteints, on les vit rentrer dans le camp. Le même homme qui s'était déjà levé vint à leur rencontre et les interrogea. Tandis que plusieurs cavaliers mettaient pied à terre pour s'ouvrir un passage à travers les barricades, Pedro Diaz s'avança vers lui. Une sueur de sang décollait de son front.

— Seigneur don Estévan, lui dit-il, nous n'avons pas été heureux dans notre poursuite. A peine avons-nous pu passer au fil de la lance un ou deux fuyards, et encore avons-nous perdu un des nôtres. Cependant j'amène un prisonnier : vous plaît-il que nous l'interrogeons ?

En disant ces mots, Diaz détacha son lazo de l'arçon de sa selle, et montra du doigt une masse informe serrée par le nœud coulant. C'était un Indien qui, impitoyablement traîné parmi les pierres et les ronces de la plaine avait laissé à chaque pas un lambeau de chair, et n'offrait, pour ainsi dire, aucun vestige de forme humaine.

— Il était cependant bien vivant quand je l'ai pris, s'écria l'aventurier ; mais ces chiens d'Indiens sont ainsi faits, que celui-là se sera laissé mourir pour ne pas parler.

Sans daigner sourire à cette atroce plaisanterie, don Estévan fit signe à Diaz de l'accompagner en un endroit du camp où ils pussent tenir conseil sans être entendus. Quand les derniers venus se furent également couchés sur la terre, et que le silence régna de nouveau :

— Diaz, dit Arechiza, nous touchons au terme de notre expédition ; demain, je vous l'ai dit, nous camperons au pied de ces montagnes ; mais, pour que le succès couronne nos efforts, il faut que la

trahison ne vienne pas y mettre d'obstacle. C'est à ce sujet que je veux vous consulter ce soir et m'ouvrir à vous sans réserve. Vous connaissez Cuchillo de longue date, continua don Estévan, mais depuis moins longtemps, et, certes, moins à fond que moi. Dès sa plus tendre jeunesse, il a fait métier de trahir ceux à qui il paraissait le plus dévoué. Je ne sais pas lequel l'emporte chez lui de tous les vices dont il est si largement doté ; en un mot, l'aspect sinistre de son visage ne trahit encore qu'un reflet affaibli de la noirceur de son âme. Ce riche et mystérieux placer vers lequel je vous conduis, et dont la dépouille doit payer la glorieuse régénération de la Sonora, c'est lui, vous ai-je dit encore, qui m'en a vendu le secret. Ce secret, j'ai su comment il s'en était rendu le seul maître : c'est en égorgeant l'ami qui le lui avait livré gratuitement, tandis que ce malheureux pensait trouver en lui un compagnon fidèle de ses dangers. J'ai donc toujours eu l'œil ouvert sur Cuchillo ; ce soir, sa disparition m'avait alarmé ; mais elle pouvait être le résultat d'un accident bien commun dans ces déserts ; l'attaque dont nous avons failli être tous victimes a confirmé mes soupçons. Il s'était avancé de nouveau sous notre protection jusqu'à l'endroit où sa main pouvait s'étendre sur une partie de ces immenses trésors. Il avait besoin d'auxiliaires pour égorger soixante hommes déterminés : les Apaches n'ont été aujourd'hui que ses instruments et ses complices.

— En effet, répliqua Diaz, quelques hésitations dans son rapport m'avaient semblé suspectes, mais il est un moyen bien simple : on peut assembler un conseil de guerre, l'interroger, le convaincre de trahison et le fusiller séance tenante.

— Dès le commencement de la mêlée, je lui avais assigné un poste près de moi pour le surveiller plus facilement. Je l'ai vu hésiter, puis tomber frappé mortellement en apparence ; je me suis applaudi d'être débarrassé d'un traître et d'un lâche : mais tout à l'heure j'ai compté et recompté les morts, et je n'ai retrouvé Cuchillo nulle part, il est donc urgent que, sans perdre de temps, nous suivions sa trace ; il ne saurait être bien loin d'ici. Vous êtes accoutumé à ces sortes d'expéditions, il faut, sans délai, nous mettre à sa poursuite et faire prompt et sévère justice d'un infâme dont la vie doit payer la trahison.

Diaz parut réfléchir quelques instants, puis, prenant une détermination subite :

— Sa trace ne sera ni longue ni difficile, à trouver, dit-il ; Cuchillo a dû se diriger vers le val d'Or ; c'est vers le val d'Or qu'il faut l'aller chercher.

— Vous allez vous reposer une heure, reprit le chef, car vous devez être fatigué de massacres. Ah ! Diaz, si tous ces hommes étaient comme vous, quel facile chemin nous nous ouvririons, l'or d'une main et l'épée de l'autre !

— J'ai fait de mon mieux, reprit l'aventurier.

— Vous direz à nos hommes qu'il est urgent que nous allions pousser une reconnaissance aux environs du camp. Vous transmettez l'ordre à nos soldats

de faire bonne garde et d'attendre notre retour ; puis, vous prendrez avec vous Baraja et Oroche, et tous les quatre ensemble nous nous dirigerons vers le val d'Or.

— C'est bien certainement là que doit être Cuchillo, reprit Diaz, et, malgré l'avance qu'il a sur nous, nous le retrouverons, soit à l'aller, soit au retour.

— Nous le retrouverons au val d'Or, dit don Estévan ; quand vous l'aurez vu une seule fois, vous me direz si c'est un endroit qu'un homme semblable à Cuchillo peut quitter facilement lorsqu'il y a pénétré.

Diaz s'éloigna pour exécuter les ordres de son chef. Celui-ci fit relever sa tente pour qu'en son absence même sa bannière flottât sur le camp en signe d'autorité protectrice ; puis il se jeta sur son lit et dormit du sommeil du soldat sur le champ de bataille à la suite d'une journée de fatigue.

Une heure après, Diaz était debout devant lui.

— Seigneur don Estévan, dit-il, tout est prêt pour partir.

Le duc de l'Armada se leva, car il s'était couché tout habillé. Son cheval sellé l'attendait. Oroche et Baraja étaient en selle aussi.

— Diaz dit don Estévan à demi-voix, avant de partir, demandez aux sentinelles si Gayferos est de retour.

Diaz répéta la question du chef à l'un des factionnaires qui se promenait l'arme au bras derrière les chariots.

— Seigneur capitaine, répondit le soldat interrogé, le pauvre garçon ne reviendra sans doute jamais. Les Indiens ont dû le surprendre et le fusiller avant de nous attaquer. C'est probablement, comme disait le vieux Benito, la cause des détonations que nous avons entendues toute l'après-midi.

— Il n'est que trop certain que Gayferos a été massacré, répéta Pedro Diaz ; mais quant aux coups de fusil que l'écho nous a répétés, il est probable qu'ils ont une origine différente.

Comme il achevait ces mots, don Estévan était monté à cheval à son tour, et tous quatre, pendant que les sentinelles seules veillaient à tour de rôle, partirent au grand trot dans la direction des Montagnes-Brumeuses.

CHAPITRE XXXII

SCÈNES DU DÉSERT

C'est à la même heure du jour où les Indiens réunis autour du feu de leur conseil, délibéraient sur les moyens d'attaquer le camp des chercheurs d'or, que nous devons retourner vers trois personnages qu'on nous reprocherait d'avoir oubliés trop longtemps.

La brume commence à s'élever lentement de la rivière au milieu de laquelle est situé le petit flot qui sert de retraite aux trois chasseurs, Bois-Rosé, Fabian et Pepe.

De grands saules et des trembles croissaient sur les bords du rio Gila, à une portée de carabine de la petite île en question, et si près de l'eau que leurs racines perçaient le terrain de la berge et s'abreuyaient dans la rivière. L'intervalle entre chaque arbre était en outre rempli par les pousses vigoureuses de l'osier ou par d'autres rejetons entrelacés. Mais en face à peu près de l'îlot s'ouvrait un assez large espace dégarni de végétation.

C'était le chemin que s'étaient frayé, pour venir boire à la rivière, les troupeaux de chevaux sauvages ou de buffles. On pouvait donc, de l'îlot, jeter à travers cette échappée un regard libre sur la plaine.

L'îlot où se trouvaient les trois chasseurs avait été primitivement formé par des troncs d'arbres arrêtés par leurs racines au fond du lit de la rivière. D'autres arbres s'étaient échoués contre cet obstacle, les uns pourvus encore de leurs branches et de leur feuillage, les autres desséchés depuis longtemps, et de l'entrelacement de leurs racines il s'était formé comme une espèce de radeau grossier.

Depuis cette formation, il avait dû se passer bien des hivers et bien des étés, car des herbes desséchées arrachées aux rives par la crue des eaux et enchevêtrées dans les branches, avaient comblé les interstices de ce radeau. Puis la poussière que le vent chasse et transporte au loin, avait recouvert ces herbes d'une croûte de terre, et formait une sorte de terrain solide dans cette île flottante.

Des plantes marines avaient poussé le long des bords. Du tronc des saules avaient jailli des pousses vigoureuses qui, avec les roseaux et les sagittaires, entouraient cet îlot d'une frange de verdure bizarrement mariée aux squelettes des arbres ou à leurs grandes branches dépouillées d'écorce.

Cette espèce de radeau pouvait avoir cinq ou six pieds de diamètre, et un homme couché, ou même à genoux, quelle que fût sa taille, disparaissait entièrement derrière le rideau que formaient les pousses et les branches des saules.

Le soleil descendait vers l'horizon, et déjà un peu d'ombre projetée par la ceinture de feuilles et d'herbes s'allongeait sur le terrain de l'îlot. A la faveur de la fraîcheur que répandait cette ombre naissante, ainsi que des émanations de la rivière, Fabian dormait, étendu sur le sol Bois-Rosé semblait surveiller ce sommeil précaire pris à la hâte après les fatigues d'une longue marche et au milieu des dangers sans cesse renaissants. Pepe se rafraîchissait en plongeant ses jambes dans l'eau.

Nous profiterons du sommeil momentané de Fabian pour lever le voile dont le jeune comte cachait aux yeux de ses deux amis ses plus secrètes et plus chères pensées.

Au moment de la chute de Fabian dans le torrent, Pepe avait oublié que l'ennemi dont il avait juré de tirer vengeance échappait à sa haine. Le Canadien et lui n'avaient songé qu'à porter un prompt secours à Fabian.

En revenant à la vie, le cœur encore déchiré du récit de l'ex-miquelet, le premier mouvement de Fabian avait été de reprendre une poursuite inter-

rompue. La conquête du val d'Or, le souvenir toujours présent de dona Rosario avaient un instant disparu devant un impérieux besoin de venger sa mère.

Pepe, de son côté, n'était pas homme à renoncer au serment qu'il avait fait. Quant à Bois-Rosé, toutes ses affections se concentraient sur ses deux compagnons, et il les eût suivis jusqu'aux extrémités du monde.

Cet échec momentané, loin de les décourager, n'avait fait qu'exciter leur ardeur. En amour comme en haine, les obstacles sont toujours un puissant stimulant chez les âmes vigoureusement trempées. Peu à peu, cette poursuite avait présenté un double but à Fabian. Elle le rapprochait de ce val d'Or situé dans les déserts où don Antonio allait s'engager, et il nourrissait un vague espoir : peut-être le placer qui lui avait été révélé n'était-il pas le même que celui dont l'expédition conduite par le duc de l'Armada se proposait la conquête. Revenu à des idées plus raisonnables, Fabian se disait que la fille de don Augustin n'obéissait sans doute qu'aux vues ambitieuses de son père, et que lui, noble et riche, il lui serait facile de l'emporter sur un rival tel que le sénateur Tragaduros.

Mais aussi, peu à peu, le découragement était revenu s'emparer de Fabian. Il aimait la fille de l'hacendero de toutes les forces de son âme, et la pensée de ne devoir son amour qu'aux trésors qu'il poursuivait avait produit ce découragement dont il était victime.

Fabian n'avait pas tardé non plus à comprendre que l'ardente et jalouse tendresse du Canadien avait fait de lui le but exclusif de sa vie ; que, pareil à l'aigle qui arrache son aiglon de la main de l'homme pour l'emporter dans son aire accessible à lui seul, Bois-Rosé, qui avait dit pour jamais adieu à la vie civilisée, comme les coureurs des bois ses pareils, voulait faire de lui son compagnon inséparable dans les déserts, et que tromper cet espoir, c'était jeter un voile de deuil sur l'avenir du vieillard. Cependant, aucune confiance relative à leurs projets d'avenir n'avait été échangée entre Fabian et Bois-Rosé. Mais devant un amour qu'il croyait sans espoir, devant les vœux ardents, quoique secrets, de l'homme qui, pendant deux ans, lui avait servi de père, et dont une séparation devait briser le cœur, Fabian avait fait un généreux et silencieux sacrifice de ses goûts et d'espérances qui s'obstinaient à ne pas mourir.

Nous ne pourrions mieux comparer, en un mot la situation de Fabian, qui n'avait pour ainsi dire qu'à tendre la main vers des biens que tout le monde envie, la richesse, les titres et les honneurs, qu'à celui dont un amour malheureux a défloré la vie, et qui, dédaignant l'avenir, cherche dans un cloître l'oubli du passé. Pour Fabian de Mediana, le cloître c'était le désert ; et, sa mère une fois vengée, il ne lui restait plus qu'à s'y ensevelir pour jamais. Triste et inefficace remède que la solitude avec ses voix mystérieuses, les contemplations ardentes qu'elle excite et les extases sans fin qu'elle éveille,

pour une passion que la solitude elle-même avait si profondément développée dans le jeune cœur de Fabian !

Un seul espoir lui restait : c'était qu'au milieu des dangers toujours renaissants d'une vie aventureuse, le jour n'était pas loin peut-être où sa vie se terminerait dans quelque rencontre avec les Indiens ou bien dans une des tentatives désespérées qu'il se promettait contre le meurtrier de sa mère.

Il avait soigneusement caché au Canadien l'amour qu'il ensevelissait au fond de son cœur, et c'était seulement dans le silence des nuits pendant lesquelles il veillait que Fabian osait plonger de furtifs regards dans les replis secrets de son âme. Alors, comme le reflet lumineux qui dans l'obscurité du ciel brille à l'horizon au-dessus des grandes villes, et que l'exilé qui s'éloigne contemple avec bonheur, des lueurs lointaines s'élevaient dans l'immensité du désert aux yeux de Fabian, et lui montraient une image radieuse et toujours chérie sur cette brèche du mur de l'hacienda, où s'arrêtaient ses derniers souvenirs.

Mais pendant le jour, l'héroïque jeune homme essayait de cacher sous un calme apparent, la mélancolie qui le dévorait. Il se contentait de sourire avec une résignation triste, aux plans d'avenir que se hasardait parfois à dérouler devant lui le Canadien heureux d'avoir retrouvé, et tremblant de perdre encore, celui dont la main fermerait un jour ses yeux quand il s'endormirait pour jamais dans ces déserts où sa vie devait s'écouler.

La tendresse aveugle de Bois-Rosé ne devinait pas le gouffre sous la surface calme du lac. Pepe seul semblait plus clairvoyant.

C'est sous l'impression de ces idées que nous retrouvons les trois compagnons dans l'îlot de la rivière de Gila.

— Certainement, dit le chasseur espagnol, les habitants de Madrid payeraient bien cher un cours d'eau semblable dans le Manzanarès ; mais il n'en résulte pas moins que voici toute une journée perdue qui aurait pu être employée utilement à nous rapprocher du val d'Or, dont nous ne devons pas être éloignés à l'heure qu'il est.

— J'en conviens, reprit Bois-Rosé ; mais l'enfant, et par ce mot il désignait le vigoureux jeune homme qui dormait sous ses yeux, n'a pas comme nous l'habitude des longues marches à pied, et quoique pour nous soixante lieues en douze jours ne soient pas un exploit, pour lui cependant, qui n'a pas l'habitude de fournir de longues traites autrement qu'à cheval, soixante lieues commencent à compter. Mais il n'aura pas été un an avec nous qu'il sera capable de marcher aussi longtemps que nous pouvons le faire nous-mêmes.

Pepe ne put s'empêcher de sourire à cette réponse du Canadien ; mais celui-ci ne le vit pas, et l'exmiquelet continua de battre de ses pieds l'eau fraîche de la rivière.

— Voyez, ajouta l'Espagnol en montrant Fabian endormi, combien le pauvre garçon a changé en quelques jours. Je le conçois sans peine ; quand

j'étais à son âge, j'aurais préféré le simple minois chiffonné d'une manola et la Puerta del Sol, à Madrid, à toutes les magnificences du désert. La fatigue seule n'a pas produit ce changement chez lui. Il y a quelque secret là-dessous que le jeune homme ne nous dit pas ; mais je le pénétrerai quelque jour," ajouta mentalement Pepe.

A ces mots, le Canadien tourna vivement la tête vers son enfant bien-aimé, et un sourire de joie de Fabian chassa le nuage, soudain qui s'était amassé sur le front de son père adoptif.

Fabian, en effet, souriait : il rêvait qu'il écoutait à genoux devant Rosarita la douce voix de la jeune fille qui lui racontait ses angoisses pendant sa longue absence, et que, derrière lui, appuyé sur sa carabine, Bois-Rosé les contemplait tous deux en les bénissant.

Mais ce n'était qu'un rêve.

Les deux chasseurs restèrent un moment silencieux en contemplant Fabian endormi.

— Voilà donc le dernier descendant des Mediana, dit l'Espagnol avec un soupir.

— Qu'ont à faire à présent les Mediana et leur puissante race ? interrompit le Canadien. Je ne connais ici que Fabian tout court. Quand je l'ai sauvé, quand je m'y suis attaché autant qu'à l'enfant qui eût été de mon propre sang, me suis-je inquiété de ses ancêtres ?

— Vous allez le réveiller en le prenant sur ce ton ; votre voix mugit comme une cataracte, dit Pepe.

— C'est... Et le géant continua d'un ton plus bas :

“ Mais vous êtes toujours à me rappeler des choses que je désirerais ne pas savoir, ou que je voudrais du moins oublier. Je sais bien que quelques années dans le désert l'accoutumeront...”

— Vous vous faites, en vérité, d'étranges illusions, Bois-Rosé, interrompit à son tour l'Espagnol, de vous figurer qu'avec les espérances qui attendent don Fabian en Espagne, et les droits qu'il peut revendiquer, ce jeune homme se décidera à vivre toute sa vie dans le désert. C'est bon pour nous qui n'avons ni feu ni lieu ; mais lui !

— Allons donc ! Est-ce que le désert n'est pas préférable aux villes ? répondit vivement l'ancien matelot qui tentait en vain de se dissimuler que l'Espagnol avait raison. Moi, je me charge de lui faire préférer la vie errante à la vie sédentaire. N'est-ce pas pour se mouvoir, se battre pour la vie, pour éprouver les puissantes émotions des déserts que l'homme est né ?

— Certainement, dit gravement Pepe ; voilà pourquoi les villes sont désertes, et les déserts si peuplés.

— Ne plaisantez pas, je parle de choses sérieuses, reprit le Canadien. Tout en laissant Fabian libre de suivre ses inclinations, je saurai bien lui faire aimer cette vie enivrante de fatigues et de périls. Voyez un peu, ce court sommeil savouré à la hâte entre deux dangers dans le désert n'est-il pas préférable à celui qu'on goûte après une journée de sécurité oisive dans les villes ? Vous-même, Pepe, con-

sentiriez-vous à retourner à présent dans votre pays, depuis que vous avez apprécié les charmes de l'existence nomade ?

— Il y a entre l'héritier des Mediana, et je me charge, moi, de le faire héritier de son oncle avant qu'il soit longtemps, et l'ancien miquelet une différence notable. A lui, on lui rendra de belles terres, un grand nom, un beau château gothique avec des tourelles historiées comme la cathédrale de Burgos, tandis que moi on s'empresserait de me renvoyer pêcher du thon à Ceuta, ce qui est bien la vie la plus exécrationnelle que je connaisse, et à laquelle je n'aurais qu'une chance d'échapper, celle de me réveiller un beau matin à Tunis ou à Tétuan, esclave de nos voisins les Maures d'Afrique. J'ai ici, il est vrai, la chance quotidienne d'être scalpé ou écorché vif par les Indiens, ce qui me ferait dire plus volontiers que les villes sont aussi dangereuses pour moi que les déserts, mais pour don Fabian...

— Fabian a toujours vécu dans la solitude, interrompit le Canadien, et il préférera, je pense, le calme des déserts au tapage des villes. Comme autour de nous tout est silencieux et solennel ! Voyez ici, et il montrait de la main le jeune homme endormi, l'enfant comme il dort, doucement bercé par le murmure du flot qui caresse cette petite île, et par la brise qui souffle dans les saules. Voyez là-bas, et il désignait l'horizon, ces brouillards que le soleil commence à colorer, et cette immensité sans bornes où l'homme erre, dans sa liberté primitive, comme l'oiseau qui plane dans les régions de l'air.

L'Espagnol secouait la tête d'un air de doute, quoiqu'il partageât assez volontiers les idées du Canadien, et que l'habitude lui eût aussi rendu la vie errante pleine de charmes secrets.

— Tenez, continua le vieux chasseur, ce nuage de poussière là-bas sur les bords de la rivière, c'est une troupe de chevaux sauvages qui viennent s'abreuver avant de regagner pour la nuit leurs pâturages lointains. Les voilà ; ils s'approchent dans toute la fière beauté que Dieu donne aux animaux libres, l'œil ardent, les naseaux rouges et ouverts, les crinières flottantes. Ah ! j'ai envie de réveiller Fabian pour qu'il les voie et les admire.

— Laissez-le dormir, Bois-Rosé : peut-être ses rêves, les rêves qu'on fait à son âge, lui montrent-ils de plus gracieuses apparitions que ne lui en présenteront jamais les déserts et qui foisonnent dans nos villes d'Espagne sur les balcons ou derrière les fenêtres grillées.

Le vieux chasseur soupira.

— Et cependant, ajouta-t-il, c'est un beau spectacle que celui-ci ! Ah ! comme ces nobles bêtes bondissent de joie dans l'enivrement de leur liberté,

— Oui, jusqu'au moment où les Indiens leur donneront la chasse, et où alors ils bondiront de terreur.

— Les voilà partis rapides comme le nuage que le vent chasse, continua le Canadien qui luttait encore contre sa raison.

“ A présent, la scène change : tenez, voyez-vous ce cerf qui montre de temps à autre ses grands yeux brillants et son mufle noir dans l'interstice des

arbres ? il flaire le vent, il écoute. Ah ! le voilà qui s'approche pour boire à son tour. Il a entendu du bruit, il lève la tête : ne dirait-on pas que ces filets d'eau que sa bouche laisse échapper sont d'or liquide, à la manière dont le soleil les colore ? Du coup, je vais réveiller l'enfant.

— Laissez-le dormir, vous dis-je, peut-être a-t-il maintenant un songe qui lui montre, au lieu de ce bel animal, des yeux noirs et des lèvres roses souriant derrière les saules, ou quelque nymphe endormie sur le bord d'un clair ruisseau, comme une fleur tombée d'un bouquet et oubliée sur l'herbe.

Le vieux Canadien soupira de nouveau.

— Ce cerf n'est-il pas aussi l'emblème de l'indépendance sans limites ?

— Jusqu'au moment où les loups se rassembleront pour le poursuivre et le déchirer. Peut-être aurait-il plus de chances de vie dans nos parcs royaux. Chaque chose a son temps, Bois-Rosé, la maturité aime le silence, la jeunesse ne rêve à son aise qu'au milieu du bruit.

L'illusion chez Bois-Rosé luttait encore contre la réalité. C'était la goutte de fiel que Dieu met au fond de toute coupe de bonheur : il ne veut pas qu'il y ait de félicité parfaite, car on aurait trop de peine à mourir, comme il ne veut pas non plus de malheur sans compensation, car on aurait trop de peine à vivre.

Le Canadien inclina pensivement la tête sur sa poitrine et rêvait tristement tout en jetant un regard à la dérobee sur son fils endormi, tandis que Pepe chaussait de nouveau ses brodequins de peau de buffle.

— Eh ! tenez, que vous disais-je ? N'entendez-vous pas au loin ces hurlements, je devrais dire ces aboiements, car les loups qui chassent donnent de la voix comme les chiens. Pauvre cerf ! c'est bien, comme vous disiez, l'emblème de la vie dans le désert.

— Éveillerai-je Fabian, cette fois ? demanda le Canadien d'un air de triomphe.

— Oui, certes, reprit l'Espagnol, car si ses rêves ont été de ceux que j'imagine, après un rêve d'amour le spectacle d'une belle chasse est le plus digne d'un grand seigneur comme il le sera, et rarement même il en verra de pareille.

— Le fait est qu'il n'en verra de semblable dans aucune ville ! s'écria le Canadien enchanté ; de telles scènes lui feront aimer le désert.

Et le vieux chasseur secoua doucement le jeune homme, après l'avoir averti de la voix pour lui éviter de se réveiller en sursaut.

Le bois sur les reins, le cou gonflé, la tête renversée en arrière pour aspirer plus facilement par ses naseaux l'air nécessaire à ses larges poumons, le cerf fuyait comme une flèche à travers l'immensité. Derrière lui, une meute affamée de loups, les uns blancs, la plupart noirs, galopaient à sa poursuite avec la rapidité de boulets qui ricochent dans une plaine.

Le cerf avait sur eux une immense avance ; mais sur les dunes de sables qui jonchaient la savane,

et se confondaient presque avec l'horizon, l'œil perçant d'un chasseur pouvait distinguer d'autres loups en sentinelles épiant les efforts de leurs compagnons pour pousser le cerf vers eux.

Le noble animal semblait ne pas les voir ou dédaigner leur présence, car il fuyait toujours de leur côté.

Arrivé à une certaine distance des sentinelles qui lui fermaient le passage, il s'arrêta un instant.

En effet, le cerf se trouvait renfermé dans un cercle d'ennemis qui se rétrécissait toujours autour de lui, et il s'arrêta pour reprendre un peu haleine. Tout à coup, il fit volte-face, revint sur les loups qui le rabattaient vers leur embuscade, et tenta, pour échapper à ce groupe d'ennemis, un suprême et dernier effort. Mais il ne put franchir le bloc compact qu'ils formaient et il tomba au milieu d'eux. Les uns, écrasés, roulèrent sous ses pieds, deux ou trois décrivirent en l'air une parabole en perdant leurs entrailles. Puis, avec un loup cramponné à ses jarrets, les flancs saignants, la langue pendante, le pauvre animal s'avança vers le bord de l'eau en face de trois spectateurs de cette étrange chasse.

— C'est beau, c'est magnifique ! s'écria Fabian en battant des mains, emporté par de délire du chasseur qui fait taire l'humanité dans le cœur de presque tous les hommes.

— N'est-ce pas que c'est beau ? s'écria à son tour le vieux Canadien, doublement heureux et de la joie de Fabian, et de celle qu'il éprouvait lui-même. Allez, mon enfant, nous en verrons bien d'autres. Vous ne voyez ici que le vilain côté des solitudes d'Amérique : mais, quand vous serez avec Pepe et moi sur la rive des grands fleuves, sur le bord des grands lacs du Nord...

— L'animal vient de se débarrasser de son ennemi, interrompit Fabian, il va s'élancer dans la rivière.

L'eau frémit et bouillonna sous l'élan du cerf ; après lui, elle bouillonna et frémit encore une dizaine de fois ; puis, du milieu du flot d'écume on vit à la fois sortir la tête et la ramure du cerf, et les têtes des loups acharnés à sa poursuite, l'œil sanglant, hurlant de faim et de convoitise, tandis que les autres, plus timides, parcouraient follement les rives du fleuve en poussant de lamentables glapissements.

Le cerf n'était plus qu'à quelque distance de l'flot occupé par les spectateurs de son agonie, quand les loups restés sur le rivage cessèrent tout à coup leurs cris et s'enfuirent avec précipitation.

— Eh ! qu'est ceci ? s'écria Pepe ; d'où leur vient cette panique subite ?

L'ex-miquelet n'eut pas plut tôt fait cette question, que le spectacle qui le frappa subitement se chargea de la réponse.

— Baissez-vous, baissez-vous, pour Dieu ! derrière les herbes, dit-il en donnant l'exemple ; les Indiens sont en chasse aussi.

En effet, d'autres chasseurs plus redoutables apparaissaient à leur tour sur la vaste arène appartenant à tous venants dans ces déserts sans maîtres.

Une douzaine de ces chevaux sauvages que le Canadien et Pepe avaient vus venir se désaltérer galopaient éperdus dans la plaine. Des cavaliers indiens, montés à poil sur leurs chevaux qu'ils avaient dessellés pour les rendre plus agiles, accroupis sur leurs montures, les genoux presque à la hauteur du menton pour leur laisser toute liberté d'allures, bondissaient derrière les animaux effrayés. Il n'y avait d'abord que trois Indiens visibles ; mais, un à un, il en surgit une vingtaine à peu près des limites de l'horizon. Les uns étaient armés de lances, d'autres faisaient tournoyer dans l'air leurs lazos de cuir tressé, tous poussaient ces hurlements par lesquels ils témoignent leur joie ou leur colère.

Pepe lança un regard interrogateur au Canadien comme pour lui demander s'il avait compté sur ces terribles chances pour faire chérir à Fabian leur carrière aventureuse. Pour la première fois dans un semblable moment, le front de l'intrépide chasseur se couvrit d'une pâleur mortelle. Un regard morne, mais éloquent, fut la réponse de Bois-Rosé à l'interrogation muette de l'Espagnol.

— Cela veut dire, pensa Pepe, qu'une affection trop vive dans le cœur de l'homme le plus brave le fait trembler pour celui qu'il aime plus que sa vie, et qu'un aventurier comme nous ne doit avoir aucun lien dans ce monde. Voilà Bois-Rosé qui se sent défaillir comme une femme.

Cependant, il y avait presque certitude que l'œil si exercé des Indiens eux-mêmes ne pouvait percer le mystère de leur retraite. Les trois chasseurs, une fois cette première alarme passée, examinèrent donc plus froidement les manœuvres de l'ennemi.

Pendant un moment encore, les sauvages cavaliers continuèrent à poursuivre les chevaux qui fuyaient. Les obstacles sans nombre dont sont semées ces plaines en apparence si unies, les ravins, les monticules, les cactus aux pointes aiguës ne pouvaient les arrêter. Sans daigner ralentir l'impétuosité de leur course, ou tourner ces obstacles, les guerriers indiens les franchissaient avec une audace que rien n'intimidait. Hardi cavalier comme il l'était lui-même, Fabian considérait avec enthousiasme l'étonnante agilité de ces intrépides chasseurs ; mais les précautions qu'étaient obligés de prendre les trois amis pour se dérober à l'œil des Indiens leur faisaient perdre une partie du spectacle imposant et terrible à la fois d'une chasse dont ils pouvaient eux-mêmes devenir l'objet.

Les vastes savanes, naguère si désertes, étaient changées, tout d'un coup, en une scène pleine de confusion et de tumulte. Le cerf aux abois, forcé de reprendre terre sur la rive, continuait à fuir comme le vent, tandis que les loups, animés par leurs efforts le poursuivaient en hurlant. Les chevaux sauvages galopaient devant les Indiens dont les hurlements ne le cédaient pas à ceux des animaux carnassiers, et décrivaient de grands cercles pour échapper à la lance ou au lazo. De nombreux échos répétaient les vagissements des loups et les hurlements confus et effrayants des Apaches.

A la vue de Fabian qui suivait d'un œil ardent toutes ces évolutions tumultueuses, sans paraître s'inquiéter d'un danger qu'il bravait pour la première fois, Bois-Rosé invoquait en vain cette confiance en lui-même qui l'avait tiré sain et sauf de périls plus menaçants que celui, peu probable sans doute, d'être découvert.

— Ah ! commença-t-il, voilà de ces scènes que les habitants des villes ne verront jamais : ce n'est que dans les déserts qu'on peut les rencontrer...

Mais sa voix tremblait malgré lui, et il s'arrêta ; car il sentit qu'il eût donné un an de sa vie pour que son enfant n'en fût pas témoin. Un sujet d'appréhension plus vive vint ajouter encore à ses angoisses.

Sans changer d'aspect, la scène devenait plus solennelle, un nouvel acteur, et un acteur dont le rôle allait être court, mais terrible, venait de s'y mêler. C'était un cavalier qu'à son costume les trois amis, en frémissant, reconnurent pour un blanc, un chrétien comme eux.

Le malheureux, subitement découvert dans l'une des évolutions de la chasse indienne, était devenu à son tour l'objet d'une poursuite exclusive. Les chevaux sauvages, les loups, le cerf avait disparu dans la brume lointaine. Il ne restait plus que les vingt cavaliers indiens disséminés sur tous les points d'une immense circonférence, dont le cavalier blanc occupait le centre. Un instant, on put le voir seul entre tant d'ennemis jeter autour de lui un regard de désespoir et d'angoisse. Mais, excepté du côté de la rivière, les Indiens étaient partout. C'était donc dans cette direction laissée libre qu'il devait fuir, et il tourna rapidement son cheval vers l'ouverture bordée d'arbres qui faisait face à l'îlot.

Mais, le moment pendant lequel il était resté indécis avait suffi pour que les Indiens se fussent déjà rapprochés les uns des autres.

— Ce malheureux est perdu, quoi qu'il fasse, dit Bois-Rosé, il est trop tard maintenant pour traverser la rivière.

— Bois-Rosé, Pepe, s'écria Fabian, si nous pouvons sauver un chrétien, le laisserons-nous égorger sous nos yeux ?

Pepe consulta Bois-Rosé du regard.

— Je réponds de votre vie devant Dieu, dit solennellement le Canadien, je ne pourrais en répondre si nous étions découverts, nous ne sommes que trois contre vingt. La vie de trois hommes, la vôtre surtout, Fabian, est plus précieuse que celle d'un seul, nous devons laisser s'accomplir le sort de ce malheureux.

— Mais, retranchés comme nous le sommes ?... insista généreusement Fabian.

— Retranchés comme nous le sommes ! reprit Bois-Rosé, appelez-vous retranchement ce frêle rempart d'osiers, de sagittaires et de roseaux ? Pensez-vous que ces feuilles soient à l'épreuve des balles ? Et puis, ces Indiens sont au nombre de vingt maintenant ; qu'une balle échappée à l'une de nos carabines couche par terre un de ces démons rouges, bientôt vous en verrez cent au lieu de vingt : que Dieu me pardonne ma dureté, mais elle est nécessaire.

Fabian n'insista plus devant cette dernière raison. Elle n'était que trop plausible, car il ignorait que le gros de la troupe se fût dirigé vers le camp de don Estévan.

Pendant ce temps, le cavalier blanc fuyait comme l'homme qui n'a plus pour dernière ressource que l'agilité de son cheval. Il se dirigeait vers l'ouverture pratiquée dans les arbres en face de l'île flottante, Déjà on pouvait voir l'expression de ses traits bouleversés par la terreur. Il n'était plus qu'à vingt pas de la rivière, quand le lazo d'un Indien s'abattit sur lui, et le malheureux, violemment enlevé de sa selle, perdit l'équilibre et fut jeté sur le sable.

(à suivre)

L'HÉROÏSME DU SACRIFICE

Père, me disait dernièrement une vieille sœur coadjutrice, quelle grâce le bon Dieu m'a faite ! aujourd'hui j'ai fait entrer une âme en paradis ! — Est-ce votre premier baptême, ma bonne sœur ? — Oh ! que non ! que non ! mais je vous assure, mon Père, que, pour un seul, je serais prête à quitter encore ma Bretagne, cent fois s'il le fallait.

Mais savez-vous bien, ma bonne sœur, qu'on a peut-être besoin de vous là-bas : en France aussi il y a des païens à baptiser... —

C'est vrai, mon Père, c'est triste. Mais je sais bien que je n'ai pas besoin d'être là pour les convertir : je crois à la Communion des saints... En Chine, mon Père, il faut aller tout droit au maximum du dévouement et du sacrifice ; pas moyen de mener la vie douce ; alors on est bien forcée de se sacrifier tout entière au bon Dieu ; aussi je ne sais pas comment remercier le bon Dieu de ma vocation à la Chine : car ici je sauve à la fois des Chinois et des Français, et plus de Français que si j'étais en France.

Heureuses âmes d'habiter ces régions de la foi où l'influence du vouloir humain ne connaît plus les distances, où le moindre des actes acquiert une saveur d'éternité ! Femmes héroïques, qui sont bien de la race de Jeanne d'Arc et de Bernadette, unissant à la piété qui se recueille l'activité qui se donne.

Père MERTENS,
La Légende dorée en Chine.

La mission de la femme est de se consacrer à cet art subtil et délicat de la vie quotidienne, qui ne laisse aucune trace peinte sur la toile, gravée dans le marbre ou sculptée dans la pierre, mais qui peint, grave ou sculte des traits de sérénité au fond des âmes.

Lucie FAURE-GOYAU.